# CONTES

# DE L'ADOLESCENCE

CHOISIS

**DE MISS EDGEWORTH**

ET TRADUITS

PAR ARMAND LE FRANÇOIS

**avec 22 gravures sur bois**

C
EDG
C

PARIS

**LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie**

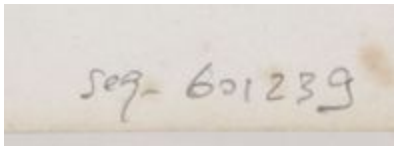
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

SIXIÈME SÉRIE
LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS



Les éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de cet ouvrage a été fait à Paris dans le cours du mois d'avril 1854, et toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

# CONTES

# DE L'ADOLESCENCE

CHOISIS

DE MISS EDGEWORTH

ET TRADUITS

PAR ARMAND LE FRANÇOIS

**avec 22 gravures sur bois**

C
EDG
C

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

# AVERTISSEMENT.

Une morale douce, des préceptes solides, des appréciations justes, un style facile et sans recherche, des événements simples caractérisent les nombreux ouvrages que miss Edgeworth a consacrés à l'enfance et à la jeunesse. Cet écrivain si populaire depuis un demi-siècle a été interprété dans toutes les langues, imité dans toute l'Europe avec plus ou moins de bonheur, mais presque toujours avec succès. Ses livres sont de ceux qui ne vieillissent pas, et l'on retrouve encore avec plaisir quelques - uns de ces contes qui ont charmé nos jeunes années.

Miss Edgeworth a écrit pour tous les âges. Ses contes et ses romans renferment de précieuses leçons pour toutes les époques et toutes les situations de la vie. La collection de ses œuvres forme une encyclopédie où l'on trouve de précieux enseignements aussi bien pour le pauvre que pour le riche. Toutes les conditions de la société peuvent y puiser de sages préceptes. La morale s'y présente sous une forme attrayante et gracieuse. Le caractère aimable, le tact exquis de la femme se reflètent à chaque page.

Parfois on pourrait bien reprocher à notre auteur de ne pas faire marcher l'action avec cette vivacité que le goût moderne recherche par-dessus tout. Miss Edgeworth n'appartient pas à cette école. Elle instruit autant par les réflexions que par les faits, et son dialogue manque souvent d'animation. Ces défauts sont inhérents au génie même de la langue anglaise. Nous n'avons point la prétention de les avoir corrigés. Mais en faisant un choix de ses contes les plus aimés de la jeunesse, nous avons cru qu'il nous était permis d'approprier notre traduction aux mœurs de nos jeunes lecteurs français. Notre tâche, du reste, a été d'autant plus facile que miss Edgeworth connaissait la France, et qu'elle a puisé dans l'étude de notre littérature et de notre société ses meilleures inspirations.

Ce livre, destiné à l'adolescence, renferme plusieurs contes qui ont une grande réputation. Ils présentent, dans leur ensemble, une variété qui les fera goûter de nos jeunes lecteurs et de nos jeunes lectrices. Les aventures merveilleuses de Jervas, les scènes dramatiques du Nègre reconnaissant, la touchante et pathétique histoire de l'Honnête famille, les tribulations

comiques de M. Hill dans les Gants de Limerick, sont propres à intéresser vivement cette classe de lecteurs dont le cœur et l'esprit se développent par les bons exemples et par l'attrait de récits où la morale n'exclut pas la gaieté.

# JERVAS LE BOITEUX

## I.

William Jervas, surnommé le Boiteux, était un jeune garçon employé à soigner les chevaux, dans une mine d'étain de la Cornouailles. Un soir, ses camarades le laissèrent, comme d'habitude, dans la petite cabane où il passait la nuit, à l'extrémité de la mine ; mais le lendemain matin Jervas manquait à l'appel, et on ne put le retrouver nulle part. Cette disparition subite donna lieu aux conjectures les plus étranges et les plus ridicules parmi les mineurs. Les plus raisonnables, toutefois, supposaient que ce jeune garçon, ennuyé de son métier, avait pris la fuite pendant la nuit. On s'étonnait avec raison qu'il n'eût laissé aucune trace de son évasion, et les commentaires allèrent leur train pendant quelque temps ; puis on en parla moins, et cet événement finit par tomber dans l'oubli.

Deux ou trois des plus anciens mineurs se souvenaient à peine du nom de William Jervas, lorsqu' au bout de vingt ans une société nombreuse vint pour visiter les mines. Pendant que le guide en expliquait toutes les curiosités, un personnage d'environ trente-six ans, qui se montrait fort peu attentif à tous ces discours, avisa une inscription gravée dans le roc.

« Quel nom a-t-on voulu écrire là ? demanda-t-il.

— Celui de William Jervas, répondit le guide ; un pauvre garçon qui s'est enfui des mines il y a déjà bien longtemps.

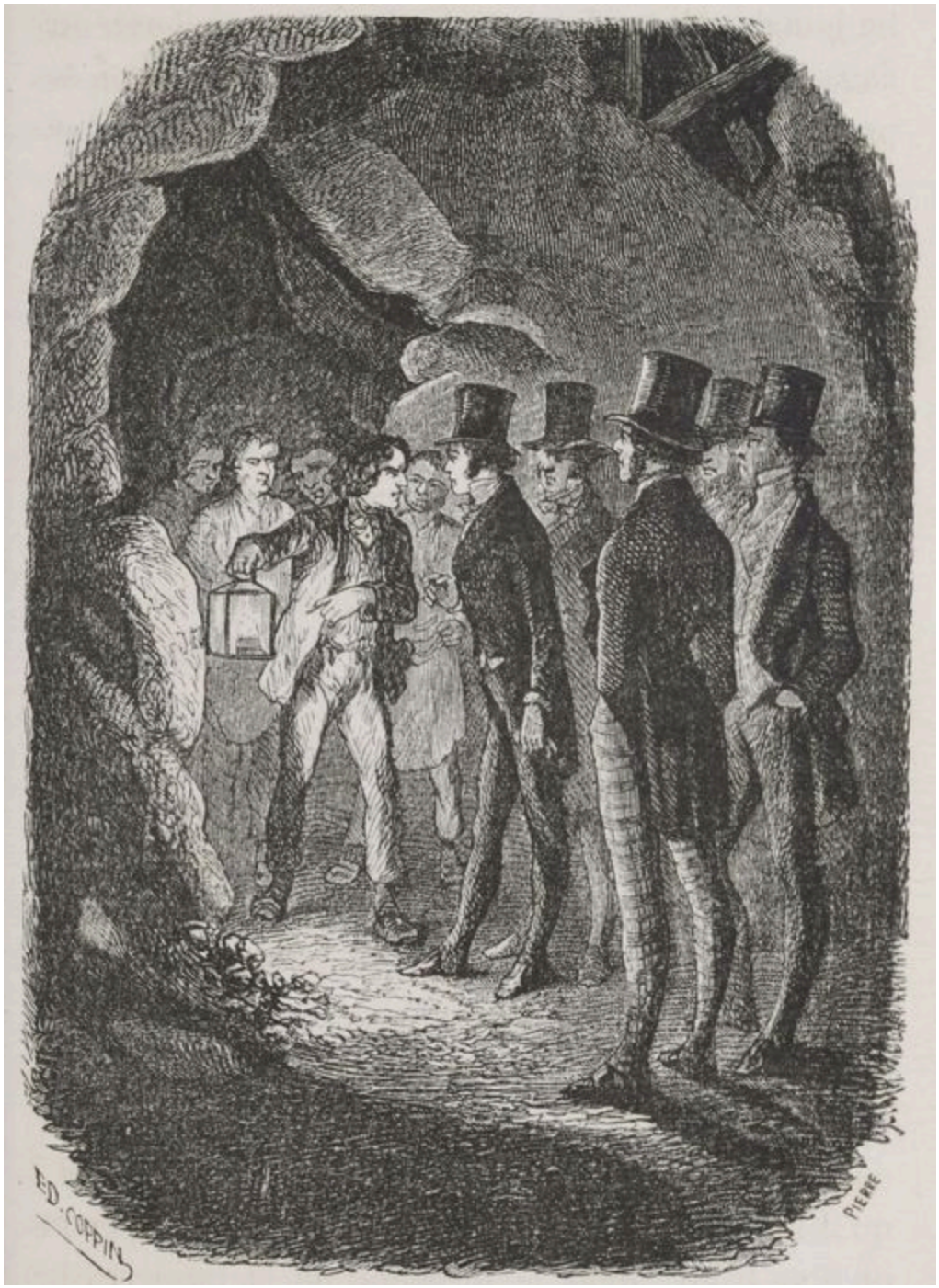
— Mais êtes-vous sûr qu'il se soit réellement enfui ?

— Oui ; j'en suis sûr et certain.

— On n'est pas du tout sûr et certain de cela, » s'écria un des vieux mineurs, qui interrompit alors le guide et se mit à raconter tout ce qu'il savait et tout ce qu'il avait entendu dire à propos de la disparition de Jervas. Il ne fit grâce d'aucune supposition et exprima ses opinions personnelles à cet égard. « Enfin, monsieur, dit-il en s'adressant à l'étranger, je puis même

vous assurer que j'ai vu plus d'une fois l'esprit de Jervas se promener à pas lents le long de la galerie de l'Ouest, une flamme bleue à la main. Par la sainte Bible, c'était à peine un mois après qu'il avait disparu. Minuit sonnait. Tout à coup je vois l'esprit marchant lentement, qui d'une main tenait la lumière et de l'autre traînait une chaîne après lui. Il venait droit à moi. Frappé d'épouvante, je m'enfuis du côté des écuries, et depuis lors j'ai pris la résolution de ne jamais m'attarder le soir dans cette galerie ou dans les environs. Car, je l'avoue, de ma vie je n'éprouvai une terreur pareille, et rien que d'y penser mes cheveux se dressent encore sur ma tête. »

« Quel nom a-t on voulu écrire-la ? » demanda-t-il




A ces mots, l'étranger partit d'un grand éclat de rire. Cet accès de gaieté passé, il pria l'homme aux esprits de vouloir bien le regarder en face, avec attention, et de dire s'il ne lui trouvait pas une certaine ressemblance avec l'esprit qui portait une petite flamme bleue en se promenant dans la galerie de l'Ouest.

Le mineur considéra avec étonnement pendant quelques minutes la personne qui lui parlait, puis il répondit :

« Non, monsieur. Celui qui se promène dans la galerie n'a aucun rapport avec vous. Il porte une jaquette blanche, un tablier de cuir, un bonnet en lambeaux, et tout l'accoutrement de Jervas de son vivant. De plus, il cloche dans sa démarche, comme faisait Jervas le Boiteux, si j'ai bonne mémoire. »

Là-dessus, l'étranger se mit à marcher, et les ouvriers s'aperçurent alors, pour la première fois, qu'il boitait un peu. Quand il revint sur ses pas et qu'il se trouva dans la direction de la lumière, le guide le considéra avec attention et s'écria :

« En vérité, si je ne craignais d'offenser un gentleman tel que votre honneur, et si ce n'était la teinte bronzée de votre visage, je jurerais que vous avez toutes les allures de notre camarade Jervas le Boiteux.

— Allons donc ! reprit le vieux mineur qui croyait aux esprits, monsieur ne ressemble pas plus à Jervas le Boiteux, que Jean qui pleure à Jean qui rit. »

Cette comparaison excita l'hilarité des assistants. Mais le vieil entêté, provoqué par les rires de ses compagnons, soutint jusqu'au bout son opinion, et affirma qu'il n'y avait pas dans toute la Cornouailles un homme capable de le faire changer de sentiment.

La discussion devint générale et ne tarda pas à dégénérer en dispute. Des mots on allait en venir aux coups, quand l'étranger termina la querelle en déclarant qu'il était bien réellement l'homme dont on parlait.

« Jervas ! s'écria tout le monde à la fois. Jervas vivant ! notre camarade Jervas, devenu un homme d'importance ! »

Les mineurs ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles. Mais leur surprise fut encore bien plus grande lorsque, l'ayant reconduit au dehors, ils le virent monter dans une superbe voiture qu l'emmena chez le propriétaire de la mine, un des plus riches personnages des environs.

Le jour suivant, les principaux ouvriers furent invités à dîner sous des tentes dressées dans un champ voisin de la maison du propriétaire. On était à l'époque de la moisson. Il faisait un temps magnifique. Les convives se réunirent et trouvèrent un repas préparé avec une grande abondance.

A la fin du dîner, M. Richard, le propriétaire de la mine, parut, accompagné de Jervas le Boiteux, qui portait sa vieille jaquette et son bonnet de mineur. L'homme aux esprits lui-même ne put s'empêcher de

convenir que sous ce costume il ressemblait merveilleusement à son ancien compagnon.

M. Richard remplit un verre et but :

« A la bienvenue de notre ami M. Jervas, et puisse la bonne foi rencontrer toujours la bonne fortune. »

Chacun but et répéta ce toast à la ronde. Il est vrai que personne ne savait ce que signifiait cette allusion à la bonne foi et à la bonne fortune. Les uns chuchotaient tout bas, les autres plus hardis parlaient tout haut et finirent par demander l'explication du toast.

Tous les yeux demeurèrent fixés sur M. Jervas. Après avoir remercié l'assemblée de son accueil cordial, il prit place à la table. Puis, voulant satisfaire à la requête de M. Richard et au désir de tous les assistants, il fit à peu près en ces termes le récit de ses aventures :

Je ne connais ni mes parents, ni le lieu de ma naissance. Mais ces circonstances ont peu d'intérêt pour vous. Le premier événement de ma vie dont j'aie conservé quelque souvenir, est d'avoir été employé avec des enfants de mon âge à trier et à laver le minerai d'étain qui se trouve mêlé à la terre.

Je pouvais avoir alors cinq ou six ans, et jusqu'à ma treizième année, j'ai travaillé dans cette partie de la mine où nous nous trouvions hier. La condition des jeunes apprentis s'est bien améliorée depuis lors, et je m'en réjouis du fond du cœur ; mais ce fut pour moi un temps difficile à passer.

Mon bon maître, ici présent, ne s'est jamais douté de toutes les misères que ses subalternes me firent endurer. Ce fut d'abord la vieille Betty Morgan, qui donnait à chacun de nous sa tâche pour le triage et le lavage du minerai. Ce n'était pas assez d'avoir à supporter son humeur acariâtre, il fallait encore partager entre nous sa propre besogne. Elle ne lavait pas une once de minerai, et, comme j'étais le plus jeune, je recevais tous les coups de la vieille bourrue. Combien de fois je perdis le mince salaire de ma journée pour n'avoir pas pu achever la tâche de cette femme ! Je n'osais me plaindre et dire la vérité à mon maître, de peur d'être battu. Mais Betty Morgan, que Dieu ait son âme ! était un ange de douceur en comparaison du gardien de la trappe d'entrée, mon plus cruel tyran après elle.

Nous étions tous les deux chargés d'ouvrir et de fermer certaines portes destinées à donner de l'air dans les différentes galeries. Le plus souvent, mon tyran me laissait faire la besogne à moi tout seul. Il me fallait courir de

ci et de là, jusqu'à perdre la respiration, pour suffire à la peine. Et pendant que je tuais mon corps à l'ouvrage des autres, chaque mineur jurait qu'il n'y avait pas sur terre un garçon plus fainéant que moi. La surface de la terre, hélas ! était un lieu où, à ma connaissance, je n'avais pas encore mis les pieds.

Pour me défendre, je cherchais toutes les excuses imaginables ; à bout d'excuses, j'inventai bientôt des mensonges : tant il est vrai que l'injustice et la tyrannie ne peuvent produire que la ruse et la fausseté.

Un jour, ayant fermé toutes les portes qui se trouvaient de mon côté, j'en laissai trois ouvertes du côté de mon compagnon. Je croyais que les ouvriers resteraient un jour ou deux sans travailler dans cette galerie ; mais je m'étais trompé, et quel fut mon effroi d'apprendre, vers midi, qu'un homme avait été asphyxié dans une des galeries souterraines !

Le contre-maître manda les gardiens. Sans chercher à cacher ma faute, je m'en excusai en disant que j'avais été obligé d'ouvrir les portes confiées aux soins de mon camarade. Tout le blâme n'en retomba pas moins sur moi. Le mineur, qui n'était qu'évanoui, revint heureusement à la vie ; mais je fus cruellement battu, et le surveillant ne me laissa aller que lorsqu'il fut las de frapper.

Je n'étais pas à bout de mes peines, et mon camarade, qui m'en voulait d'avoir dit la vérité, me fit passer de rudes moments.

Avec le temps, je devins fort et grand, et l'on me fit changer d'ouvrage. On m'employa d'abord à la brouette ; et quand mes mains purent tenir le pic et la barre d'acier, je me crus un grand homme.

Il semble que j'étais destiné à me trouver toujours avec les ouvriers les plus paresseux de la mine. Je m'aperçus bientôt que ces hommes, qui travaillaient à la tâche, avaient quelquefois la chance de tomber sur un filon tendre, ce qui leur permettait de gagner en trois ou quatre heures une assez bonne journée. Ils montaient dans les tavernes dépenser joyeusement l'argent acquis avec si peu d'effort. J'enviais le sort de ces gaillards-là, ignorant que ces honnêtes gens laissaient souvent leurs femmes et leurs enfants en proie aux horreurs de la faim, tandis qu'ils étaient à boire et à s'enivrer.

Je soupirais après le temps où je serais un homme pour faire comme les autres. J'aspirais aux jours heureux où je serais en état de me livrer à la boisson et à la fainéantise, et, en attendant, j'appliquais tout mon esprit à tromper la vigilance du contre-maître.

Les exemples que j'avais sous les yeux développèrent en moi les plus funestes penchants. J'étais assurément destiné à passer ma vie dans la misère et à finir mes jours dans une maison de charité. Mais un accident, qui m'arriva dans ma quatorzième année, apporta un aussi grand changement dans mon esprit que dans ma personne.

Un de mes compagnons, à moitié ivre, avait laissé tomber sa barre d'acier dans un trou. Il m'engagea, en m'offrant un grand verre d'eau-de-vie, à descendre la chercher. Je n'avais pas la tête assez forte pour supporter le verre qu'il me fit avaler afin de me donner du cœur. Aussi, n'ayant pas la moindre conscience du danger, je me précipitai dans un puits dont la vue seule m'eût fait frémir, si j'avais eu l'esprit à moi.

Je ne tardai pas à me dégriser, car en descendant je fis une chute et me cassai la jambe. C'est un miracle que je ne me sois pas brisé la tête. On me tira du trou avec des cordes, et mes camarades me transportèrent près des écuries, dans un petit réduit, où je fus couché en proie aux plus atroces souffrances.

Mon maître était sur les lieux au moment de l'accident, et apprenant où je me trouvais, il eut la bonté de venir m'informer qu'il avait envoyé chercher un chirurgien.

Celui qui demeurait dans le voisinage ne se trouva pas à la maison. Mais il y avait en ce moment chez mon maître un vieillard distingué, qui avait autrefois pratiqué la chirurgie. Cet excellent homme s'empressa de descendre dans la mine, et il me remit la jambe.

Cette opération terminée, mon maître revint auprès de moi et m'assura que je ne manquerais de rien. Je n'oublierai de ma vie son humanité à mon égard. Il ne m'avait jamais adressé la parole avant cet accident. Mais, en cette circonstance, sa voix et ses manières étaient si pleines de compassion et de bonté qu'il me parut un être d'une nature tout à fait supérieure.

Sa bonté éveilla dans mon âme le sentiment de la reconnaissance, la première émotion vertueuse que j'eusse jamais ressentie depuis que j'étais au monde.

M. Yelding, le bon chirurgien, me prodigua les soins les plus touchants pendant ma maladie. L'homme qui m'avait donné un verre d'eau-de-vie avant ma chute avait soigneusement caché que j'étais ivre. Il déclara que j'étais tombé par hasard, en me penchant sur un trou pour découvrir la barre d'acier qui m'était échappée des mains. Je ne confirmai point son mensonge. Après ma mésaventure, mon maître me parla avec tant de

douceur que mon cœur s'ouvrit à lui, et je racontai ingénument comment la chose était arrivée.

Je n'eus pas sujet de me repentir dans la suite d'avoir dit la vérité. M. Yelding m'a avoué plus d'une fois que des ce moment il conçut l'espérance de me voir tourner à bien. C'est à cette circonstance que je dois les soins qu'il prit de mon instruction. Il me fit comprendre combien il était honteux pour un jeune garçon tel que moi de s'adonner à l'ivrognerie. Il me montra tous les inconvénients de l'intempérance et me parla un langage que je n'avais jamais entendu.

Pendant que j'étais retenu au lit, je pouvais réfléchir tout à mon aise. Les ivrognes et les mauvais ouvriers, dont je faisais ma société, ne vinrent pas une seule fois me voir. Les bons travailleurs, au contraire, venaient souvent s'asseoir à mon chevet. Je m'habituai ainsi peu à peu à leurs manières, et je ne tardai pas à vouloir les imiter.

Ils parlaient de leurs affaires dans mon réduit, et j'appris comment ils employaient leur temps et leur argent. Déjà je désirais, comme la plupart d'entre eux, avoir en ma possession un petit jardin ; mais j'appris en même temps qu'il fallait pour cela travailler sans relâche. Je me levai donc de mon lit avec des idées bien différentes de celles que j'avais quand on m'y transporta blessé. Dès lors je fis ma société des ouvriers les plus sobres et les plus laborieux. Je n'envisageais plus les choses du même point de vue. Autrefois, comme ceux qui m'entouraient, j'étais toujours prêt à chercher mon avantage au détriment du patron. Maintenant, ma reconnaissance pour lui avait opéré en moi un tel changement que je prenais en toute occasion l'intérêt de mon maître, et ne pouvais supporter qu'on lui fît le moindre tort. La reconnaissance m'avait rendu honnête.

Le patron ne voulut pas permettre qu'on me renvoyât de la mine, comme le surveillant fut sur le point de le faire, parce que j'étais boiteux et trop faible pour de rudes travaux.

« Mettez-le à soigner mes chevaux dans l'écurie, dit-il. Ainsi, il fera quelque chose. Je ne tiens pas à gagner de l'argent avec le pauvre petit boiteux. Il s'occupera de cette façon aussi longtemps qu'il le voudra, et ne sortira pas d'ici pour aller mourir de faim hors de chez moi. »

Ces paroles demeurèrent gravées dans mon cœur. « Que Dieu bénisse un si bon maître, » pensai-je. Et, depuis ce moment, je crois que je me serais battu avec l'homme le plus fort de la mine, s'il avait dit un mot contre le patron.

La vivacité de mon affection est d'autant plus facile à comprendre que M. Richard était la première personne qui m'eût jamais témoigné quelque bonté, et la seule qui m'eût donné des notions de justice et de loyauté.

Quelque temps après, comme j'étais occupé dans l'écurie, j'aperçus à travers la fenêtre un groupe de mineurs, parmi lesquels je reconnus quelques-uns de mes anciens camarades. Ils travaillaient de l'autre côté de la galerie où je me trouvais et ne pouvaient me voir. Tout à coup, un d'entre eux jeta un cri de joie ; alors les autres se turent, laissèrent tomber leurs outils, et s'approchèrent pêle-mêle. A leurs regards avides, je jugeai qu'ils avaient fait une importante découverte. De plus, j'observai qu'au lieu de commencer à travailler le filon, ils le couvraient aussitôt de décombres et effaçaient les traces avec leurs pics, en sorte qu'on ne pouvait se douter qu'il y avait là-dessous une veine à exploiter. Je les vis encore cacher un bloc de spath, dans lequel ils espéraient avec raison trouver ce qu'on appelle des diamants de Cornouailles, et plusieurs morceaux de kellus qu'ils avaient ramasses, de peur que le surveillant n'en eût connaissance et ne soupçonnât la vérité.

J’aperçus à travers la fenêtre un groupe de mineurs.

Toutes ces précautions, leurs chuchotements, le soin qu’ils prenaient d’éloigner le contre-maître et de lui donner le change, me firent supposer qu’ils entendaient garder leur découverte secrète et la faire tourner à leur profit.

Il y avait pour sortir de la mine, en cet endroit, un passage qu’ils croyaient connu d’eux seuls, et par lequel ils espéraient transporter tout le minerai qu’ils venaient de découvrir. En effet, ce passage traversait une ancienne galerie de la mine et conduisait, le long de la montagne, tout droit

à la surface de la terre. On pouvait, par cette voie, entrer et sortir sans passer par la trappe qui servait aux ouvriers et au minerai.

Je m'assurai de ces faits en explorant moi-même le passage, où je trouvai une grande quantité du précieux minerai qu'ils avaient détourné. Alors je m'adressai à un ouvrier de la bande nommé Clarke, et, le prenant à part, je me hasardai à lui faire des représentations. Clarke me traita d'espion, me frappa et me jeta à terre ; puis il alla dire à ses complices ce que j'avais vu et comment il m'avait arrangé. Là-dessus ils jurèrent tous de se venger sur ma personne, si j'avais le malheur d'avertir mon maître.

A partir de cet instant, ils me surveillèrent chaque fois que le patron descendit parmi nous, de peur que je n'eusse occasion de lui parler, et ils ne me laissèrent, pour aucun motif, sortir de la mine. Sous prétexte que les chevaux avaient besoin d'être soignés et que personne ne s'y entendait aussi bien que moi, ils réussirent à me garder prisonnier nuit et jour. On m'avertit bel et bien que, si je me plaignais d'être ainsi garde en chartre privée, je ne tarderais guère à être enseveli tout vivant.

Je ne sais s'ils auraient accompli leurs menaces : peut-être avaient-ils seulement l'intention de m'intimider par leurs avis et de m'obliger à garder leur secret. J'avoue que j'étais effrayé ; mais la pensée de montrer à mon bon maître combien j'étais attaché à ses intérêts l'emportait peu à peu sur mes craintes. Mon courage se raffermissait quand je songeais que moi, pauvre garçon sans consistance, moi que l'on appelait Jervas le Boiteux, moi que ces gens croyaient avoir réduit à rien par leurs menaces, je pouvais faire une noble action qu'aucun des mineurs n'oserait peut-être accomplira ma place. La bonté de mon maître, les paroles qu'il avait dites à propos de moi au surveillant me revinrent à l'esprit ; et j'en fus si pénétré que je pris la résolution, quoi qu'il en pût résulter, de demeurer fidèle à mon bienfaiteur.

J'attendais donc avec anxiété l'occasion de lui parler, et, dès que sa voix se faisait seulement entendre au loin, mon cœur battait violemment. « Vous ne vous doutez guère, pensais-je, qu'il y a ici un pauvre garçon dont vous avez peut-être perdu le souvenir, et qui est prêt à hasarder sa vie pour vous rendre service. »

Un jour qu'il approchait de l'endroit où j'étais occupé à étriller mes chevaux, il remarqua avec quelle fixité je le regardais. Il vint à moi et me dit :

« Je suis aise de te voir mieux, Jervas.... Tu n'as besoin de rien, mon garçon ?

— Non, monsieur, je vous remercie.... mais.... »

Et comme je disais mais, je regardai autour de moi, pour savoir s'il n'y avait personne là. A ce moment, Clarke, qui avait l'œil sur nous, m'appela et m'envoya faire une commission dans une partie éloignée de la mine.

Mais, en revenant, j'eus le bonheur de rencontrer le patron seul dans une des galeries. Je lui dis aussitôt mon secret et lui fis part de mes craintes. Il me répondit par un signe de tête et ajouta ces mots :

« Merci, mon garçon. Aie confiance en moi. Va vite rejoindre ceux qui t'ont envoyé. »

C'est ce que je fis. Mais j'imagine qu'il y avait dans ma contenance et dans mes allures quelque chose d'extraordinaire qui donna l'alarme, car, à la fin de la journée, je vis Clarke chuchoter avec ceux de la bande. Je remarquai, en outre, qu'ils s'abstinrent d'aller du côté où était caché leur trésor. J'étais dans une grande perplexité, je craignais qu'ils n'eussent quelque soupçon et qu'ils ne voulussent tirer de moi une vengeance peut-être sanglante.

Mes craintes augmentèrent encore lorsque je me trouvai seul pendant la nuit. Étendu sans mouvement sur mon lit, je me tenais éveillé, l'oreille au guet, attentif au moindre bruit. Une fois ou deux je me levai sur mon séant, croyant entendre quelque chose remuer près de moi ; mais c'était le bruit des chevaux dans l'écurie attenante à mon réduit. Je me recouchai donc en riant de ma terreur, et j'essayai de m'endormir en songeant que je n'avais jamais eu, dans toute ma vie, plus de raison de reposer avec une conscience tranquille.

Après avoir regardé autour de moi, je tombai dans un profond sommeil, dont je fus bientôt arraché par un bruit qui se faisait entendre. « C'est dans l'écurie, » me dis-je ; mais en ce moment je distinguai de la lumière sous la porte. Je me frottai les yeux, pensant que j'étais le jouet d'un songe : en effet, la lumière disparut et je crus qu'elle n'existait que dans mon imagination. Cependant, comme je tenais mes regards dirigés vers la porte, je vis encore une fois de la lumière à travers le trou de la serrure. On leva le loquet, puis on poussa doucement la porte en dedans, et je vis se dessiner sur la muraille l'ombre d'un homme tenant un pistolet à la main.

Mon cœur se resserra dans ma poitrine, et je une crus perdu. L'homme entra : il était enveloppé d'une épaisse casaque ; son chapeau était rabattu

sur ses oreilles, et il portait une lanterne. Je ne pus le reconnaître ; mais je ne doutai pas que ce ne fût quelqu'un de la bande, qui venait avec l'intention de me tuer. A cet instant suprême, la terreur m'abandonna soudain, et, me levant tout debout sur mon lit, je m'écriai :

« Je suis prêt à mourir ! Je meurs pour une bonne cause ! Donnez-moi cinq minutes pour faire ma prière. »

Et je tombai à genoux. L'homme se tenait silencieux près de mon lit, une main posée sur mon épaule, comme s'il eût craint que je pusse lui échapper.

Je fis une courte prière ; puis, je levai les yeux sur mon assassin, attendant le coup fatal. Mais quelles ne furent pas ma surprise et ma joie quand, l'homme ayant porté la lanterne à la hauteur de son visage, je reconnus les traits de mon maître, empreints de la plus douce bienveillance.

« Debout ! Jervas, me dit-il, et apprends à distinguer un ami d'un ennemi. Allons ! mon garçon, habille-toi vite et viens me montrer le nouveau filon de la mine. »

Je fus habillé en deux temps. Je le conduisis à l'endroit, qui était tellement couvert de décombres, que j'eus de la peine à le mettre au jour, même avec son aide. Il était impatient de me voir sain et sauf hors de la mine, car il ne considérait pas mes appréhensions comme chimériques.

La lumière de notre lanterne était à peine suffisante pour nous conduire au bout de notre entreprise. Mais, dès que nous arrivâmes au filon, mon maître vit que j'avais dit vrai. Nous recouvrîmes la place comme elle l'était auparavant : il remarqua l'endroit et s'assura qu'il pourrait le retrouver facilement. Alors je lui indiquai le chemin du passage secret ; mais il le connaissait déjà, car c'était par là qu'il était descendu cette nuit dans les galeries souterraines.

Pendant que nous suivions cette route, je lui montrai les tas de minerai qui se trouvaient tout prêts à être emportés au dehors.

« C'est bien, me dit-il, mon brave Jervas. Tu m'as donné assez de preuves de la fidélité. Puisque je t'ai vu disposé à sacrifier la vie pour la justice et pour mes intérêts, c'est à moi de prendre soin de ton existence. Suis-moi donc hors de ces lieux, et j'aurai soin de toi ; mon honnête garçon. »

Je marchais derrière lui d'un pas alerte et le cœur joyeux. Il me fit entrer dans sa maison et me dit que je pouvais dormir le reste de la nuit sans craindre les meurtriers. Puis, me montrant un petit cabinet dans sa propre chambre, il me souhaita une bonne nuit et m'invita, si je me réveillais avant

le jour, à ne pas ouvrir les volets de ma fenêtre et à ne pas me mettre à la croisée, de peur que je ne fusse aperçu par quelqu'un des ouvriers.

Je me couchai pour la première fois de ma vie dans un lit de plumes. Mais, soit à cause de la douce sensation d'un si bon coucher, ou du désordre d'esprit dans lequel j'étais tombé, ou bien du changement si subit de ma situation, je ne pus fermer l'œil de tout le reste de la nuit.

Avant l'aube, mon maître vint dans ma chambre : il me dit de me lever, de mettre les habits qu'il m'avait apportés, et de le suivre sans faire de bruit. Nous sortîmes de la maison avant que personne ne fût éveillé, et il me conduisit à travers champs jusqu'à la grande route. Là nous attendîmes. Bientôt le bruit des grelots d'un attelage se fit entendre.

« C'est la voiture dans laquelle tu vas partir. J'ai pris toutes mes précautions pour éviter que les mineurs ou les gens du voisinage ne puissent te découvrir. Bientôt tu seras en sûreté à Exeter, chez M. Yelding, un de mes amis à qui je vais t'envoyer. Voici une lettre à son adresse et cinq guinées pour toi. M. Yelding te paiera en outre une rente de dix guinées à prendre sur les bénéfices du nouveau filon, pourvu qu'il tourne à bien et que tu ne tournes pas à mal. Bonne santé, mon garçon. Je m'informerai de ta conduite, et je souhaite seulement que tu serves ton nouveau maître aussi fidèlement que moi.

— Je ne rencontrerai jamais un si bon maître !... » furent les seules paroles que je pus prononcer, tant j'étais ému de sa bonté et du chagrin de le quitter, peut-être pour toujours.

Il me conduisit à travers champs jusqu'à la grande route.

## II.

L'aube naissante commençait à dissiper les ombres de la nuit. Je pouvais apercevoir mon maître à quelque distance. Comme la voiture allait assez lentement, je le suivais du regard pendant qu'il marchait à travers les

champs. Quand je l'eus perdu de vue, mes pensées se tournèrent naturellement vers d'autres objets. La scène qui se déroulait sous mes yeux éveillait en moi des sensations inconnues. Depuis mon enfance, j'étais demeuré en quelque sorte enseveli sous la terre. Le spectacle de la nature était tout nouveau pour moi.

« Je crois que nous aurons une belle journée, » dit le voiturier en montrant du bout de son long fouet le soleil levant.

Puis il continua sa route en sifflant, tandis que moi, pour qui le lever du soleil était un spectacle étonnant, je me levai saisi d'admiration. Je ne sais quelles exclamations je fis entendre à cette vue ; mais je me souviens que le voiturier partit d'un long éclat de rire.

« Dieu me pardonne, dit-il en se tenant les côtés, à le voir et à l'entendre on dirait que le benêt n'a jamais vu lever le soleil depuis qu'il est au monde ! »

Certes, il ne croyait pas être si près de la vérité. Cependant, comme nous étions encore en Cornouailles et à la portée de mes ennemis, je me retirai au fond de la voiture, de peur qu'en passant près de nous pour se rendre à l'ouvrage quelqu'un des mineurs ne m'aperçût.

Cette précaution né fut pas inutile, car nous ne tardâmes pas à rencontrer une bande d'ouvriers, et, comme je me tenais dans un coin derrière un tas de paquets, j'entendis la voix de Clarke qui demandait au voiturier, en passant près de nous, quelle heure il était. Je me tins tout à fait coi jusqu'à ce qu'il fût hors de vue, et longtemps après j'aimai mieux rester dans la voiture que de m'aventurer au dehors, et je m'amusai à écouter le tintement continuel des clochettes de l'attelage.

Le second jour de notre voyage, je me hasardai pourtant à sortir de la place où j'étais caché. Je marchais avec le voiturier à la montée et à la descente des côtes. Je respirais l'air frais à pleine poitrine ; j'aspirais avec bonheur le chant des oiseaux, le doux parfum du chèvrefeuille et des roses sauvages qui viennent le long des haies. Toutes ces fleurs champêtres, l'herbe même qui poussait sur la berge et bordait la route étaient pour moi de continuels sujets de surprise et d'admiration. Je m'arrêtais presque à chaque pas pour considérer quelque objet nouveau, et je ne pouvais concevoir l'insensibilité de mon compagnon de route. En effet, celui-ci n'interrompait guère ses sifflements que pour crier de temps en temps : « hue ! dia ! » à ses chevaux, et leur adresser des paroles de menace et

d'encouragement dans un langage qui paraissait familier à ces animaux et à leur maître, mais qui était tout à fait incompréhensible pour moi.

Une fois, il m'arriva de tomber en admiration devant une plante dont la tige, haute de deux pieds environ, portait une jolie fleur ronde, brillante et purpurine. Le voiturier s'écria, en me lançant un regard de souverain mépris :

« Allons, mon garçon, est-ce que tu ne sais pas que c'est un chardon commun ? et ne sais-tu pas que ce chardon va te piquer ? ajouta-t-il en riant de la mine que je faisais en touchant les feuilles de la plante. Certes, mon cheval Dobbin a deux fois plus d'esprit que toi, car il ne ressemble pas à un âne broutant des chardons ! »

Dès lors le voiturier me considéra en quelque sorte comme un idiot. Aux abords de la ville de Plymouth, il me regarda de la tête aux pieds et murmura :

« Ce garçon-là n'a pas la tête à lui, assurément. »

Je crois en effet que j'avais une singulière figure avec mon chapeau tout couvert d'herbes et de fleurs des champs, et les poches de mon habit et de mon gilet pleines de cailloux et de mousse.

Les regards dédaigneux que le voiturier me jeta produisirent cependant un tel effet sur ma personne, que j'arrachai les herbes de mon chapeau et abandonnai toutes mes richesses minérales avant d'entrer dans la ville. J'avais, de plus, une telle crainte de passer pour un imbécile, que je ne proférai pas une seule exclamation lorsque nous fûmes en vue de la mer, dans la magnifique baie de Plymouth. C'était pourtant la première fois que je voyais l'Océan, et j'étais au moins aussi ému de ce spectacle que je l'avais été en voyant le lever du soleil. Je me hasardai, néanmoins, à faire à mon compagnon quelques questions sur les vaisseaux qui sillonnaient la mer et sur ceux qui étaient à l'ancre dans la rade ; mais il me répondit froidement :

« Tout cela, ce n'est rien que des bateaux et des navires, mon gars ; mais j'ai vu cela tant et tant de fois !.... »

Puis il se retourna en mâchant un brin de paille, et ne me sembla pas plus touché d'admiration qu'il ne l'avait été à la vue de mon chardon.

Je conçus une haute opinion d'un homme qui avait vu tant de choses qu'il ne pouvait plus rien admirer. Le profond silence qu'il garda pendant les cinq dernières journées de notre voyage augmenta encore le respect que

j’avais conçu pour sa personne. Il n’ouvrait guère la bouche que pour m’apprendre le nom des villes que nous traversions.

J’ai pensé souvent depuis que ce fut un bonheur pour moi d’avoir rencontré dans mon premier voyage un compagnon de route aussi dédaigneux. Il me rendit, en effet, très-sensible à ma propre ignorance, m’inspira le plus vif désir d’apprendre et de rencontrer quelqu’un qui voulût bien ne pas répondre à toutes mes questions par un sourire de mépris ou par ces mots : « Je ne sais, vous dis-je. »

Enfin nous arrivâmes à Exeter, et je trouvai, non sans peine, le chemin de la maison de M. Yelding. J’y arrivai à la nuit, et le domestique à qui je donnai ma lettre me dit qu’il supposait que M. Yelding ne voudrait pas me voir avant le lendemain, parce qu’il n’aimait pas à être dérangé le soir. Cependant il prit ma lettre et revint quelques instants après, m’invitant à monter derrière lui.

Je trouvai le bon vieillard dans son cabinet, entouré de ses enfants et de quelques amis. Un petit garçon était à califourchon sur ses genoux, un autre grimpait sur le bras de son fauteuil, et les deux plus grands étaient occupés à regarder un tube de verre qu’il leur montrait au moment où je fis mon entrée. Je ne saurais répéter toutes les belles choses qu’il me dit après avoir lu la lettre de mon bon maître. Il fut très-gracieux pour moi, il me dit qu’il chercherait à quel emploi je pourrais convenir, et qu’en attendant je serais le bienvenu dans sa maison. Il ajouta que je serais traité chez lui avec tous les égards que je méritais. Puis, remarquant ma timidité et mon embarras au milieu d’un si grand nombre d’étrangers, il me congédia avec bonté.

Le lendemain, il me fit venir dans son cabinet, où je le trouvai seul. Il me fit plusieurs questions, et parut goûter la franchise et la simplicité de mes réponses. Il s’aperçut que je considérais avec étonnement la plupart des objets qui se trouvaient dans la chambre, et qui tous étaient nouveaux pour moi ; alors, me désignant du doigt le tube de verre qu’il montrait à ses enfants lorsque j’étais arrivé chez lui, il me demanda si on avait quelque chose de pareil à cela dans les mines, et si j’en connaissais l’usage. Je lui répondis que j’avais vu quelque chose de semblable entre les mains du surveillant ; mais que je n’en avais jamais connu l’utilité. C’était un thermomètre. M. Yelding se donna beaucoup de peine pour me faire comprendre l’usage de cet instrument.

Je compris que j’avais affaire à un homme qui ne ressemblait en rien à mon ami le voiturier, et je ne saurais exprimer la surprise et la

reconnaissance que j'éprouvai, lorsque je m'aperçus qu'il ne me considérait pas. tout à fait comme un sot. Au lieu de me regarder avec un air de mépris, comme un garçon presque idiot, il répondait avec condescendance à toutes mes questions. Souvent même il ajoutait avec bonté : « Voilà une question sensée, mon garçon ! »

Pendant que nous regardions le thermomètre, il s'aperçut que je ne pouvais lire les mots tempéré, glace, eau bouillante, etc., qui étaient écrits en petits caractères sur l'échelle d'ivoire. Il saisit cette occasion de m'expliquer tous les avantages qu'on pouvait retirer de la lecture et de l'écriture. Il ajouta que si j'avais envie de m'instruire, il prierait le maître d'écriture qui venait pour son petit-fils de vouloir bien me donner des leçons.

Je vous ferai grâce de mes progrès journaliers dans le livre de lecture et dans le cahier d'écriture. C'est assez de vous dire que je m'appliquai à mes leçons et que je fus bientôt en état d'écrire mon nom en caractères bien plus lisibles que ceux que vous m'avez montrés hier gravés dans le roc et reproduisant mon nom de Jervas.

Mon ardeur à lire tous les livres qui me tombaient sous la main et l'attention que j'apportais à ses leçons plaisaient tant à mon maître, qu'il mettait tout son orgueil, comme il disait, « à me pousser ferme. »

Mon ardeur à lire tous les livres...

Mais, je dois le confesser ici, il était imprudent dans la chaleur de ses éloges. Ma tète était trop faible pour les supporter. Autant j'avais été humilié et mortifié de m'entendre traiter d'idiot par le voiturier, autant j'étais transporté de me voir traiter de génie par mon professeur. J'avais écrit des vers détestables en l'honneur du chardon ; cependant je les trouvais fort beaux, parce que mon maître demeura tout surpris quand je les lui montrai, et qu'il me dit ensuite que, les ayant copiés pour quelques personnes d'Exeter, on les avait trouvés à merveille pour un garçon tel que moi.

Dans cette disposition d'esprit, je pouvais me perdre pour toujours. Heureusement, mon bon ami, M. Yelding, s'aperçut du danger et me guérit de ma présomption, sans ralentir mon ardeur pour l'étude. Il me conduisit devant les rayons de sa bibliothèque et me montra plusieurs ouvrages des

meilleurs poëtes. Il m'indiqua des passages dont la lecture diminua singulièrement mon engouement pour les vers que j'avais faits. L'énorme distance qui me séparait de ces écrivains me jeta dans le désespoir. M. Yelding remarqua ma confusion et me témoigna la satisfaction qu'il éprouvait de ce que j'avais su faire la différence entre la bonne et la mauvaise poésie. Alors il me fit voir combien il était peu probable, si je m'adonnais à faire des vers, que je réussisse ainsi à gagner mon pain ou à égaler ceux qui jouissaient des inappréciables avantages du loisir et de l'éducation.

« Mais, ajouta-t-il, mon cher Jervas, je te félicite de ton application et de la promptitude avec laquelle tu as appris à lire et à écrire. Tu apprécieras plus tard les avantages de ces connaissances. Maintenant, je te conseille de tourner tes idées vers quelque chose qui puisse te rendre utile aux autres. Tu as ton pain à gagner et tu ne pourras y arriver qu'en devenant utile d'une façon ou d'une autre. Regarde autour de toi, et tu saisiras la vérité de mes conseils. Tu verras, par exemple, que toutes les personnes employées dans ma maison me sont nécessaires, et que je les paye pour leurs services. Le cuisinier qui prépare mon dîner, le boulanger qui cuit mon pain, le maréchal qui ferre mes chevaux, le maître qui apprend à écrire à mes enfants, sont tous capables de gagner leur vie d'une façon indépendante. De plus, tu peux remarquer qu'entre eux tous le maître d'écriture est le plus respecté et le mieux rétribué. En effet, il y a des connaissances et des travaux qui sont plus estimés que d'autres. Mais en voilà assez pour le moment, mon garçon : je n'ai pas voulu te faire une leçon, mais te donner un conseil utile. Tu es jeune, encore sans expérience ; je suis un vieux bonhomme qui en ai beaucoup. Profite donc de mes avis. »

Le jour même où M. Yelding m'avait parlé ainsi, il me pria de dire au plus âgé de ses petits-fils le nom que nous autres mineurs donnions à certains échantillons de minerai qui lui avaient été envoyés de Cornouailles. Après avoir fait comprendre à son fils que cette connaissance pourrait lui être utile, il m'invita à lui expliquer exactement comment on travaillait dans la mine où j'avais été employé. Je le fis aussi bien que j'en étais capable. Ma description, quoique très-imparfaite, intéressa beaucoup les enfants. Gela me détermina à essayer de faire pour leur amusement une sorte de modèle de la mine d'étain.

Ce n'était pas une tâche facile. Mon souvenir des lieux où j'avais pourtant passé ma vie entière n'était pas assez précis pour me fournir les

dimensions exactes des différentes parties. Et, quoique M. Yelding possédât une belle collection de minéraux, il lui manquait encore un trop grand nombre d'échantillons pour qu'il me fût aisé de représenter convenablement toutes les couches et tous les plans.

Mon caractère, naturellement enthousiaste, ne me permettait pas de me laisser abattre par ces difficultés. J'étais excité par la pensée que je pourrais accomplir quelque chose de vraiment utile aux enfants de mon bienfaiteur. Mon imagination devançait déjà avec ravissement le moment où je produirais mon modèle complet et où je serais à même de justifier la bonne opinion que M. Yelding avait conçue de ma diligence et de ma capacité. Ces idées absorbaient toute mon attention. Je reconnus bientôt que je pourrais me procurer seulement sur les lieux les mesures, les plans et les échantillons des terrains et du minerai dont j'avais besoin. L'ardeur que j'apportais à l'accomplissement de mon petit projet était telle, que je résolus à tout hasard de retourner en Cornouailles, et de demander à mon bon maître la permission de visiter la mine pendant la nuit.

Je partis donc, sans plus de délai, pour cette expédition. Je fis une partie du voyage à pied ; mais chaque fois que je le pus, je pris des voitures pour arriver plus tôt à la pointe de Cornouailles. Je supposais que la surprise excitée par ma disparition subite devait être passée depuis longtemps ; que mon maître avait, suivant toute probabilité, renvoyé de ses travaux les ouvriers qui faisaient partie du complot, et qui étaient les seules personnes dont j'eusse à redouter la vengeance.

Cependant, comme j'approchais de la mine, j'eus la précaution de ne pas m'exposer sans nécessité. Je pris si bien mes mesures que je réussis à rencontrer mon maître, comme il rentrait seul à la maison. Je lui remis une lettre dans laquelle M. Yelding faisait l'éloge de ma bonne conduite. Je lui expliquai ensuite les motifs de mon voyage et lui demandai la permission d'explorer les mines cette nuit.

Mon retour lui causa quelque surprise, mais ma hardiesse fut loin de lui déplaire. Il acquiesça à mon désir, et m'avertit en même temps de la présence de quelques-uns de mes ennemis dans le voisinage. Il avait, en effet, renvoyé toute la bande. La plupart de ces hommes avaient quitté le pays pour aller chercher ailleurs du travail ; mais on avait vu rôder dans les environs trois ou quatre de ces gens, parmi lesquels se trouvait Clarke. Ces misérables avaient juré de tirer vengeance de ma trahison, comme ils

disaient, et ils poursuivaient activement leurs recherches, dans cette intention.

Mon maître me conseilla donc de ne rester qu'une seule nuit et de partir avant le lever du soleil. Il me recommanda aussi de ne pas réveiller l'homme qui occupait ma place dans la galerie.

Je ne me souciais pas de gâter les seuls bons vêtements que je possédais. C'est pourquoi je priai mon maître de me donner ma vieille jaquette, mon tablier et mon bonnet. Ainsi équipé, muni d'une lanterne et d'une perche graduée, je descendis dans la mine.

Je me mis à l'œuvre sans bruit. J'explorai les lieux avec le plus grand soin et mis en pratique ce que j'avais si souvent entendu dire à M. Yelding : « Pour rendre une science utile aux autres, on doit se donner la peine de l'étudier sérieusement dans toutes ses parties. » Je voulais faire preuve de la plus scrupuleuse exactitude, en prenant la mesure de chaque partie, dont j'inscrivis minutieusement toutes les proportions. Mon esprit était si attentif à cette besogne que je ne pensai pas un seul instant à Clarke et à ses complices. J'oubliai même tout à fait l'homme qui occupait mon réduit, et je ne puis comprendre qu'il ne se soit pas éveillé plus tôt.

Ce qui le réveilla à la fin, ce fut, j'imagine, le bruit que je fis en détachant des pierres pour mes échantillons. Un gros morceau de roc tomba à terre, et aussitôt après j'entendis un des chevaux hennir. Alors, je me blottis dans une cachette de la galerie de l'ouest, où je demeurai sans bouger un bon quart d'heure, afin de donner à l'homme et aux chevaux, si je les avais éveillés, le temps de se rendormir.

Je sortis trop tôt de la cachette ; car, au moment même où je quittais mon coin, j'aperçus l'homme au bout de la galerie. A ma vue, il se cacha le visage dans les deux mains, poussa un grand cri, tourna le dos et s'enfuit à toutes jambes. Je devinai, comme il nous le disait hier, qu'il croyait avoir affaire à un revenant, et que, dans sa terreur, il avait pris ma lanterne pour une flamme bleue. Seulement, je n'avais pas de chaîne, mais une règle graduée à la main. Il est vrai que j'usai de l'avantage que me donnait sa terreur pour l'éloigner de moi, et, au moment où il prit la fuite, je me mis à frapper de toutes mes forces sur ma lanterne et à piétiner comme si j'avais voulu courir après lui.

J’aperçus l’homme au bout de la galerie.

Dès que je fus maître de la place, je retournai en toute hâte à mes échantillons. Je les mis dans mon panier et décampai aussi vite que je pus. C’est la seule fois que je me sois promené dans la galerie de l’ouest avec une flamme bleue à la main, traînant une chaîne derrière moi, quoique l’homme aux esprits affirme le contraire.

J’éprouvai une vive satisfaction de m’en retourner après avoir si heureusement rempli le but de mon voyage. Je portai mon panier sur mon dos pendant quelques milles, jusqu’à la rencontre de la voiture qui m’emmena à Exeter.

Je ne voulus pas montrer mon modèle à M. Yelding ou à ses enfants avant qu'il ne fût aussi complet que je le désirais. Je pris pour m'aider un menuisier très-adroit, qui avait l'habitude de travailler la bimbeloterie, et je dépensai la plus grande partie de mon argent pour accomplir mon projet. Je lis exécuter de nouveaux modèles de cribles, de soufflets, d'auges et d'instruments divers ; quelques douzaines d'ouvriers en bois, des brouettes, etc. J'achetai, en outre, au serrurier et au ferblantier, des modèles de nos estampilles, une forge et une grille de fer pour ma boîte. Je me procurai un lion rampant pour marquer les blocs d'étain, une paire de soufflets fabriqués par le gantier, et plusieurs menus objets qui, ne se trouvant pas dans le commerce, me coûtèrent beaucoup d'argent.

Quand tout cela fut prêt, il s'écoula encore quelque temps avant que nos marionnettes fussent en état de fonctionner. Mais la patience triomphe de tout. Nous réussîmes enfin à faire manœuvrer nos mineurs de bois ; ils exécutaient à la parole les divers travaux qu'ils avaient à figurer. On obtenait ces mouvements au moyen de ficelles et de fils de laiton attachés aux bras, aux jambes, à la tête et aux épaules. Ces fils, minces et noirs, étaient de loin invisibles aux spectateurs. Quand nos petits hommes furent achevés, nous nous occupâmes de les habiller et de les peindre. Je n'oublierai jamais avec quelle joie je contemplais notre compagnie, hommes, femmes et enfants, tous habillés et fraîchement peints comme il convenait à chacun. Le menuisier pouvait à peine me retenir et m'empêcher de les gâter. J'étais si impatient de les mettre en œuvre que je n'attendis pas qu'ils fussent secs, et je passai plus d'une demi-heure à rougir mes doigts sur leurs joues pour m'assurer que la peinture était assez dure.

Avec quelle fierté j'annonçai à M. Yelding l'exhibition projetée ! Il me désigna le soir même, et me prévint que ses enfants seuls assisteraient à la première représentation. Quoique, dans l'origine, ce travail leur fût spécialement destiné, j'étais si content de mon chef-d'œuvre, que j'aurais voulu avoir tout Exeter à mon exhibition. Cependant, avant la nuit, je fus convaincu de l'extrême prudence de mon ami, M. Yelding. L'ensemble de la machine, comme disait le menuisier, marcha assez bien ; mais il arriva plusieurs petits accidents que je n'avais pas prévus. Ce fut un vieux compagnon dont je ne pus jamais réussir à faire remuer les bras, qui devaient se mouvoir dans tous les sens ; une vieille femme entêtée qui ne voulut jamais consentir à se mettre à genoux pour faire sa besogne. Mes gamins mettaient en tas le minerai avec une grande dextérité, à l'exception

d'un malheureux petit bambin, qui, depuis le commencement, avait la tête tournée de travers sur les épaules. Je ne pus réussir de toute la soirée à la lui faire tenir droite. Je me flattais en vain que ce cou de travers échapperait aux regards des spectateurs. Mais, comme ce petit garçon traînait la brouette, c'était une des figures importantes de la pièce. Chaque fois qu'il paraissait, remplissant ou vidant sa brouette, j'avais la mortification d'entendre les éclats de rire des spectateurs. Mon patron lui-même, qui faisait tous ses efforts pour se contenir, ne put, malgré son bon naturel, s'empêcher de rire comme les autres.

Pour moi, je suais à grosses gouttes derrière mon petit théâtre, et je m'essuyais le front à chaque instant. J'étais comme dans une étuve et jamais, aux jours de mes plus pénibles travaux dans les mines de la Cornouailles, je ne fus dans un état pareil à celui où m'avaient mis ces malheureux petits hommes de bois.

A la fin de la représentation, le bon M. Yelding vint à moi et essaya de me consoler en me prodiguant les éloges que méritaient ma patience et mon habileté. Il me montra qu'il connaissait lés difficultés que j'avais eu à combattre. Puis, il me signala, avec la meilleure grâce, les défauts de mon petit chef-d'œuvre et m'indiqua les moyens d'y remédier.

« Je vois, dit-il en souriant, que tu as essayé de faire quelque chose d'utile pour l'instruction de mes enfants ; je ferai en sorte que cela tourne à ton profit. »

Le lendemain matin, je revins visiter mon petit théâtre, que M. Yelding avait voulu garder dans son cabinet. Quelle fut ma surprise en voyant les changements qu'on lui avait fait subir ! Le devant de la boîte qui était ouvert du côté des spectateurs se trouvait alors fermé et avait un verre circulaire au milieu. L'aîné des enfants, qui se tenait là pour jouir de ma surprise, m'invita à regarder et à lui dire ce que je voyais.

Je demeurai tout ébahi.

« Aussi grand que nature ! aussi grand que nature ! m'écriai-je saisi d'admiration. Je vois les hommes, les brouettes, les outils, tout enfin aussi grand que nature ! »

M. Yelding me dit que son petit-fils avait adapté lui-même à ma boîte ce verre, qu'on appelait un verre grossissant ou lentille convexe.

« Il t'en fait présent, mon garçon ; et maintenant, ajouta-t-il, tâche de mettre tes petits acteurs en ordre et de préparer une seconde représentation. Je vais mander un horloger de la ville. C'est un habile ouvrier qui te

montrera le moyen de faire mouvoir convenablement tes acteurs. Ensuite nous prendrons un bon peintre pour les mettre en couleur. »

Il y avait à Exeter une société littéraire dont les réunions avaient lieu une fois par semaine. M. Yelding en faisait partie. Il convoqua chez lui tous ses collègues et invita plusieurs des principales familles du pays, particulièrement celles où il y avait beaucoup d'enfants, à venir voir le modèle de la mine d'étain de Cornouailles. C'était, du reste, depuis que l'horloger et le peintre y avaient travaillé, un spectacle vraiment remarquable. Je fis très-peu de maladresses : la société fut assez indulgente pour me les pardonner, et je reçus des preuves inattendues de la satisfaction générale. Après le spectacle, le plus jeune des petits-fils de M. Yelding vint, au nom de toute la compagnie, m'offrir une bourse contenant une abondante collecte.

Je rentrai dans les frais de mon voyage et dans les dépenses de ma boîte mécanique, et, tout bien compté, il me restait plus de six guinées de profit. Je me considérais comme un riche personnage. Je n'avais jamais vu de ma vie autant d'argent. Il était à craindre que je ne perdisse la tête, comme les gens à qui tombent tout à coup des biens inattendus. Mais, par bonheur, les conseils de M. Yelding ne me firent pas défaut. J'avais eu la fantaisie d'acheter d'un colporteur deux vases de Chine que je payai le double au moins de leur valeur. Quand je montrai à M. Yelding cette acquisition, il secoua la tête et me demanda si j'étais bien sûr de ne jamais avoir besoin de cet argent, pour acheter un morceau de pain.

« Si tu dépenses ton argent aussi vite que tu le gagnes, mon cher Jervas, dit-il, quelles que soient d'ailleurs ton habileté et ton industrie, tu seras toujours pauvre. Rappelle-toi ce sage proverbe : L'industrie est la main droite, et l'économie la main gauche de la fortune. »

Ces paroles me furent dix fois plus précieuses que le petit trésor contenu dans ma bourse : tant il est vrai que ce n'est pas toujours celui qui donne son argent qui fait le plus riche présent.

## III.

J'eus bientôt sujet de me réjouir de n'avoir pas employé plus d'argent à des bagatelles, et je trouvai l'occasion de me créer de nouveaux moyens d'existence.

« Jervas, me dit un jour M. Yelding, j'ai enfin un emploi qui, je l'espère, te conviendra. »

Depuis qu'il avait vu pour la première fois mon petit théâtre, et sans me faire part de ses projets, M. Yelding avait l'intention de me mettre à même d'en retirer un avantage durable. Une des personnes de sa société avait formé le projet d'envoyer par toute l'Angleterre un professeur instruit pour exposer des modèles de machines employées dans les manufactures. M. Yelding invita son ami à venir chez lui voir l'exhibition de ma mine d'étain, et il lui proposa de m'adjoindre à son professeur. Il y consentit. M. Yelding me prévint que la personne désignée n'était peut-être pas celle qui convenait le mieux pour une pareille mission, mais que je devais néanmoins prendre garde à me montrer d'une grande docilité à son égard, parce que c'était un parent de celui qui avait mis l'affaire en train.

Je fus assez déconcerté par le regard froid et dédaigneux que mon nouveau maître, le professeur, jeta sur moi lorsque je lui fus présenté. M. Yelding, qui s'était aperçu de mon trouble, me dit tout bas en me quittant :

« Rends-toi utile, mon garçon, et tu ne tarderas pas à être agréable. On ne doit pas s'attendre à trouver des amis tout faits partout où l'on va dans le monde. Ce n'est, le plus souvent, qu'avec de grands efforts et beaucoup de peine que l'on réussit à se faire des amis. »

Je sentais bien que j'aurais du mal à réussir auprès de ce professeur. C'était ce que l'on appelle un homme de condition, et il commença par me traiter comme un parvenu de basse extraction qui, malgré son ignorance, voulait passer pour un génie ayant la science infuse. Ma condition première, je ne cherche point à la cacher ; je n'ai jamais eu la moindre raison de rougir de ma naissance, ni de ce que j'ai réussi à m'élever, par des moyens honnêtes, à un rang supérieur. J'étais même fier de cette circonstance, et je ne me tourmentais point d'entendre les allusions continuelles que faisait à ce sujet l'homme bien né que j'avais pour maître. Cependant, comme je ne faisais jamais l'entendu sur les choses que j'ignorais, ses préventions disparurent peu à peu, et il finit par reconnaître que je n'avais pas la présomption d'un parvenu on d'un génie inné. J'avais toujours présent à l'esprit le conseil de M. Yelding, de me rendre utile à mon maître. Mais cela ne me fut pas très-facile dans les premiers temps. Il avait, en effet, une telle frayeur de ma maladresse, qu'il ne me laissait jamais toucher à ses appareils. Quand il faisait sa leçon, je me tenais toujours près de lui, droit

comme un I, et j'avais régulièrement la mortification de l'entendre terminer par ces mots :

« Maintenant, messieurs et mesdames, je ne veux pas vous priver plus longtemps d'un spectacle beaucoup plus digne de votre attention que tout ce que je puis vous offrir.... les marionnettes de M. Jervas. »

Un jour, il me remit un shelling pour aller payer la ration de son cheval. Je frottai par hasard la pièce entre mes doigts et mon pouce, et je m'aperçus que la surface blanche s'en allait et que la pièce devenait jaune. Je me souvins que mon maître avait fait, le jour précédent, des expériences avec de l'or et du mercure, et qu'il avait de cette façon blanchi une guinée. Je lui rapportai immédiatement cette pièce, et, pour la première fois de sa vie, il me remercia cordialement, car c'était bien réellement une guinée, et non un schelling. Il fut en même temps très-surpris de la manière dont je lui expliquai l'expérience qu'il avait faite devant moi.

Le lendemain, à la fin de sa leçon, il supprima la conclusion blessante relative aux marionnettes de M. Jervas. Bientôt je remarquai, à ma grande satisfaction, que, depuis l'affaire de la guinée, il ne se montrait plus aussi défiant de ma probité. Il se laissait aller davantage à son indolence naturelle ; il s'en rapportait à moi pour emballer les objets à son usage, et me permettait de lui rendre une foule de petits services. Il ne me disait plus en me repoussant durement :

« J'aime mieux faire cela moi-même, monsieur. »

Ou bien :

« Je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires, monsieur Jervas. »

Maintenant il changeait de ton avec moi et me disait :

« Jervas, je vous confie ces objets pendant que je vais lire. »

Ou bien :

« Jervas, voulez-vous voir si je ne laisse rien derrière moi ? vous serez un bon garçon. »

C'était bien, du reste, l'homme du monde le plus distrait et le plus oublieux. Dans les six premiers mois que nous passâmes ensemble, et avant que je prisse soin de ses affaires, il perdit au moins deux paires et demie de pantoufles, une botte, trois bonnets de nuit, une chemise et quinze mouchoirs de poche. Je ne doute pas qu'il n'ait mis toutes ces pertes sur mon compte, au temps où il se défiait de mon honnêteté. Mais j'eus la satisfaction de voir, dans la suite, qu'il était tout à fait revenu de ses injustes soupçons. En effet, depuis le moment où il me confia ses biens, comme il

disait, jusqu'au jour de notre séparation, c'est-à-dire dans l'espace de quatre ans et demi, il ne perdit qu'un bonnet de nuit rouge et un vieux mouchoir bleu tout déchiré. Autant que je le puis croire, il envoya son bonnet dans sa perruque au barbier un dimanche matin, et on ne le lui rendit pas. Quant au mouchoir, il prétendait l'avoir mis sous son oreiller ou dans une de ses bottes le soir en se couchant. Il avait, en effet, la bizarre manie de mettre son mouchoir dans sa botte, « pour être certain de le retrouver le lendemain matin. » Je suppose qu'en prenant les bottes pour les nettoyer, on laissa tomber le mouchoir qui était dedans. Pour lui, il demeura convaincu que la perte de ces deux objets ne pouvait être imputée qu'à ma négligence. Cependant, il était obligé de reconnaître le soin que je prenais de ses intérêts. Il me traitait avec plus de politesse et consentait quelquefois à m'expliquer en particulier ce que je n'avais pas. compris dans ses leçons publiques.

Enfin, il m'éleva à la dignité de secrétaire. Il avait une écriture détestable. Ses manuscrits étaient tellement grattés et surchargés, qu'il avait toutes les peines du monde à les déchiffrer, quand il était obligé d'avoir recours à ses notes pendant ses leçons. De plus, il avait la vue extrêmement basse. Quand il s'impatientait, une ride étrange se formait au-dessus de son nez. Sa mine enfin était si comique lorsqu'il se mettait à regarder de près ses papiers, que la plupart de nos jeunes auditeurs ne pouvaient résister à leur envie de rire. Cela le déconcertait outre mesure, et ce fut avec une véritable satisfaction qu'il accepta l'offre que je lui fis de copier ses griffons nages de ma belle écriture ronde. J'avais alors, je puis le dire sans vanité, une très-belle main. Je pouvais effectuer tous ceux de ses calculs qui concernaient les quatre premières règles de l'arithmétique. Je devins peu à peu son factotum, et je me trouvais récompensé de ma peine, parce que je profitais des occasions que j'avais chaque jour d'acquérir quelques connaissances en étudiant les notes que je transcrivais.

Je n'avais jamais senti plus complétement l'avantage d'avoir appris à lire et à écrire. Une foule de connaissances utiles se présentaient à moi ; ma curiosité et mon désir d'apprendre étaient insatiables. Je passais souvent la moitié de la nuit un livre ou une plume à la main. J'avais alors la libre disposition des livres de mon compagnon de voyage, et je croyais ne pouvoir jamais assez les étudier.

Dans le commencement, mon maître me félicitait de mon aptitude et m'indiquait les passages que j'avais besoin de lire dans ses livres ; il

m’expliquait même quelquefois les difficultés. Il me paraissait un miracle de science et de talent ; enfin, j’étais devenu enthousiaste de sa personne. Mais cela ne dura pas longtemps. Il devint avare d’explications. Il se plaignait des marques de pouces qui se trouvaient sur lés feuillets de ses livres, et Dieu sait si mes doigts n’étaient pas toujours plus propres que les siens. Il se mit à me contrecarrer à tout propos, sous un prétexte ou sous un autre. Pendant quelque temps, je ne pus rien comprendre à ce changement dans sa conduite. Comment me serais-je imaginé, en effet, qu’il était jaloux des talents et du savoir d’un pauvre garçon dont il avait, quelques années auparavant, si vivement méprisé l’ignorance ? Ce changement de manières devait d’autant plus me surprendre que, loin de tirer vanité de mes connaissances, j’avais la conscience d’être devenu plus modeste. Mais, plein de défiance, mon maître attribuait cette modestie à la ruse. Mon humilité ne servait qu’à le confirmer de plus en plus dans l’opinion que j’avais formé le projet de le supplanter. Et Dieu sait si jamais une telle pensée était entrée dans mon esprit. Je fus comme frappé de la foudre un jour qu’il me dit :

« Ce n’est pas la peine de vous donner tant de mal, monsieur Jervas ; car je vous jure que, même avec l’appui de M. Yelding et toute votre habileté, vous ne réussirez jamais à me supplanter dans mon emploi ; quelque adroit que vous soyez, je ne suis pas dupe de votre feinte modestie. »

La vérité m’éclaira enfin. Il suffisait de savoir lire dans la physionomie des gens pour voir mon innocence éclater dans mes regards ; mais il était si entêté que je jugeai inutile de me défendre d’avoir jamais songé à un tel projet. Toutes mes protestations n’auraient servi qu’à le confirmer dans l’idée qu’il avait conçue de ma dissimulation. Je me contentai de lui rendre ses livres et ses manuscrits ; puis je cessai d’apporter aucune attention à ses cours, dont j’avais été jusque-là un des auditeurs les plus assidus. J’espérais parvenir à dissiper ses soupçons. Je renonçai à le suivre dans ses propres études, afin de lui montrer que je ne prétendais pas devenir son rival. Cependant je n’en considérais pas moins comme un malheur cet accès de jalousie qui m’enlevait à des occupations tout à fait de mon goût. Je m’aperçus plus tard que cette interruption ne m’avait pas été aussi préjudiciable que je le craignais. Mes lectures, en effet, avaient été trop générales, et j’avais embrassé trop de choses à la fois pour en approfondir aucune. Cela me rappelle un vieux dicton, plein d’originalité et de bon sens, qui a toujours été ma maxime favorite. Je demandais un jour à un forgeron

pourquoi il n'était pas en même temps serrurier : « Le forgeron qui veut se mêler de tout est bon à ferrer des oisons. »

Quand j'eus remis à mon maître ses livres, je fus obligé de recourir à ceux que j'achetais ou que j'empruntais pour mon propre usage. Je devins nécessairement très-soigneux dans mon choix. Je saisis, autant que possible, les occasions de m'instruire en causant avec les gens éclairés que je rencontrais ; et souvent je me suis aperçu que la connaissance d'un fait me conduisait sans que je m'en doutasse à la connaissance de faits nouveaux. Je puis même ajouter, pour l'instruction des autres, que tout ce que j'ai appris d'une manière complète m'a été utile tôt ou tard dans le cours de ma vie.

Après avoir parcouru l'Angleterre, mon compagnon de voyage se détermina à tenter la fortune dans la capitale et à ouvrir un cours pour les jeunes gens pendant l'hiver. Nous reprîmes donc la route de Londres, passant par Woolwich, où nous donnâmes une séance devant les élèves de l'École militaire. Mon maître, qui n'avait plus personne pour mettre ses notes au net depuis que j'avais cessé de le faire, se trouva embarrassé pendant la leçon. Il se livra alors à toutes ses contorsions habituelles en pareil cas, et ses jeunes auditeurs ne purent retenir leur hilarité. Il prolongea aussi ses discours plus longtemps que ne le comportait son auditoire ; les uns se mirent à bâiller, les autres donnèrent des signes d'impatience et manifestèrent leur vif désir de voir ce qu'il y avait dans ma boîte, espérant se dédommager de leur ennui. Mon maître s'en aperçut bientôt, et fut extrêmement choqué. Il me parla d'un ton rude et insolent que je supportai avec une douceur qui disposa tous ces jeunes gens en ma faveur. Enfin il termina sa leçon par cette phrase que je n'avais pas entendue depuis longtemps :

« Messieurs, je ne veux pas vous priver plus longtemps d'un spectacle beaucoup plus digne de votre attention que tout ce que je puis vous offrir.... les marionnettes de M. Jervas. »

Ces paroles n'étaient pas heureuses dans les circonstances actuelles, car il arriva qu'après avoir vu ce qu'il appelait mes marionnettes, chacun fut précisément de cette opinion. L'impatience de mon maître ne fit que s'accroître, et il m'aurait chassé de la salle si un jeune homme, indigné de cette conduite, ne m'eût pris ouvertement sous sa protection avec ma mine d'étain. Je restai donc sur mon terrain, invoquant le droit que j'avais de terminer mon exhibition, comme il avait fait pour la sienne. Le jeune

homme qui avait pris ma défense ne fut pas moins charmé de ma fermeté dans ce moment qu'il ne l'avait été tout d'abord de ma patience. A la fin de la séance, il fit une abondante collecte que je ne voulus pas accepter, me contentant du prix ordinaire.

« C'est bien ! dit il, vous ne perdrez rien pour cela. Vous allez vous rendre à Londres. Vous y trouverez mon père dont voici l'adresse. Je vous recommanderai à lui la première fois que j'écrirai à la maison, et vous ne vous en trouverez pas plus mal. »

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Londres, je me rendis à l'adresse indiquée. Le jeune homme avait été plus exact qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge. On m'invita à venir le soir même avec mes modèles. Un grand nombre de jeunes gens avaient été réunis aux enfants de la famille. Quand la séance fut terminée, ils firent cercle autour de moi à l'extrémité d'un vaste salon, et m'adressèrent une foule de questions, tandis que le maître de la maison, qui était un des directeurs de la compagnie des Indes, se promenait de long en large, conversant avec un officier en grand uniforme. Ils parlaient, comme je le compris plus tard, des canons que l'on devait fondre à Woolwicli pour la compagnie des Indes-Orientales.

« Charles, dit le directeur en s'approchant de nous et en frappant sur l'épaule d'un de ses fils, vous souvenez - vous de ce que nous a dit votre frère à propos de la quantité d'étain employée dans la fonderie de Woolwich ?

— Je ne m'en souviens pas, mon père, répondit le jeune homme ; mais vous pouvez vous adresser à monsieur, qui avait fourni ce renseignement à mon frère. »

Ma mémoire ne me fit pas défaut, et j'eus lieu de me féliciter d'avoir appris ces détails lors de mon passage à Woolwich. Le directeur de la compagnie des Indes fut très-satisfait de la précision de ma réponse ; et, pour être agréable à ses enfants, il consentit à examiner mes modèles. Puis il me questionna sur divers sujets, et fit remarquer à l'officier avec lequel il était en conversation que je m'exprimais avec facilité, que je possédais bien tout ce que j'avais appris, et que je connaissais l'art de captiver l'attention des jeunes gens.

« Je crois, dit-il enfin, qu'il répondrait mieux que toutes les personnes que j'ai vues jusqu'ici aux desseins du docteur Bell. »

Alors il s'informa plus particulièrement de mon histoire et de mes relations. Je lui répondis sans détours. Il prit l'adresse de M. Yelding, celle

de mon bon maître (c'est ainsi que j'appellerai toujours M. Richard) et de plusieurs autres personnes chez lesquelles j'avais été dans ces trois ou quatre dernières années. Il me dit qu'il avait l'intention d'écrire à mon sujet et que, s'il obtenait sur mon compte de bons renseignements, il espérait pouvoir me placer d'une façon convenable. Il reçut bientôt les réponses les plus favorables, et me remit la lettre de M. Richard.

« Prenez cette lettre, me dit-il, et conservez-la précieusement. Elle vous servira de recommandation dans toutes les parties du monde, pourvu que le courage et la fidélité y soient en honneur. »

En parcourant cette lettre, je vis que mon bon maître avait raconté, en termes des plus flatteurs, toute ma conduite dans la découverte du filon dont je vous ai déjà parlé.

Le directeur me dit alors que, si je n'éprouvais pas de répugnance à passer aux Indes, je pourrais être envoyé à Madras en qualité de suppléant du docteur Bell, qui était à la tête d'un asile pour l'instruction des orphelins.

Les appointements qui me furent offerts dépassaient de beaucoup mes espérances, et les renseignements que l'on me donna sur les fonctions que j'allais remplir me charmèrent. Je me hâtai de terminer toutes mes affaires avec le professeur que j'avais accompagné pendant quatre ans, et qui fut très-étonné de n'avoir pas été désigné pour cet emploi. Pour le consoler, je lui montrai un passage d'une brochure du docteur Bell, où celui-ci avoue qu'il préfère à tous autres, pour l'enseignement de ses classes, des jeunes gens qui n'ont pas encore de méthodes arrêtées et qui seront d'autant plus disposés à suivre sa direction. J'avais environ dix-neuf ans : mon maître s'apaisa à cette lecture, et nous nous séparâmes, comme je le désirais, en assez bons termes, quoique je ne ressentisse aucune peine de le quitter. Je n'avais nul agrément dans la société d'un homme qui ne pouvait supporter mon affection. Ayant rencontré deux amis dans mes deux premiers maîtres, les sentiments si doux de la reconnaissance et de l'affection étaient en quelque sorte nécessaires à mon bonheur.

Je reçus avant mon départ de nouvelles preuves de la bonté de M. Richard. Il m'écrivit qu'il serait difficile de me faire tenir dans un pays si éloigné ma petite rente de dix guinées ; il avait en conséquence résolu de disposer en ma faveur, et de la façon la plus avantageuse, d'une somme égale au capital de la rente qu'il me faisait. Plus loin, il ajoutait que le filon de la mine dont je lui avais appris l'existence ayant donné des résultats supérieurs à ceux qu'il attendait, il avait augmenté mon capital de cinquante

guinées. Enfin, il m'invitait à me rendre chez M. Ramsden, fabricant d'instruments de mathématiques à Picaddilly, où je recevrais les objets commandés pour moi. Je trouvai chez M. Ramsden, tout prêts à être emballés, deux petits globes, des siphons, des prismes, un fusil à vent, une machine pneumatique, un petit appareil à gaz et un autre pour faire de la glace. M. Ramsden me dit qu'il avait en outre reçu l'ordre de me livrer dans le cours de la semaine un petit ballon et un télégraphe portatif, ainsi qu'un choix complet d'instruments de mathématiques, sortant de ses ateliers.

« Mais, ajouta-t-il avec un sourire, vous serez bien heureux si je puis vous les livrer à temps. »

Mon impatience, en effet, était extrême, et j'allai plus de vingt fois, dans l'espace de quinze jours, chez M. Ramsden. Enfin, la veille du jour où la flotte mit à la voile, tous mes instruments furent terminés.

Je ne dois pas omettre un incident qui me fit une vive impression dans une de mes courses chez M. Ramsden. J'étais en retard et je traversais en toute hâte un groupe qui s'était formé au détour d'une rue. Tout à coup un marchand de nouvelles agita sous mes yeux un paquet de feuilles imprimées encore humides, et en même temps il me cria aux oreilles :

« Voici les dernières paroles et la confession de Jonathan Clarke, exécuté lundi 17 courant. »

Jonathan Clarke ! Ce nom me frappa, et ces paroles me causèrent une telle émotion que je demeurai immobile sur la place. Cependant le crieur s'éloigna, recommençant à vociférer : « Voici les dernières paroles et la confession de Jonathan Clarke, le mineur de Cornouailles ! » Alors je repris assez mes sens pour pouvoir parler ; mais j'appelai l'homme en vain : il criait trop fort pour m'entendre, et je fus obligé de courir jusqu'au bout de la rue avant de le rattraper pour lui acheter une de ses feuilles. En la lisant, il ne me fut plus possible de douter que c'étaient bien « les dernières paroles » de Clarke, mon ancien ennemi. Les détails relatifs à sa naissance, à sa famille, et toutes les autres circonstances me convainquirent de la vérité. Parmi les faits relatés dans sa confession, je vis qu'il avait formé le projet d'assassiner un pauvre jeune gar çon, dans la mine d'étain où il avait autrefois travaillé. Il remerciait Dieu que ce projet n'eût pas été exécuté, l'enfant ayant disparu providentiellement la nuit même choisie par lui pour le meurtre. Plus loin, il racontait qu'après avoir été chassé par son maître et contraint de fuir la Cornouailles, il était venu à Londres, où il avait travaillé d'abord comme porteur de charbon ; mais il était devenu bientôt ce qu'on

appelle un mud-lark[1], c'est-à-dire un de ces pillards qui mettent à contribution les vaisseaux en train d'opérer le déchargement de leurs cargaisons sur les quais de la Tamise. Il avait fait quelque temps cet abominable métier, dépensant à boire le jour ce qu'il avait volé la nuit. Enfin, dans une querelle qui s'était élevée à la taverne à propos du partage de divers articles qui devaient être vendus à un recéleur, il avait donné à la femme qui tenait la maison un coup de couteau dont elle mourut. Il fut établi au procès qu'il lui gardait rancune à propos d'une autre dispute, et Clarke, jugé coupable de meurtre avec préméditation, fut condamné à être pendu.

« Voici les dernières paroles et la confession de Jonathan Clarke. »

Je frémis en lisant ce récit. A quelle fin le misérable était-il conduit, après tant de scélératesse ! Combien je m'applaudissais d'avoir fui une telle société lorsque j'étais encore un enfant ! Ma reconnaissance pour mon bon maître s'accrut en songeant que c'était son humanité qui m'avait arraché au vice et à la misère pour m'amener à la vertu et au bonheur.

Nous fîmes voile de Dunes le 20 mars mil sept cent.... Mais je ne sais pourquoi je vous dis cela. C'est la coutume des voyageurs de s'imaginer qu'il est important pour tout le monde de savoir quel jour ils ont fait voile de tel ou tel port. Je ne les imiterai pourtant pas en vous donnant un journal

de la route et une copie du livre de loch du bord. Il suffit de dire que nous arrivâmes à Madras après une traversée qui dura le nombre ordinaire de mois et de jours. Je dois même ajouter, à mon grand regret, si cela pouvait vous être agréable, que nous n'avons pas une seule fois couru le danger de faire naufrage, et que je n'ai pas à vous faire la moindre description de trombe ou de tempête.

Vous allez encore, je le crains, être bien désappointés en apprenant qu'à mon arrivée dans l'Inde, où sans doute vous espériez que j'aurais eu, comme tant d'autres, de merveilleuses aventures, je menai une vie régulière et tranquille dans l'établissement du docteur Bell. Je puis dire que, pendant plusieurs années, chaque jour fut exactement semblable au jour précédent. Cette régularité n'avait rien de pénible pour moi, malgré la vie errante que j'avais menée en Angleterre. Du reste, je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour le changement. Le docteur Bell me traitait avec justice et sévérité pour tout ce qui concernait les affaires de l'établissement, et avec une grande bonté pour tout le reste. J'étais d'ailleurs aussi libre que je le désirais. Je n'ai jamais eu de ces absurdes et vagues instincts de liberté qui rendent l'homme malheureux dans les contraintes nécessaires de toute société civilisée, et ne lui permettent pas davantage de s'accommoder de la vie sauvage. Les jeunes gens qui m'étaient confiés s'attachèrent peu à peu à moi comme je m'attachais à eux. Je suivis exactement toutes les prescriptions du docteur Bell, et au bout de quelque temps il se plaisait à dire qu'il n'avait jamais eu un suppléant aussi convenable. Quand les leçons du jour étaient terminées je m'amusais à montrer, aux élèves les plus avancés, mes appareils pour les gaz, mon porte-voix, mon fusil à vent.

Un jour, c'était, je crois, dans la quatrième année de ma résidence à Madras, le docteur Bell me fit venir dans son cabinet. Il me demanda si je n'avais jamais entendu parler d'un de ses élèves, nommé William Smith, jeune homme de dix-sept ans, qui avait suivi l'ambassade du sultan Tippoo, en 1794, lorsque les princes livrés en otage furent renvoyés. Ce jeune homme avait fait un cours de physique expérimentale en présence de Tippoo Saëb. Je répondis au docteur Bell qu'avant de quitter l'Angleterre, j'avais lu, dans sa notice sur l'asile, quelques extraits des lettres qu'il avait reçues de William Smith pendant son séjour à la cour du sultan. Je me souvenais de toutes les expériences qu'il avait faites en sa présence ; il avait aussi été retenu, par ordre de Tippoo, neuf jours après le départ de l'ambassade, afin d'instruire deux aruzbegs ou seigneurs dans l'usage d'un

grand et bel appareil de mathématiques offert au sultan par le gouvernement de Madras.

« Eh bien ! dit le docteur Bell, depuis cette époque le sultan Tippoo a toujours été en guerre, et je suppose qu'il n'a pas eu beaucoup de loisirs pour étudier la physique et les mathématiques. Maintenant qu'il vient de faire la paix, il a besoin de quelques distractions. Aussi charge-t-il le gouvernement de Madras de me faire la proposition d'envoyer un de mes élèves visiter une seconde fois sa cour pour rafraîchir la mémoire des aruzbegs, et, je le présume, faire une exhibition de nouvelles merveilles pour l'amusement de Tippoo lui-même. »

Le docteur me proposa de remplir celte mission. Je préparai tous mes appareils ; et, ayant soigneusement remarqué les expériences que Tippoo connaissait, je choisis celles qui devaient lui paraître nouvelles. J'emballai mon porte-voix, mon appareil à congélation et celui pour faire les gaz, mon ballon, le télégraphe, et, de plus, mon modèle de la mine d'étain, que le docteur Bell me conseilla d'emporter. Je partis avec deux de ses élèves. Arrivés à la frontière, nous trouvâmes quatre hiscarrahs ou soldats que le sultan avait envoyés pour nous servir de garde et nous conduire à travers le pays. Nous fûmes admis à la cour le jour même de notre arrivée. Peu accoutumé à la magnificence asiatique, je fus, au premier abord, tellement ébloui par cet étalage de la pompe orientale, que je me prosternai aux pieds du trône. Je considérais le sultan comme un personnage digne de toute la vénération des hommes. Je fis mon salam, ou salutation, conformément aux usages que l'on m'avait appris. Le sultan me commanda, par son interprète, de déployer mes connaissances dans les arts et dans les sciences, pour l'instruction et l'amusement de sa cour.

J'avais préparé à l'avance mes boîtes et mes instruments, et j'étais en train d'expliquer mon appareil à faire de la glace, lorsque Tippoo jeta les. yeux sur le ballon de soie peinte. A chaque instant il m'interrompait pour m'adresser différentes questions sur ce grand sac vide. J'essayai de lui faire comprendre, aussi bien que possible, par l'organe de son interprète, que l'on remplissait ce grand sac vide d'un gaz plus léger que l'air. J'ajoutai que ce sac, appelé chez nous un ballon, lorsqu'il serait gonflé, s'élèverait à une grande distance au-dessus de son palais. Son interprète ne lui eut pas plutôt répété cela, que le sultan me commanda de remplir à l'instant le ballon. Je lui répondis que je ne le pouvais faire sur-le-champ, et que je n'étais pas préparé à lui montrer aujourd'hui cette expérience. Alors Tippoo manifesta

la plus puérile impatience. Il me signifia que, puisque je ne pouvais lui montrer aujourd'hui ce qu'il désirait voir, il ne regarderait pas ce que je voulais lui montrer. Je répliquai d'un ton ferme et respectueux que personne n'était assez présomptueux pour prétendre montrer au sultan Tippoo, dans sa propre cour, quelque chose contre son gré ; que j'étais venu de Madras pour complaire à ses désirs, et que je serais toujours prêt à me retirer pour obéir à ses ordres. Un jeune homme, qui se tenait à la droite de Tippoo, parut approuver cette réponse. Le sultan prit un air digne et composé, et me signifia qu'il m'accordait jusqu'au lendemain pour remplir le grand sac, et qu'en attendant il était disposé à voir ce que j'avais préparé.

L'appareil à congélation parut lui faire grand plaisir ; mais j'observai que, durant mes explications, il s'occupait d'un autre objet. J'avais à peine fini de parler qu'il ordonna d'apporter les appareils à condensation laits par lui-même, qu'il avait déjà montrés à William Smith, et qui lançaient l'eau, disait-il, plus loin que les nôtres. Le sultan me parut plus empressé de faire étalage de ses petites connaissances en mécanique que disposé à les accroître. Le mélange de vanité et d'ignorance qu'il laissa voir en cette occasion et dans beaucoup d'autres diminua considérablement le respect que sa magnificence extérieure m'avait d'abord inspiré. Il chercha plusieurs fois à se mettre en concurrence avec moi, pour montrer à ses courtisant sa supériorité. Mais, trompé dans son attente, il voulut me traiter comme une espèce de jongleur mécanicien, qui n'était propre qu'à l'amusement de sa cour. Lorsqu'il vit mon porte-voix, qui était en cuivre, il le regarda avec un souverain mépris et ordonna d'apporter ses trompettes qui étaient en argent. Il fit sonner les mots hauw et jauw, c'est-à-dire venez et allez ; mais on trouva encore mon porte-voix supérieur aux trompettes du sultan, et l'un des courtisans me prévint qu'il serait prudent de l'offrir sur-le-champ à Tippoo. Je me rendis à cet avis, et mon présent fut reçu par le monarque avec l'empressement d'un enfant qui a sollicité et obtenu un nouveau jouet.

## IV.

Le jour suivant, Tippoo et toute sa cour se réunirent pour voir mon ballon. Le sultan était assis sous un pavillon splendide, et ses principaux courtisans se tenaient en demi-cercle de chaque côté. Le jeune homme que j'avais déjà remarqué était encore placé à sa droite : il avait les yeux

attentivement fixés sur mon ballon, qui avait été préalablement gonflé et qui était retenu par des cordes. Je demandai qui était ce jeune homme ; on me répondit que c'était le fils aîné du sultan, le prince Abdul-Calie. Je n'eus pas le temps de faire de plus amples questions, parce que Tippoo venait de donner le signal convenu. Je coupai les cordes, et le ballon s'éleva dans les airs avec un mouvement gracieux et rapide, à l'inexprimable et joyeux étonnement de tous les spectateurs. Les uns battaient des mains et jetaient des cris d'admiration ; les autres regardaient dans une extase silencieuse. L'émotion était générale ; tous les rangs furent un moment confondus, et l'on oublia Tippoo lui-même au milieu de l'admiration d'une telle merveille.

Aussitôt que le ballon fut hors de vue, chacun reprit sa place habituelle. Le tumulte cessa, et le sultan, désireux de rappeler l'attention sur sa propre personne et de montrer sa magnificence, donna l'ordre à son trésorier de m'offrir à l'instant même, comme un témoignage de sa royale approbation, deux cents pagodes à l'étoile. Quelques-uns des courtisans commencèrent à me regarder avec envie. Le sultan s'en aperçut. Il voulut à la fois se divertir de leur tristesse et m'éblouir de sa générosité, et, lorsque je m'approchai pour lui faire mon salam et lui adresser mes remercîments, il tira de son doigt une bague de diamant qu'il me fit présenter par un de ses officiers. Pendant que je me retirais, le jeune Abdul-Calie parla tout bas à son père, et, quelques instants après, je reçus un message du sultan qui me priait, ou, en d'autres termes, qui m'ordonnait de prolonger mon séjour dans ses États, afin d'enseigner au jeune prince, son fils, l'usage de mes instruments européens, qui n'avaient aucun nom dans sa langue.

Je trouvai dans le prince Abdul-Calie un jeune homme d'une vive intelligence et du plus aimable caractère. Il n'avait rien du naturel impérieux et bizarre que j'avais remarqué chez son père. A l'âge de douze ans, le prince avait été un des otages remis à lord Cornwallis, à Seringapatam. Aussitôt que je fus installé près de lui, il ordonna, avec cette politesse si rare chez les fils des despotes de l'Orient, que l'on me montrât le magnifique palanquin qui lui avait été donné par lord Cornwallis. Il me fit remarquer les serpents émaillés qui supportaient les panneaux ; le soleil donnait dessus en ce moment, et ils étincelaient :

« Le souvenir de la bonté de votre noble compatriote, me dit-il, est aussi vif dans mon cœur que ces fraîches couleurs le sont à mes yeux. »

Je ne tardai pas à concevoir la meilleure opinion de ce jeune prince : il ne paraissait pas estimer les présents en raison de ce qu'ils avaient coûté ; soit qu'il donnât ou qu'il reçût, il considérait les sentiments des autres. Aussi, par le don d'une bagatelle, par un mot ou un regard, il excita souvent en moi plus de gratitude que ne pouvait le faire toute l'ostentation de son père par les plus considérables présents. Tippoo, quoiqu'il eût ordonné à son trésorier de me compter cinquante roupies pendant que j'étais à son service, me traitait avec une insolence dont s'accommodaient difficilement ma patience et les sentiments d'un franc Breton. Son fils, au contraire, me témoignait combien il m'était obligé de la petite instruction que j'étais capable de lui donner. Jamais il ne me parut s'imaginer qu'en sa qualité de prince, il pouvait payer en pagodes et en roupies l'affection et les bons offices de ses inférieurs : tant il est vrai qu'on ne peut acheter le dévouement. Pour se faire des amis de ses serviteurs, on doit avoir cette vérité gravée dans l'esprit d'une manière constante. En véritable Anglais, mon esprit d'indépendance m'inspirait ces réflexions et beaucoup d'autres, pendant que j'étais à la cour de Tippoo.

Chaque jour me fournissait une nouvelle occasion de comparer le sultan à son fils, et chaque jour croissait mon attachement pour mon élève. Mon élève ! avec quel étonnement je m'arrêtais quelquefois à penser que j'avais pour élève un jeune prince ! Dans un pays comme l'Angleterre, où les arts, les sciences, la littérature sont à la portée de tous les rangs, un individu obscur pouvait donc atteindre à un degré d'instruction qu'un despote de l'Orient, dans tout son faste, achèterait volontiers au prix de son or le plus pur !

Un soir, après avoir expédié les affaires de la journée, le sultan vint dans l'appartement de son fils, au moment où j'expliquais au jeune prince l'usage de quelques-uns des instruments de mon étui de mathématiques.

« Nous connaissons tout cela, dit - il d'un ton hautain. Le gouvernement de Madras nous a envoyé des instruments. Ils sont entre les mains de quelques-uns de mes aruzbegs, qui en ont sans doute expliqué suffisamment l'usage au prince, mon fils.

— Pardon, mon père, répliqua modestement Abdul-Calie, on ne me les a encore jamais bien fait comprendre ; l'aruzbeg qui a le premier essayé de me les expliquer n'avait point l'art de le faire d'une façon aussi claire que mon nouveau maître. »

Ce compliment me causa un vif plaisir, et j'étais convaincu que je le méritais. Combien j'étais loin de m'imaginer, à l'époque où je passais les nuits à étudier les livres de mon vieux maître, qu'un jour un de ces livres me procurerait un tel honneur !

« Qu'y a-t-il dans cette boîte ? dit le sultan Tippoo, en désignant celle qui renfermait le modèle de la mine d'étain ; je ne me souviens pas de l'avoir vue ouverte. »

Je répondis qu'on ne l'avait pas fait, parce que je craignais que le contenu ne fût pas digne de lui être montré. Il m'ordonna de l'ouvrir immédiatement, et, à ma grande surprise, cela parut l'intéresser beaucoup. Il examina chaque pièce, fit mouvoir les fils de fer des poupées, et m'adressa une foule de questions sur nos mines d'étain. J'étais d'autant plus étonné, que je me figurais qu'il aurait considéré un objet de commerce comme au-dessous de l'attention d'un sultan, et je ne pouvais deviner pour quel motif il attachait un si vif intérêt à cet examen. Mais il ne tarda pas à me l'expliquer, en me disant qu'il avait dans ses domaines certaines mines d'étain qu'il regardait comme pouvant devenir une source considérable de revenus pour le trésor royal, si on les exploitait convenablement ; mais alors, par la négligence ou par la fraude de ses agents, ces mines étaient plutôt une charge qu'un profit.

Il me demanda comment j'avais ce modèle en ma possession ; et, quand son interprète lui eut dit que je l'avais fait moi-même, il fit répéter la question et la réponse deux fois de suite, pour être sûr d'avoir bien entendu. Il s'informa ensuite si je connaissais l'art du mineur, et comment j'y étais parvenu ; enfin, il me commanda de raconter mon histoire. Je lui répondis que c'était un bien long récit, tout à fait indigne de fixer l'attention d'un si grand personnage. Mais il paraissait ce soir-là disposé à satisfaire sa curiosité, et mes excuses ne servaient qu'à l'exciter. Il m'ordonna donc de raconter mes aventures, et je lui fis l'histoire de mes premières années. Je fus touché de l'intérêt que prit le jeune prince à mon évasion de la mine, et des éloges qu'il donna à ma fidélité pour mon maître.

Le sultan, au contraire, m'écouta d'abord avec curiosité ; mais ensuite, ayant remarqué en lui un air d'incrédulité, je produisis la lettre de mon bon maître au directeur de la compagnie des Indes. Je mis cette lettre, qui contenait la relation de toute l'affaire, entre les mains de l'interprète. Il la traduisit avec un peu de difficulté dans la langue du Malabar, que le sultan employait dans ses rapports avec moi.

La lettre, contre-signée de plusieurs employés de la compagnie des Indes orientales dont les noms étaient bien connus du sultan, ne manqua pas de produire l'impression la plus favorable à ma probité : quant à mes talents, Tippoo en avait déjà une haute opinion. Il demeura quelques instants immobile, les yeux fixés sur le modèle de la mine d'étain ; puis il se consulta avec le jeune prince, autant que j'en pus juger à leur ton et à leurs regards. Enfin, il me fit dire par son interprète que, si je voulais entreprendre de visiter les mines d'étain de ses domaines, afin d'apprendre à ses mineurs à travailler et à approprier le minerai suivant la manière anglaise, je recevrais du trésor royal une récompense plus que proportionnée à mes services et digne de sa générosité.

Il m'accorda plusieurs jours pour réfléchir à sa proposition. L'espérance de réaliser, en peu de temps, une somme qui me rendrait indépendant pour le reste de ma vie, me portait à accepter. Mais ce que je savais du caractère capricieux et tyrannique de Tippoo me faisait craindre de l'avoir pour maître, et, avant tout, je résolus de ne point agir sans la permission expresse du docteur Bell, à qui j'écrivis immédiatement. Sa réponse me fit voir qu'il ne pensait pas que je dusse négliger une telle occasion de faire ma fortune : mes espérances l'emportèrent donc sur mes craintes, et j'acceptai.

Les présents que j'avais reçus de Tippoo, et mon salaire durant les six semaines où j'avais été attaché au jeune prince, s'élevaient à une somme considérable. Je possédais cinq cents pagodes à l'étoile et cinq cents roupies. Je les confiai avec ma bague aux soins d'un riche marchand de Gentoo, nommé Omychund, qui m'avait témoigné beaucoup d'égards. Accompagné de guides sûrs, et muni des pleins pouvoirs du sultan, je commençai mon voyage, et me dévouai avec la plus grande ardeur à cette entreprise. Elle n'était pas sans difficultés et sans périls : dans aucun pays les préjugés des ouvriers ne sont plus invétérés que dans l'Inde. Cependant, quoique j'eusse le pouvoir d'infliger telle punition que je jugeais convenable à ceux qui n'exécutaient pas mes ordres ou hésitaient même à les suivre, je n'en abusai point. Jamais, Dieu merci, je n'ai pu me résoudre à faire torturer ou mettre à mort un pauvre esclave, parce qu'il triturait le minerai d'une façon différente de la nôtre et n'était pas bien convaincu des avantages de notre fourneau de Cornouailles.

Cette modération me fit plus de bien dans l'esprit de ces gens que si j'avais employé les plus rudes châtiments pour les forcer à l'obéissance. J'acquis en même temps quelque connaissance de leur langue, et je parvins

à me faire écouter. Il s'en trouva qui essayèrent les moyens que j'avais indiqués et qui obtinrent un succès complet. J'ordonnai qu'on les récompensât en leur abandonnant la possession de tout ce que, par la nouvelle méthode, ils avaient retiré de plus que par l'ancienne. Cette libéralité excita les autres, et bientôt j'obtins un changement que je désespérais d'abord de pouvoir jamais effectuer.

Quand les travaux furent en bon train, j'expédiai un message à la cour du sultan, afin de le prier de vouloir bien désigner une personne de confiance qui visiterait les mines, pour s'assurer sur les lieux mêmes de tout ce qui avait été fait. De plus, comme j'avais accompli l'objet des désirs du sultan, je demandai qu'on me rappelât, après avoir envoyé quelqu'un de capable pour surveiller et diriger l'exploitation à ma place. J'offris, néanmoins, avant de partir, de mettre au courant la personne qui serait désignée. Après un long délai, mon messager revint avec un ordre de Tippoo qui m'enjoignait de rester jusqu'à nouvel avis. J'attendis trois mois, et, pensant alors que j'étais oublié, je résolus de me rendre auprès du sultan pour lui rafraîchir la mémoire.

Je le rencontrai au fort Devanelli, songeant à tout autre chose qu'à ses mines d'étain : il était absorbé par des préparatifs de guerre contre un soubha dont j'ai oublié le nom, et toutes ses idées étaient portées aux conquêtes et à la vengeance. A peine daigna-t-il me regarder, et encore moins m'écouter. Son trésorier me donna à entendre que trop de faveurs avaient été déjà prodiguées à un étranger comme moi, et que les ressources de Tippoo, dans tous les cas, seraient maintenant employées à des plans de guerre et non à de misérables objets de commerce. Insulté, privé de toute rémunération, malgré les promesses les plus formelles, je ne pus m'empêcher de faire un retour sur le triste sort de ceux qui se mettent au service de capricieux despotes.

Je me disposai en toute hâte à quitter la cour de Tippoo. Le marchand indien chez qui j'avais placé mes pagodes et mes roupies me promit de me les faire tenir à Madras. Je lui confiai, en outre, le diamant que Tippoo m'avait donné dans un accès de générosité ou d'ostentation. Le sultan, qui ne s'occupait plus de ce que je devenais, ne mit aucun obstacle à mon départ ; mais je fus obligé d'attendre un jour ou deux pour mon escorte, parce que les hircarrahs qui m'avaient amené étaient alors en expédition.

J'attendais impatiemment leur retour. Sur ces entrefaites, le prince Abdul-Calie arriva au fort Devanelli, et j'allai prendre congé de lui. Il me demanda

le motif de ce départ précipité. Je lui racontai ma mésaventure dans les termes les plus respectueux, et sans m'écarter de la délicatesse que je croyais devoir observer vis-à-vis de lui en parlant de son père. Il était facile de lire dans sa physionomie les sentiments qui l'agitaient. Il se tut et parut réfléchir profondément pendant quelques minutes ; enfin il me dit :

« Le sultan mon père est maintenant si préoccupé de ses préparatifs de guerre, que moi-même je désespérerais de me faire entendre, si je l'entretenais de tout autre sujet. Mais vous possédez, je m'en souviens, quelque chose d'aussi utile en temps de guerre qu'en temps de paix, et, si vous le désirez, je parlerai de cette machine au sultan. »

Je ne savais à laquelle de mes machines le prince faisait allusion. Il m'expliqua qu'il voulait parler de mon télégraphe portatif, qui serait d'une grande utilité à Tippoo pour envoyer des ordres et recevoir des nouvelles à travers les déserts. Je remerciai sincèrement le jeune prince de l'intérêt qu'il me témoignait, et je le laissai maître de cette affaire.

Quelques heures après cette conversation, je fus appelé en la présence du sultan. Il était déjà impatient de faire l'essai de mes télégraphes ; et moi qui, la veille, avais été, pour ainsi dire, foulé aux pieds par les officiers et les seigneurs de sa cour, je devins tout d'un coup un personnage de la plus haute importance. L'épreuve des télégraphes réussit au delà de mon attente : Tippoo était dans une sorte d'extase.

Je ne puis me dispenser de donner ici une preuve de la violence de son caractère et de la facilité avec laquelle il passait de la joie à la fureur. Un de ses noirs, gentil garçon indien, nommé Saheb, se trouvait placé à quelques pas du sultan pour faire manœuvrer le télégraphe à une des stations. J'avais appris à Saheb tout ce qu'il avait à faire ; mais, par défaut d'expérience, il commit une bévue qui jeta Tippoo dans un tel transport de colère, qu'il ordonna de faire tomber sur-le-champ la tête de l'esclave. Cette sentence allait être infailliblement exécutée, si je ne lui avais représenté qu'il serait à propos de laisser celte tète sur ses épaules jusqu'à la transmission complète du message par le télégraphe, car personne ne pouvait, pour l'instant, remplacer Saheb dans son office. Alors l'esclave lut son message sans faire de faute nouvelle, et, quand l'expérience fut terminée, je me précipitai aux pieds du sultan et implorai la grâce de Saheb. Il ne pouvait, en ce moment, me refuser une semblable bagatelle, et le pardon fut accordé.

Le trésorier reçut l'ordre de me compter cinq cents pagodes à l'étoile pour prix de mes services aux mines d'étain de la couronne. Puis, ayant

offert à Tippoo les télégraphes portatifs, qui étaient l'objet de son ardente convoitise, il s'écria :

« Demandez une faveur qu'il soit en la toute-puissance du sultan Tippoo d'accorder, et vous serez satisfait. »

Je considérai cette promesse comme une hyperbole orientale ; mais je voulus courir la chance d'un refus. Je ne demandai pas une province, quoiqu'il fût « en la toute-puissance du sultan Tippoo de me l'accorder. » J'avais le plus grand désir de voir les mines de diamant de Golconde, dont j'avais entendu tant parler en Europe et en Asie : je demandai au sultan la permission de les visiter. Il hésita, parla bas à un officier qui se trouvait près de lui, puis me fit dire par son interprète que ma requête était accordée.

Je laissai donc mes pagodes et mes roupies avec le reste de mon avoir entre les mains d'Omychund, le marchand de Gentoo. C'était un homme fort riche et jouissant d'un grand crédit. Je partis en compagnie de quelques marchands de diamants qui se rendaient à Golconde. Ma curiosité fut amplement satisfaite par la vue de ces mines célèbres. Je résolus d'en écrire la description à mon retour en Europe. Je vous en fais grâce pour aujourd'hui et je continue mon histoire. Les marchands de diamants avec qui je voyageais avaient des affaires à traiter dans plusieurs villes. C'était une cause de retard que je ne pouvais supporter avec patience, car alors j'avais hâte de retourner à Madras avec mon petit trésor. J'avais placé à intérêt les appointements qui m'étaient dus par la compagnie des Indes pour mes cinq années de service, sans en avoir rien dépensé. A Madras, le taux de l'intérêt s'élève quelquefois à douze pour cent, et si vous avez (dit M. Jervas en s'adressant aux mineurs qui étaient à la table de M. Richard) quelque notion de la nature de l'intérêt composé, vous pouvez voir que j'étais en bon train de devenir riche. J'étais déterminé à continuer d'employer mes fonds de cette manière, et je calculais que, dans sept ans, je pourrais réaliser une somme suffisante pour m'assurer, le reste de ma vie, une existence heureuse et confortable.

Le cœur plein de ces espérances et l'esprit occupé de ces calculs, je continuai mon voyage avec les marchands. Arrivé au fort Devanelli, j'appris que le soubha avec qui le sultan était en guerre avait cédé le territoire en litige et calmé la colère de Tippoo par sa soumission et par d'immenses présents. Il m'importait peu qu'il fût en paix ou en guerre : je n'étais occupé que de mes propres intérêts ; c'est pourquoi je me rendis immédiatement chez Omychund, mon banquier, pour arrêter mes comptes.

J’avais emporté avec moi, dans les mines ma bague de diamant, afin de la comparer avec d’autres et d’estimer ainsi sa valeur ; j’avais trouvé qu’elle valait près de trois fois plus qu’on ne m’en avait offert. Omychund me félicita de cette découverte, et nous allions nous mettre à établir nos comptes, lorsqu’un officier du sultan entra. Il s’informa si je n’étais pas le jeune anglais qui avait dernièrement visité les mines de Golconde, et me somma de le suivre sur-le-champ pour paraître devant le sultan. Cet ordre me fit trembler : je m’imaginais que j’étais peut-être soupçonné d’avoir détourné quelque diamant. Mais, fort de mon innocence, je suivis l’officier sans la moindre hésitation.

Le sultan Tippoo, contrairement à mon attente, me reçut avec un air souriant. Il me désigna l’officier qui m’avait accompagné, et me demanda si je ne me souvenais pas de l’avoir vu quelque part. Je répondis que non ; mais alors le sultan m’informa que cet officier, appartenant à sa propre garde, m’avait suivi sous un déguisement durant tout le voyage que je venais de faire, et qu’il était pleinement satisfait de ma conduite honorable. Il fit signe à l’officier et à tout son entourage de se retirer, et me commanda de m’approcher de lui ; il m’adressa des compliments sur mon habileté et finit par me dire qu’il avait encore besoin de mes services. Il m’assura que, si je le servais avec fidélité, je n’aurais pas sujet de me plaindre de sa générosité à mon retour dans mon pays.

Il ne songeait plus en ce moment à la guerre, et il avait tout le loisir de chercher d’autres moyens de s’enrichir. Il voulait, me disait-il, commencer par réformer certains abus qui avaient longtemps contribué à appauvrir le trésor royal. Je ne savais trop où il en voulait venir : enfin, ayant épuisé son emphase orientale, il me dit qu’il avait lieu de croire qu’il était odieusement trompé dans l’exploitation de ses mines de Golconde. Elles étaient dirigées par un brahmine feulinga, qui était convenu avec les entrepreneurs des travaux de leur abandonner toutes les pierres au-dessous d’un karat et de réserver pour le sultan celles d’un poids supérieur. Il paraît que ces conventions n’avaient jamais été loyalement exécutées. Les esclaves trompaient les marchands, les marchands trompaient le brahmine feulinga, et celui-ci, à son tour, trompait le sultan. Si bien que Tippoo m’assura qu’il avait souvent acheté à des marchands de diamants des pierres d’une grosseur plus considérable et d’une eau plus belle que celles provenant directement de ses mines. Bien plus, il lui avait fallu très-souvent faire de

riches cadeaux en vêtements et en chevaux de prix à ces marchands, pour encourager les autres à lui vendre leurs diamants.

Pendant que Tippoo me racontait tous ces détails, j'observais l'extrême agitation de sa voix et de ses regards, qui montrait combien la passion des pierres précieuses avait d'empire sur son âme. Cela m'eût sans doute conduit à faire de sages réflexions ; mais on a rarement ce loisir quand on se trouve en présence d'un prince aussi puissant et aussi despote que le sultan Tippoo.

Le service qu'il me demanda était des plus dangereux. Il s'agissait de visiter secrètement les mines pendant la nuit, afin de découvrir les petites citernes dans lesquelles les ouvriers laissent les diamants mêlés au sable, au gravier et à la terre rouge, pour égoutter et sécher pendant leur absence. Je ne goûtai d'aucune façon la proposition d'une telle entreprise : outre que je ne voulais pas m'exposer à un danger imminent, je me révoltais à la pensée de devenir un espion et un dénonciateur. J'en fis l'aveu au sultan ; mais il n'ajouta aucune foi à ce motif et il attribua mon refus à la crainte. Il me promit de prendre toutes les mesures propres à sauvegarder ma sécurité, et de me faire conduire sous bonne escorte à Madras aussitôt après ma mission. Un sombre nuage obscurcit son front quand je persistai à décliner cet office ; mais, heureusement pour moi, je découvris un moyen d'échapper à sa colère sans abandonner mes propres principes.

Je lui représentai que la saisie des diamants dans les citernes, comme il me le demandait, pourrait en effet lui fournir des preuves évidentes de l'improbité des esclaves et des marchands de diamants, mais qu'il aurait beau prendre des précautions pour se préserver à l'avenir de leurs fraudes, ce ne serait jamais pour lui une source de richesses comparable à celle que j'allais lui proposer. L'avarice excita son attention, et il me pressa vivement de continuer. Alors je lui exposai qu'une des mines de diamants les plus abondantes avait été abandonnée depuis quelque temps, parce que les travailleurs, ayant rencontré l'eau en creusant, avaient été forcés de s'arrêter faute de machines telles que celles employées en Europe. Or, j'avais remarqué au pied de la montagne un courant rapide sur lequel on pouvait établir un moulin à eau, et j'offris de dessécher cette mine et de la mettre en valeur.

## V.

Ma proposition plut au sultan. Mais je connaissais son humeur changeante, et je me souvenais du mauvais accueil qu'il m'avait fait à mon retour de la mine d'étain. C'est pourquoi j'eus la précaution de lui faire observer que cette entreprise l'entraînerait à des dépenses considérables, et je lui demandai de me faire toucher une année de salaire avant mon départ pour Golconde. Je le prévins en outre que, si les payements n'étaient pas effectués, dans la suite, avec régularité, je demeurerais libre de résigner mon emploi et de retourner à Madras. Le prince Abdul-Calie était présent lorsque le sultan me donna sa parole et me délivra les pleins pouvoirs nécessaires pour employer quelques-uns de ses artisans et de ses ouvriers.

Je ne vous importunerai pas du récit des difficultés, des retards et des désappointements que je rencontrai dans l'exécution de mon entreprise. Ils étaient pour moi d'un grand intérêt ; mais la relation en serait fatigante pour vous qui n'avez pas de mines de diamants à dessécher. Il vous suffira de savoir que je réussis enfin à mettre mes machines à l'œuvre, et qu'elles fonctionnèrent si bien que peu à peu le terrain fut débarrassé de l'eau et que les ouvriers purent ouvrir des filons nouveaux et abondants. Il s'écoula ainsi trois années, pendant lesquelles mon salaire fut régulièrement payé à Omychund, le marchand de Gentoo. Je laissai tout mon argent entre ses mains, sur sa promesse de me payer le plus haut intérêt qu'il pourrait obtenir à Madras. Je tirai sur lui seulement pour de petites sommes qui m'étaient indispensables : je m'étais résigné à vivre avec la plus stricte économie, afin de pouvoir retourner au plus tôt dans mon pays avec une fortune convenable.

Je dois m'arrêter ici un moment pour me féliciter et me réjouir du fond de mon cœur de n'avoir jamais employé le pouvoir qui était dans mes mains à commettre aucune extorsion. Tous les esclaves des mines enviaient le sort de ceux qui étaient sous mes ordres. Je reconnus alors que, même dans la condition la plus vile et la plus misérable, le cœur de l'homme peut être sensible aux bons traitements et accessible aux sentiments d'affection et de reconnaissance. Ces pauvres esclaves s'attachèrent si vivement à ma personne que, ni le gouverneur des mines, ni certains marchands de diamants, malgré leur désir continuel de se débarrasser de moi à tout prix, ne purent exécuter leurs méchants desseins. J'étais toujours averti à temps du danger par ces fidèles serviteurs, qui veillaient sur moi nuit et jour avec une sagacité et une fidélité merveilleuses.

Cette vie d'angoisses et de dangers était cependant terrible, et mon influence était bien restreinte pour rendre les autres heureux. Je réussis, il est vrai, pour un temps fort court, à alléger les souffrances de ces esclaves ; mais ils restèrent esclaves, et la plupart d'entre eux étaient à peine traités comme des hommes par les avides entrepreneurs pour le compte desquels ils travaillaient.

Ces pauvres malheureux travaillent généralement nus ; ils n'osent se vêtir de peur que le gouverneur ne pense qu'ils ont volé, qu'ils sont riches, et n'augmente ses exigences. Les plus avisés, quand ils trouvent une pierre de grand prix, la cachent en attendant une occasion favorable ; puis, avec leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuient dans le pays de Wisapore, où ils sont en sûreté et bien traités.

Mon cœur était brisé à la vue continuelle de tant de misères ; mais j'avais l'espoir d'obtenir du sultan quelque amélioration à leur sort, en lui montrant que ce serait encore lui qui gagnerait le plus à cela ; et cette conviction m'encouragea à demeurer longtemps dans cette pénible position. Tippoo m'avait promis de m'accorder tout ce que je demanderais en faveur des esclaves placés sous mes ordres, dès que je lui apporterais un diamant de vingt karats. Je leur fis part de cette promesse, qui excita parmi eux la plus vive émulation. Enfin nous fûmes assez heureux pour trouver un diamant du poids demandé. C'était une pierre assez grosse, d'une belle couleur rose pâle et d'une remarquable dureté. Je suis certain que la vue de la fameuse pierre connue sous le nom de diamant de Pitt n'a jamais rempli le cœur de son possesseur d'une joie pareille à la mienne. Je regardais ce diamant comme un gage de bonheur à venir, non-seulement pour moi, mais pour des centaines de ces malheureuses créatures.

Je me rendis immédiatement à la cour du sultan. Il était trop tard, lorsque j'arrivai, pour le voir ce soir-là même. J'allai donc chez Omychund, le marchand hindou, afin de régler mes affaires avec lui. Je fus reçu à bras ouverts. Il me dit que j'avais gagné beaucoup sur mes pagodes et mes roupies, et qu'il était prêt à me rendre compte de mon salaire et des intérêts qu'il me devait. Il ajouta qu'il me donnerait pour le tout un ordre sur un marchand anglais de Madras qui m'était bien connu.

Quant tout fut réglé à ma satisfaction, je lui racontai l'affaire qui m'amenait à la cour de Tippoo, et je lui montrai mon diamant de couleur rosée. A la vue de cette pierre, je lus dans ses yeux l'expression de la plus âpre convoitise.

« Croyez-moi, dit-il, gardez ce diamant. Je connais Tippoo mieux que vous : il n'accordera pas aux esclaves ces priviléges dont vous me parlez ; et, après tout, de quel intérêt cela est-il pour vous ? Ils sont accoutumés à la vie qu'ils mènent. Ce ne sont pas des Européens. Quel intérêt vous attache à eux ? Une fois dans votre patrie, vous ne penserez plus à ces gens-là ; vous ne songerez qu'à jouir de la fortune que vous aurez acquise dans l'Inde. Croyez-moi, gardez ce diamant. Fuyez cette nuit vers Madras. J'ai un esclave qui connaît parfaitement le chemin à travers la campagne : vous n'aurez pas à craindre que l'on vous poursuive, car le sultan vous croit encore à Golconde. Personne ne peut l'informer de la vérité que moi-même, et vous devez bien voir, à l'avis que je vous donne, si je suis votre ami. »

Croyez-moi, gardez ce diamant.

A ces mots, il frappa des mains afin d'appeler un de ses esclaves et de lui donner des ordres pour ma fuite. Il me regarda avec une surprise mêlée d'incrédulité, lorsque je lui déclarai d'un ton ferme qu'une telle résolution était loin de ma pensée, et que j'étais déterminé à remettre au sultan le diamant qui lui appartenait.

Omychund, voyant que je parlais sérieusement, changea soudain de contenance, et, d'un ton enjoué, il me demanda si j'avais cru ses propositions sérieuses, de sorte qu'il ne me fut lias possible de savoir la

vérité ; mais, en tout cas, je lui donnai à entendre que j'étais incapable de le dénoncer au sultan.

Le jour suivant, je me présentai aussi matin que possible à Tippoo, qui me fit sortir du cercle des courtisans et m'emmena dans l'appartement du prince Abdul-Calie.

Je procédai avec circonspection : Tippoo était impatient d'apprendre des nouvelles de sa mine de diamants, et il m'interrompait à tout moment dans ma relation de tous les travaux exécutés, en me demandant si nous avions encore trouvé quelques pierres précieuses. Je lui montrai d'abord un diamant de couleur violette que j'avais réservé, comptant l'offrir au prince Abdul-Calie. C'était une belle pierre, mais qui n'approchait pas de notre diamant de couleur rosée. Tippoo, néanmoins, l'admira tellement que j'étais certain de le voir tomber dans le ravissement quand je lui remettrais la pierre qui lui était destinée. Avant de la lui montrer, en parlant du poids de celle que je venais de présenter au prince, je lui rappelai sa promesse royale en faveur des esclaves.

« C'est vrai, s'écria-t-il ; mais où est ce diamant de vingt karats ? Quand vous m'en apporterez un de cette valeur, vous pouvez compter obtenir de moi tout ce que vous me demanderez. »

A ces mots, je pris le diamant que j'avais réservé : je le pesai en sa présence, et, comme le plateau de la balance descendait, Tippoo poussa une exclamation de surprise et de joie. Je crus le moment favorable et me jetai à ses pieds. Il fit un signe de tête et m'ordonna de me lever en me disant que ma requête était accordée, quoiqu'il lui parût incroyable que je lui fisse une telle demande en faveur de quelques misérables esclaves.

Le prince Abdul-Calie ne partageait pas ce sentiment : il jeta sur moi un regard plein de bienveillance, et, tandis que son père était absorbé dans la contemplation du diamant rose pâle, le pesant et le repesant cent fois, le jeune prince me présenta celui de couleur violette que j'avais apporté pour lui, et me le donna de la façon la plus gracieuse.

Le secrétaire de Tippoo rédigea pour le gouverneur des mines un ordre en vertu duquel celui-ci devait abandonner à chaque esclave une partie des profits de son travail. Tous ceux qui avaient été employés à mon service furent émancipés pour prix de leur bonne conduite. Nombre de petites exactions furent abolies ; les propriétés acquises en terre, en habits, par les esclaves, leur furent garanties. Ce fut avec la plus vive satisfaction que je vis Tippoo apposer sa signature sur ce papier, et mon cœur bondit de joie

lorsqu'il le remit entre mes mains. Je voulus être moi-même le porteur de ces bonnes nouvelles. Cependant mon passe-port était prêt pour Madras, et deux hircarrahs, qui devaient m'escorter en route, n'attendaient plus que mes ordres. Mais je ne pus me priver du plaisir de contempler la joie des esclaves, lorsqu'ils apprendraient le changement survenu dans leur condition ; et, à la dernière heure de ma vie, je me réjouirai d'être retourné à Golconde comme un messager de bonheur. Jamais je n'oublierai la scène dont je fus témoin ; jamais l'expression de joie et de reconnaissance qui brilla sur le noir visage de ces pauvres créatures ne s'effacera de ma mémoire, et je puis affirmer, quoi qu'on puisse dire, que cette race déshéritée est autant, et peut-être plus que la nôtre, accessible à la sensibilité.

J'étais à peine éveillé, le lendemain de mon arrivée, que je les entendis chanter sous ma fenêtre des chansons où mon nom était cent fois répété. Ils me reçurent en poussant des cris de joie lorsque je me rendis au milieu d'eux. Ils m'entourèrent en foule, me pressèrent d'accepter de petits présents en témoignage de leur gratitude : je n'eus pas le cœur de les refuser. Les enfants même, par leurs caresses, semblaient me prier de ne pas repousser ces cadeaux. Je résolus, si jamais je revoyais l'Europe, de vous les donner tous, mon bon maître, comme le plus agréable présent que je pusse faire à un homme de votre caractère.

Le jour qui suivit mon arrivée se passa en réjouissances. Tous les esclaves qui avaient travaillé sous ma direction avaient fait quelques épargnes, qu'ils employèrent à acheter, pour leurs femmes et pour eux-mêmes, des cotonnades de couleur et des mouchoirs de tête. Ils ne craignaient plus d'être dépouillés ou persécutés par le gouverneur des mines, et ils s'aventuraient à les produire au grand jour. Ces cotons de Malabar sont remarquables par la vivacité et la gaieté de leurs couleurs ; et, quand les esclaves se montrèrent ainsi parés, ce fut pour moi un des spectacles les plus animés que j'aie jamais contemplé. Ils dansèrent avec un abandon et une joie dont je n'avais aucune idée.

J'étais assis à l'ombre d'un large bananier, quand soudain je reçus par derrière un coup sur la tète qui m'étourdit. Je tombai par terre, et, lorsque je repris mes sens, je me trouvai entre les mains de quatre soldats armés et d'un noir qui arrachait de mon doigt ma bague de diamant. Ils m'entraînèrent au milieu des cris et des lamentations des esclaves qui nous suivaient.

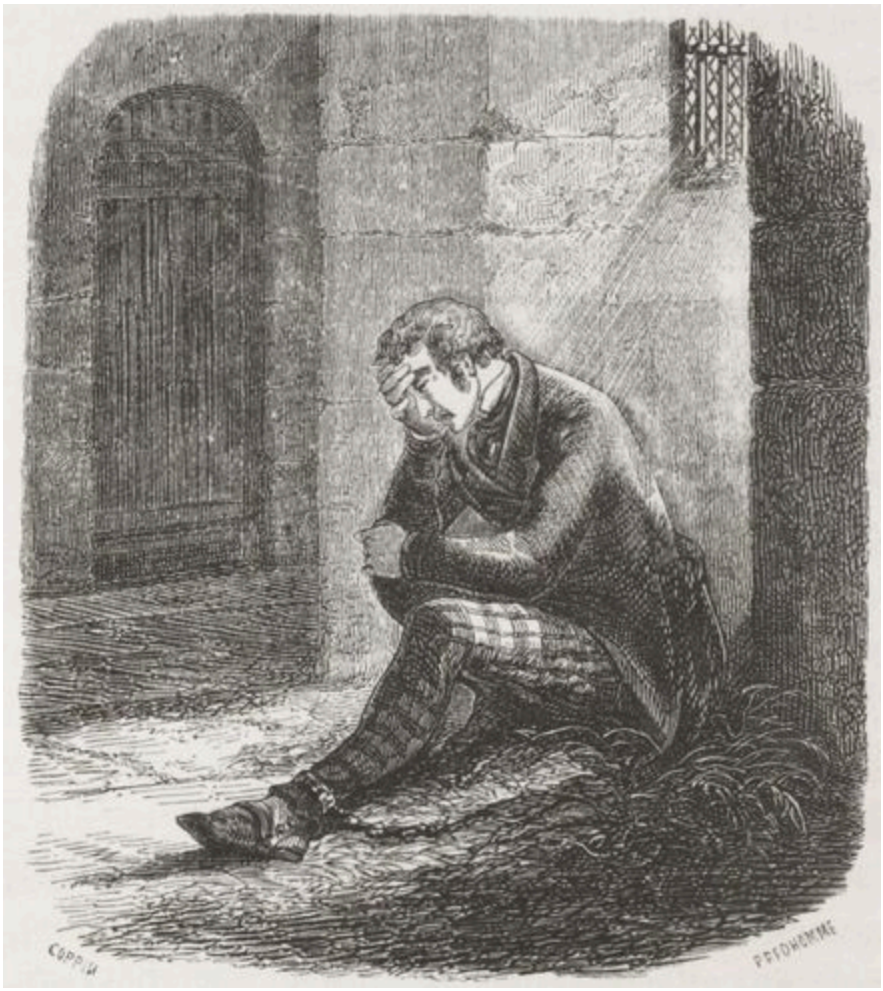
« Arrière ! c'est en vain que vous criez, dit un des soldats à la foule empressée : nous agissons par ordre du sultan ; c'est ainsi qu'il punit les traîtres ! »

On me jeta, sans plus d'explications, dans un donjon appartenant au gouverneur des mines, qui nie fit, avec une joie insultante, enchaîner à une grosse pierre dans mon horrible prison. Je savais qu'il était mon ennemi ; mais quel fut mon étonnement quand je reconnus, dans la personne du noir qui attachait mes chaînes et me chargeait de ses invectives, ce même Saheb dont j'avais naguère sauvé la vie ! A toutes mes questions il ne répondait que par ces mots :

« C'est la volonté du sultan.... C'est ainsi que le sultan se venge des traîtres. »

La porte de mon donjon fut fermée à clef et verrouillée, et l'on me laissa seul dans une profonde obscurité. « Est-ce là, me disais-je, la récompense de mes fidèles services ? » Combien je regrettais amèrement de ne pas être dans mon pays, où personne ne peut, au caprice d'un despote, être jeté dans une prison sans connaître son crime et ses accusateurs ! Je n'essayerai pas de vous peindre tout ce qui me passa par l'esprit durant ce jour, le plus malheureux de toute mon existence. Affaibli par le manque de nourriture, je m'étendis autant que mes chaînes le permirent, et j'essayai de m'arranger pour dormir. Je tombai dans un état d'insensibilité qui dura plusieurs heures. Vers minuit, je fus éveillé par le bruit de la porte de ma prison, dont on tirait le verrou. C'était le noir Saheb qui entrait, tenant à la main une torche et des aliments qu'il posa devant moi en silence. Je lui lançai un regard de mépris et j'allais lui reprocher son ingratitude, lorsqu'il se jeta à mes pieds et fondit en larmes.

Je n’essayerai pas de vous peindre tout ce qui me passa par l’esprit.



« Est-il bien possible, me dit-il, que vous doutiez du cœur de Saheb ? Vous m’avez sauvé la vie, je viens pour sauver vos jours.... Mais mangez, maître, continua-t-il ; mangez, tandis que je parle, car nous n’avons pas de temps à perdre. Le soleil de demain doit nous voir loin d’ici. Vous ne pourriez supporter les fatigues que vous avez à endurer, si vous ne preniez pas de nourriture. »

Je cédai à ses instances. Pendant que je mangeais, Saheb m’apprit que je devais mon emprisonnement au traître Omychund, le marchand hindou. Ce misérable, dans l’espoir, je suppose, de demeurer tranquille possesseur de tous les biens que je lui avais confiés, alla trouver le sultan, et il m’accusa d’avoir caché quelques diamants d’un grand prix, que je lui avais montrés en confidence, à ce qu’il assurait. Tippoo furieux donna sur-le-champ l’ordre à quatre soldats de se mettre à ma poursuite, de me saisir, de m’emprisonner, et de me torturer jusqu’à ce que j’eusse confessé où j’avais

caché ces diamants. Saheb se trouvait dans l'appartement du sultan lorsque cet ordre fut donné. Il s'empressa d'aller prévenir le prince Abdul-Calie, qu'il savait être mon ami, et lui apprit ce qui venait d'arriver. Le prince fit venir Omychund, le questionna soigneusement, et demeura convaincu, par ses réponses contradictoires et sa confusion, que son accusation n'était pas fondée. Il renvoya Omychund, sans toutefois lui laisser connaître son opinion, et ordonna aussitôt à Saheb d'aller chercher les quatre soldats qui allaient à ma poursuite. Il donna, en leur présence, l'ordre à Saheb de se, charger de moi du moment où l'on m'aurait trouvé, et, en secret, il lui confia la mission de favoriser mon évasion. Les soldats pensèrent qu'en obéissant au prince ils obéissaient au sultan ; et, en conséquence, quand je fus pris et enfermé dans le donjon, ils en remirent la clef à Saheb.

Lorsqu'il eut terminé son récit, il me rendit ma bague, qu'il avait arrachée de mon doigt aussitôt que j'avais été saisi, afin de la mettre à l'abri de la rapacité du gouverneur et des soldats.

Le reconnaissant Saheb détacha mes chaînes, et montra pour mon évasion une sollicitude plus grande encore que la mienne. Il avait tenu prêts des chevaux rapides appartenant aux soldats, et nous poursuivîmes notre course toute la nuit sans nous arrêter. Il connaissait parfaitement la campagne, ayant accompagné le sultan dans plusieurs expéditions. Quand nous fûmes hors de toute atteinte, Saheb me permit de me reposer ; mais je ne pouvais le faire à mon aise avant d'être sorti du territoire du sultan Tippoo et de me retrouver en sûreté à Madras. Le docteur Bell me reçut avec une grande bonté, écouta mon histoire et me félicita d'avoir échappé au pouvoir de Tippoo.

J'étais riche alors au delà de mes espérances ; j'avais en portefeuille l'ordre d'Omychund sur le marchand de Madras, et la somme me fut intégralement comptée. Je vendis ma bague au gouverneur de Madras à un prix plus élevé que je ne l'espérais.

Avant mon départ, j'appris que le sultan avait été instruit de la trahison d'Omychund par le prince Abdul-Calie, dont la mémoire sera toujours chère à mon cœur. Tippoo, comme j'en fus informé, exprima le regret de ne pouvoir rappeler à son service un si honnête Anglais.

J'avais hâte de récompenser la fidélité de Saheb ; mais il refusa absolument l'argent que je lui offris, disant « qu'il ne voulait pas être payé pour avoir sauvé la vie de celui qui avait sauvé la sienne. » Il témoigna un ardent désir de m'accompagner dans ma patrie, dès qu'il sut qu'en vertu de

nos lois tout esclave qui a touché le rivage de l'Angleterre obtient sa liberté. Il me pressa si vivement de le prendre comme serviteur que je ne pus le refuser, et il s'embarqua avec moi pour l'Europe. Comme le vent gonflait les voiles de notre vaisseau, je me félicitais que la brise soufflant des rives de l'Inde ne portât point avec elle la malédiction des pauvres créatures qui m'avaient servi. Maintenant, me voici, grâce au ciel, une fois encore dans la libre et heureuse Angleterre, avec une grande fortune et une conscience pure ; digne enfin de me présenter à mon premier et excellent maître, à la générosité et à l'humanité duquel je dois....

Ici M. Richard interrompit son propre éloge, en disant à ceux des mineurs qui ne s'étaient pas endormis pendant cette longue histoire :

« Mes bons amis, vous savez à présent la signification du toast que nous avons porté après dîner ; qu'il nous soit permis de boire encore une fois « à la bienvenue de notre ami M. Jervas, et puisse la bonne foi rencontrer toujours la bonne fortune ! »

# LE NÈGRE RECONNAISSANT

Il y avait à la Jamaïque deux planteurs qui différaient complétement dans la manière dont ils conduisaient leurs esclaves. M. Jefferies regardait les nègres comme une race inférieure, incapable de reconnaissance, disposée à la perfidie, et qui ne pouvait être arrachée à son indolence naturelle que par la force. Il traitait ses esclaves, ou plutôt laissait son commandeur les traiter avec la plus grande sévérité.

Jefferies n'était pas un homme cruel ; il était plutôt irréfléchi et extravagant. Sa nature impatiente le disposait toujours à compter sur une belle saison, sur une abondante récolte, et il n'avait pas assez de prévoyance pour faire la part des accidents malheureux. Comme il le disait, il demandait au commandeur de son habitation des produits, et non des excuses.

Durand, le commandeur, ne se faisait aucun scrupule d'employer les moyens les plus cruels et les plus barbares pour obliger les esclaves à excéder même la mesure de leurs forces. De temps en temps, des plaintes au sujet de sa brutalité parvenaient aux oreilles de son maître ; mais, quoique M. Jefferies fût ému d'une compassion momentanée, il fermait son cœur à la conviction, courait à un festin joyeux et noyait dans le vin toutes réflexions pénibles.

Il se trouvait, cette année-là, très-endetté, et avait plus que de coutume sujet de s'inquiéter de la récolte. Aussi pressait-il le commandeur de la terminer le plus tôt possible.

Les malheureux esclaves qui étaient sur sa plantation se trouvaient d'autant plus à plaindre qu'ils comparaient leur propre condition à celle des nègres de l'habitation de M. Edwards. Ce dernier traitait ses esclaves avec toute l'humanité et la bonté possibles. Il regardait l'esclavage comme une institution odieuse qui devrait disparaître de la terre. Toutefois, il était convaincu, par les raisonnements de personnes bien placées pour recueillir les meilleures informations, que l'émancipation subite des nègres augmenterait plutôt qu'elle ne diminuerait leurs misères. Sa bienveillance

ne s'exerçait donc que dans les limites de la raison. Parmi les plans formés pour l'amélioration de l'état des esclaves, il choisissait ceux qui lui paraissaient propres à réussir sans agitation violente et sans révolution. Ainsi, ses nègres avaient une tâche raisonnable et déterminée chaque jour. Quand cet ouvrage était fini, ils pouvaient employer leur temps à leur convenance. S'ils préféraient travailler davantage pour le compte du maître, ils recevaient un salaire pour cette besogne. Une telle manière d'agir exerçait la plus heureuse influence sur les noirs : l'espérance permet d'accomplir ce qui paraît impossible quand on est abattu par la crainte. M. Edwards prenait soin de veiller lui-même à ce que les gages promis fussent exactement payés.

Il avait un excellent commandeur, nommé Abraham Bayley. C'était un homme d'un caractère plein de douceur et de fermeté, attaché aux intérêts de son maître, très-disposé à seconder ses vues d'humanité, et qui ne cherchait pas à épuiser les nègres par excès de travail. Chaque esclave avait, près de sa case, un morceau de terre, appelé son champ de prévoyance, et il lui était accordé un jour par semaine pour la culture de ce terrain.

C'est, du reste, l'habitude à la Jamaïque de laisser aux esclaves un bout de terrain qu'ils cultivent pour leur propre compte. Mais trop souvent, quand un bon nègre a fait valoir avec succès son petit coin de terre, quand il a bâti une maison et qu'il commence à goûter les fruits de son travail, il arrive que sa propriété, si laborieusement acquise, est saisie par le ministère du shérif pour le payement des dettes du maître. Alors il est brutalement séparé de sa femme et de ses enfants, mis aux enchères publiques, acheté par un étranger et peut-être envoyé dans les mines du Mexique, où il va terminer sa misérable existence, privé pour toujours de la lumière des cieux. Il souffre tous ces maux sans avoir commis la moindre faute. Il est puni parce que son maître est dans le malheur !

Les nègres de la plantation de M. Edwards n'avaient pas à redouter cette barbare injustice. Jamais il ne dépensait au delà de son revenu ; il ne s'engageait point dans des spéculations aventureuses ; il ne contractait pas de dettes, et ses esclaves, par conséquent, n'avaient pas à craindre d'être saisis par ordre du shérif : ce qu'ils possédaient était garanti par la prudence aussi bien que par la générosité de leur maître.

Un matin que M. Edwards se promenait dans la partie de sa plantation avoisinant la propriété de M. Jefferies, il crut entendre des plaintes à

quelque distance. Ces lamentations augmentèrent à mesure qu'il approchait d'une case située sur les limites des deux plantations.

Cette case appartenait à un esclave nommé César, le meilleur nègre de la propriété de M. Jefferies. A force de travail et d'industrie, malgré les rudes tâches imposées par le commandeur Durand, César était parvenu à donner à la culture de son champ un degré de perfection jusqu'alors inconnu sur la plantation. M. Edwards avait souvent admiré le courage de ce pauvre garçon, et il avait hâte d'apprendre quel malheur était venu le frapper.

Quand il fut arrivé à la case, il trouva César debout, les bras croisés et les yeux fixés vers la terre. Une belle et jeune négresse pleurait amèrement en se jetant aux pieds de Durand, qui la regardait d'un air bourru et répétait :

« Il faut qu'il parte, je vous le dis, femme, il faut qu'il parte. Que signifient toutes ces simagrées ?

A la vue de M. Edwards, la contenance du commandeur changea tout à coup, et il prit un air d'obséquieuse civilité. La pauvre femme se retira dans le coin le plus reculé de la case et continua de pleurer. César ne bougeait pas.

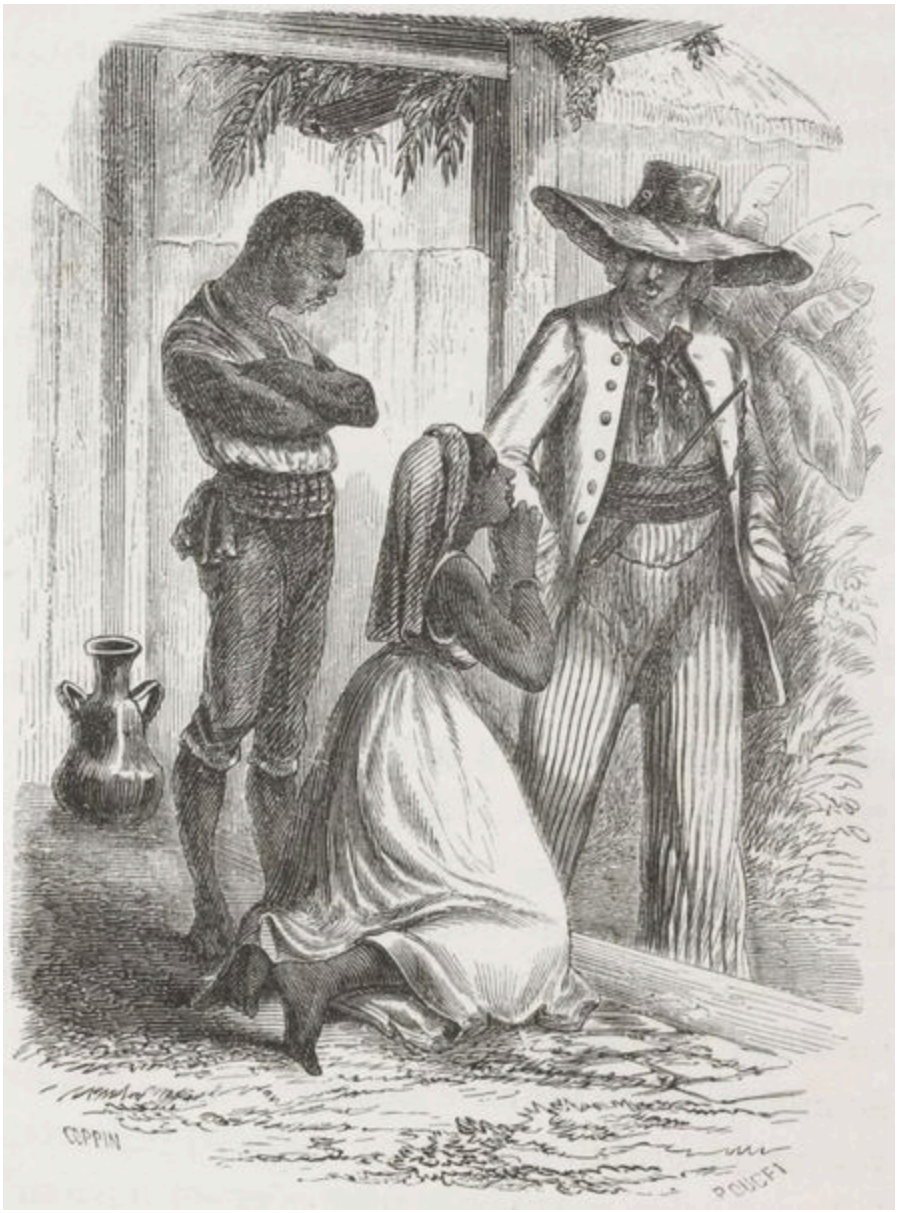
« Ce n'est rien, monsieur, dit Durand ; seulement on va vendre César. C'est pour cela que la femme crie : on devait les marier. Mais nous trouverons à Clara un autre mari, je le lui promets, et le temps calmera son chagrin, n'est-ce pas, monsieur ?

— Jamais ! jamais ! dit Clara.

— A qui César va-t-il être vendu ? et pour quelle somme ?

— Pour ce que l'on pourra en retirer, répondit Durand avec un gros rire, et à qui voudra l'acheter. L'officier du shérif qui l'a saisi pour dette est ici, et fera de son mieux au marché.

Il trouva César debout, les bras croisés.



— Pauvre garçon ! dit M. Edwards ; faut-il donc qu'il quitte cette case qu'il a construite et ces bananiers qu'il a plantés ? »

A ces mots, César leva les yeux pour la première fois, et regardant fixement M. Edwards pendant un moment, il s'avança d'un air résolu plutôt que suppliant et lui dit :

« Voulez-vous être mon maître ? voulez-vous être le sien ? Achetez-nous tous les deux, vous n'aurez pas à vous en repentir : César vous servira fidèlement. »

En entendant ces mots, Clara fit quelques pas en avant et, joignant ses mains, répéta :

« César vous servira fidèlement ! »

M. Edwards fut ému de cette scène, mais il les quitta sans leur faire connaître ses intentions. Il se rendit aussitôt chez M. Jefferies, qu'il trouva couché sur un sofa, prenant le café. Dès que M. Edwards lui eut fait part de l'objet de sa visite et lui eut témoigné combien il était douloureusement affecté du malheur de César, Jefferies s'écria :

« Oui ! ce pauvre diable, j'ai pitié de lui du fond de mon cœur ; mais qu'y puis-je faire ? J'abandonne ces soins à Durand. Il m'a dit que le shérif avait saisi ce nègre et que c'était tout. Vous savez qu'il faut de l'argent. Que ce soit César ou un autre qui serve à payer cette dette, peu importe ! Pourquoi s'inquiéter de cela, comme si on n'avait jamais vu pareille chose ? Cela n'arrive-t-il pas tous les jours à la Jamaïque ?

— Cela n'en vaut pas mieux, répliqua M. Edwards.

— Pas mieux pour eux, à coup sûr, dit Jefferies. Mais, après tout, ce sont des esclaves, ils sont accoutumés à être traités ainsi, et l'on m'assure que les nègres sont mille fois plus heureux ici, avec nous, qu'ils ne l'ont jamais été dans leur propre pays.

— Les nègres vous l'ont-ils dit eux-mêmes ?

— Non ; mais des gens plus instruits que les nègres me l'ont affirmé, et, après tout, il nous faut des esclaves pour l'indigo, le rhum et le sucre. D'ailleurs je n'y puis rien, ni vous non plus.

— Si fait, nous pouvons faire quelque chose : nous pouvons essayer de rendre nos nègres aussi heureux que possible.

— Je laisse ces gens-là aux soins de Durand.

— C'est justement pourquoi ils se plaignent ; pardonnez-moi de vous parler avec la franchise d'une vieille connaissance.

— Oh ! vous ne pouvez m'obliger davantage : j'aime en tout la franchise. A vous dire vrai, j'ai entendu des plaintes sur la sévérité de Durand ; mais j'ai pour principe de faire la sourde oreille, car je crois qu'on ne ferait rien de ces gens sans cela. Vous êtes partisan des nègres, mais vous ne pouvez nier qu'ils ne soient d'une espèce inférieure à la nôtre. Vous ne pensez pas que l'on puisse traiter un noir comme un blanc. Faites ce que vous voudrez pour un nègre, il vous trompera la première fois qu'il en trouvera l'occasion. Vous savez leur maxime : « Dieu donne aux noirs ce que laissent les blancs. »

M. Edwards ne répondit pas à ces lieux communs, à ces observations futiles ; mais il revint au pauvre César, et offrit de l'acheter avec Clara, au plus haut prix que l'officier du shérif pourrait en trouver au marché. M. Jefferies, avec la plus parfaite politesse pour son voisin, mais avec la plus grande indifférence pour le sort de ceux qu'il considérait comme étant d'une autre nature que la sienne, accepta cette proposition.

« Rien n'est plus raisonnable, dit-il, et je suis heureux de pouvoir être agréable à un voisin que j'ai en grande estime. »

Le marché fut aussitôt conclu avec l'officier du shérif, et M. Edwards paya pour les deux esclaves quelques dollars de plus. Quand César et Clara apprirent qu'ils ne seraient pas séparés, leur joie et leur reconnaissance éclatèrent avec toute l'ardeur et toute la tendresse particulières à leur nature : Clara était une Éboenne, César un Coromantin.

Les Éboens sont doux, nonchalants et timides ; les Coromantins sont francs, hardis, belliqueux, héroïques.

M. Edwards emmena ses nouveaux esclaves à son habitation. Il chargea Bayley, son commandeur, de tracer un champ réservé pour César, et de lui donner une case qui se trouvait alors vacante.

« Maintenant, mon bon ami, dit-il à César, tu pourras travailler pour toi, sans craindre de te voir enlever ce que tu auras gagné, ou d'être vendu pour payer les dettes de ton maître. S'il ne comprend pas ce que je lui dis, continua M. Edwards en se tournant vers son commandeur, je vous prie de le lui expliquer. »

César avait parfaitement compris tout ce que venait de dire son nouveau maître ; mais il était en ce moment si fortement ému, qu'il ne pouvait exprimer sa reconnaissance, et il demeurait comme pétrifié. Il n'était pas habitué à tant de bonté ; son vaillant cœur débordait ; et à ces mots : mon bon ami, des larmes coulèrent de ses yeux. Il versa des pleurs que la torture ne lui avait pas arrachés. La reconnaissance gonflait son sein, et il brûlait d'être seul pour donner un libre cours à ses émotions.

Quand la trompe sonna pour appeler les nègres au travail journalier, il fut heureux de pouvoir apaiser les sentiments de son âme par la fatigue du corps. Il accomplit sa tâche en silence, et un observateur inattentif aurait pu le croire vivement affligé. En réalité il était impatient de voir le jour finir, afin de se débarrasser d'un fardeau qui pesait sur son esprit.

Les cruautés exercées par Durand avaient exaspéré les esclaves de la plantation de M. Jefferies. Ils s'étaient tous ligués pour former une

conspiration qu'ils gardaient profondément secrète. Ils se proposaient d'anéantir tous les blancs, hommes, femmes et enfants, dans la Jamaïque. Leur plan était conçu avec un art consommé ; et les nègres brûlaient de le mettre à exécution avec tout le courage du désespoir.

La confédération embrassait tous les nègres de l'île, excepté ceux de l'habitation de M. Edwards. Ces derniers n'avaient encore reçu aucun avis de ce terrible secret ; leurs compatriotes, connaissant l'attachement qu'ils avaient pour leur maître, n'osaient pas leur confier ces projets de vengeance. Hector, le nègre qui se trouvait à la tête des conspirateurs, était l'ami intime de César, à qui il avait fait part de tous ses desseins. Ces deux amis étaient unis par les liens les plus étroits. Leur captivité et leurs souffrances avaient commencé à la même heure : le même vaisseau les avait emmenés de leur pays. Cette circonstance seule suffit pour établir entre des nègres une liaison qu'on ne peut aisément rompre. Mais l'amitié de César et d'Hector remontait encore plus loin : ils étaient du même pays, tous deux Coromantins. En Afrique, ils étaient l'un et l'autre habitués à commander et renommés pour leur force et leur courage. Ils passaient pour exceller dans tout ce qu'on leur avait appris à considérer comme des vertus, et chez eux la vengeance était une vertu !

La vengeance était la passion dominante d'Hector : quant à César, c'était plutôt un principe provenant de l'éducation. Celui-ci la considérait comme un devoir ; celui-là en éprouvait un sentiment de plaisir. Une injure était pour Hector une douleur aiguë dont il ne perdait jamais le souvenir ; la sensibilité de César était plus vivement excitée par un bienfait que par une insulte. Hector aurait sacrifié sa vie pour faire périr un ennemi ; César aurait dévoué la sienne pour la défense d'un ami, et César maintenant avait un homme blanc pour ami.

Il se trouvait alors dans une position difficile. Toutes les promesses solennelles par lesquelles il était lié à ses compagnons d'infortune lui défendaient de s'abandonner à ce délicieux sentiment de gratitude et d'affection qu'il éprouvait pour la première fois en faveur d'un de ces êtres qu'il avait jusqu'alors considérés comme appartenant à une race de détestables tyrans : dignes objets d'une implacable et juste vengeance !

César était impatient d'avoir une entrevue avec Hector, afin de lui communiquer ses nouveaux sentiments et de le dissuader des projets de destruction qu'il avait formés. A minuit, lorsque tous les esclaves furent endormis, il quitta sa case et se dirigea, sur la plantation de M. Jefferies,

vers la cabane où reposait Hector. Dans ses songes même celui-ci respirait la vengeance. « N'épargnez personne, enfants de l'Afrique, n'épargnez personne. » Telles étaient les paroles qu'il proférait pendant son sommeil, au moment où César approchait de la natte sur laquelle il était étendu. La lune l'éclairait en plein. César contemplait la contenance de son ami, fier jusque dans son sommeil. « N'épargnez personne ! Oh ! si. Il y en a un qu'il faut épargner ; il y en a un pour l'amour duquel tous les autres doivent être épargnés. »

La lune l'éclairait en plein.

Il réveilla Hector en lui adressant ces paroles :

« A quoi songes-tu donc, mon ami ?

— A ce qui remplit mon cœur nuit et jour : la vengeance ! Pourquoi viens-tu m'arracher à mon songe ? Il était délicieux ! Les blancs nageaient dans leur sang ! Mais, silence ! on pourrait nous entendre.

— Non ; tout dort, excepté nous, répliqua César. Je n'ai pu me coucher.... sans te parler.... d'un sujet qui pèse à mon esprit. Tu as vu M. Edwards ?

— Oui. C'est maintenant ton nouveau maître.

— C'est maintenant mon bienfaiteur, mon ami !

— Ton ami ! Un blanc, ton ami ! s'écria Hector en se levant, saisi d'étonnement et d'indignation.

— Oui, reprit César avec fermeté ; et si tu le connaissais, ce blanc, tu dirais, tu penserais comme moi. Oh ! si tu savais combien il diffère de toute sa race !... Mais ne t'éloigne pas avec cet air de mépris. Écoute-moi avec patience, Hector.

— Moi, écouter avec patience celui qui, du lever au coucher du soleil, a pu oublier toutes ses résolutions, toutes ses promesses ! Quoi ! il a suffi de quelques paroles mielleuses pour te faire oublier les insultes, les injures que tu as reçues de cette race maudite ; et tu oses même appeler un blanc ton ami ! »

César, sans s'émouvoir du courroux d'Hector, continua à lui parler de M. Edwards dans les termes de la plus vive reconnaissance. Il finit par déclarer qu'il aimerait mieux perdre la vie que de se révolter contre un tel maître. Il conjura Hector de renoncer à ses projets ; mais ce fut en vain. Hector, les coudes appuyés sur ses genoux et tenant sa tète dans ses mains, gardait un sombre silence.

Deux sentiments partageaient le cœur de César : son amour pour son ami et sa reconnaissance pour son maître ; c'était un violent et cruel combat. La reconnaissance l'emporta : il répéta sa déclaration, qu'il aimait mieux mourir que de tremper dans une conspiration contre son bienfaiteur.

Hector refusa de l'excepter de l'arrêt général.

« Tu peux nous trahir ! s'écria-t-il ; livre nos secrets à celui que tu nommes ton bienfaiteur, à celui qui est devenu en quelques heures ton ami ! Va lui sacrifier l'ami de ton enfance, le compagnon de tes plus belles années ! Oui, César, va me livrer au bourreau. Je supporterai plus de tourments qu'on n'en pourra inventer. J'expirerai sans pousser un soupir, sans faire entendre un gémissement. Pourquoi rester ici plus longtemps, César ? pourquoi hésiter ? Hâte-toi de retourner vers ton maître ; va demander ta récompense pour avoir livré cent de tes compatriotes ! Encore une fois, pourquoi hésiter ? Allons ! l'amitié d'un lâche ne peut servir à personne. Qui pourra estimer sa reconnaissance ? Qui pourra craindre sa vengeance ? »

Hector, en prononçant ces mots, éleva la voix si haut que le commandeur les entendit de la case voisine et se réveilla. Il sortit aussitôt pour s'informer de ce qui se passait, et César eut à peine le temps de s'échapper avant l'apparition de Durand. Celui-ci visita la case d'Hector ; mais, n'y trouvant personne, il se retira. La tyrannie de cet homme l'avait rendu ombrageux : il était dans des transes continuelles. Il craignait que les esclaves ne se révoltassent contre lui, et il s'efforçait de les empêcher, par tous les moyens possibles, de s'entendre et de converser entre eux.

Ils avaient réussi cependant à prendre si bien leurs mesures jusqu'à ce moment, qu'on n'avait pas la moindre idée du complot formé dans l'île. Tout n'était pas encore prêt pour l'exécution de leurs projets, mais le moment désigné approchait. Hector, quand il réfléchissait froidement à ce qui s'était passé entre César et lui, ne pouvait s'empêcher d'admirer la franchise et le courage de son ami. César, en effet, n'avait pas craint d'avouer le changement qui s'était opéré dans ses idées, et un tel aveu l'exposait au plus imminent danger : il avait tout à redouter de la vengeance des conjurés, qui pouvaient être portés à l'assassiner pour sauver leurs têtes. Malgré le mépris avec lequel, dans un premier moment de colère, il avait traité son ami, Hector était très-inquiet de le voir rompre toutes relations avec les conspirateurs. Il connaissait l'intrépidité et l'éloquence de César, et il craignait que son opposition à leurs desseins ne fit peut-être échouer l'entreprise. Il résolut donc d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour le ramener.

Il eut recours à une de ces femmes qui, chez les nègres, passent pour sorcières. Une vieille négresse coromantine, nommée Esther, avait acquis, par son habileté à distinguer les plantes empoisonnées et les reptiles venimeux, une grande réputation parmi ses compatriotes. Elle avait réussi à leur persuader qu'elle possédait un pouvoir surnaturel, et excitait ainsi leur imagination suivant ses desseins et sa volonté.

Cette femme était l'âme de la conjuration. C'était elle qui exaltait le vindicatif Hector jusqu'à la rage. Elle lui promit d'exercer ses artifices sur son ami, et lui assura qu'il ne serait pas longtemps sans en ressentir l'influence. César ne tarda pas, en effet, à remarquer un changement extraordinaire dans les habitudes et dans les manières de sa bien-aimée Clara. Une sombre tristesse s'était emparée de toute sa personne, et elle refusait de lui dire la cause de son abattement. César était infatigable dans ses travaux pour cultiver et embellir le champ réservé près de sa case. Il ne

négligeait rien dans l'espoir de rendre cette habitation plus agréable à sa bien-aimée ; mais elle se montrait insensible à tout. Elle se tenait immobile auprès de lui, plongée dans une sombre rêverie, et, quand il lui demandait si elle était malade, elle répondait que non et essayait de prendre un air joyeux. Mais sa gaieté s'effaçait bientôt, et elle retombait dans une morne tristesse. Puis elle cherchait à éviter son ami, comme si elle eût redouté ses questions.

Un soir, ne pouvant supporter plus longtemps cet état d'incertitude, César résolut d'exiger d'elle une explication.

« Clara, dit-il, vous m'aimiez autrefois. Qu'ai-je donc fait pour avoir perdu votre confiance ?

— Je vous aimais autrefois ! répondit-elle en levant ses yeux languissants et le regardant avec une tendresse mêlée de reproche. Ah ! pouvez-vous donc douter de ma constance ? Oh ! César, vous ne savez pas ce qui se passe dans mon cœur !... C'est vous, vous seul qui êtes la cause de mes chagrins. »

Elle s'arrêta, hésita, comme effrayée d'en avoir trop dit. Mais César la pressa avec tant de force et de tendresse de lui ouvrir son âme tout entière, qu'à la fin elle ne put résister à son éloquence. Elle lui révéla en tremblant le terrible secret qui la faisait frémir. Elle lui apprit que, s'il n'acquiesçait aux ordres de la sorcière, il était condamné à mourir. Mais elle ignorait ce qu'Esther exigeait de lui et ne savait rien de la conjuration. La timidité de son caractère ne convenait pas à de tels desseins, et on lui avait caché avec le plus grand soin tout ce qui concernait les projets de révolte.

Quand elle eut expliqué à César la cause de son abattement, celui-ci, loin de partager ses craintes superstitieuses, s'efforça de calmer les inquiétudes de Clara. Ce fut en vain : elle se jeta tout en pleurs à ses pieds, et, avec les plus tendres supplications, le conjura de détourner la colère de la sorcière en obéissant à ses ordres, quels qu'ils pussent être.

« Clara, vous ne savez ce que vous demandez !

— Je te demande de sauver ta vie ! Je te le demande pour l'amour de moi, puisqu'il en est encore temps.

— Mais pour sauver ma vie, Clara, veux-tu que je devienne le plus détestable des criminels ? Veux-tu que je me fasse enfin l'assassin de mon bienfaiteur ? »

Clara fit un bond, saisie d'horreur.

« Te rappelles-tu le jour, l'heure où nous allions être séparés pour toujours, ma Clara ? Te souviens-tu de l'homme blanc qui entra dans ma case ? Te rappelles-tu son regard plein de bonté, sa voix pleine de compassion ? As-tu oublié sa générosité ? Oh ! ma bien-aimée, dis-moi, puis-je devenir le meurtrier de cet homme ?

— Non ! j'en atteste le ciel !... Mais ce n'est pas là ce que demande la sorcière !

— C'est cela.... Mais elle n'obtiendra rien, dût-elle parler par la bouche de Clara. Ne me presse pas davantage ; ma résolution est arrêtée. Je ne serais plus digne de ton amour, si j'étais capable d'ingratitude et de trahison.

— Mais, n'y a-t-il aucun moyen de détourner le courroux d'Esther ? Ta vie....

— Songe d'abord à mon honneur. La terreur te prive de la raison. Va trouver la sorcière et dis-lui que je ne crains pas sa colère. Mes mains resteront pures du sang de mon bienfaiteur. Clara, souviens-toi de son regard, lorsqu'il nous a dit que nous ne serions jamais séparés !

— Mon cœur en a été pénétré, dit Clara, qui fondit en larmes. Cruelle, cruelle Esther ! pourquoi nous demandez-vous de frapper un si généreux maître ? »

La trompe appela les nègres au travail du matin. Il arriva que, ce jour-là, M. Edwards, dont l'attention continuelle s'ingéniait à accroître le bien-être de ses esclaves, fit venir le charpentier, pendant que César était à l'ouvrage, pour réparer le toit de sa case. A son retour, le nègre trouva son maître occupé à élaguer les branches d'un tamarin qui étaient suspendues à la couverture.

« Comment se fait-il, César, dit-il, que tu n'aies pas élagué ces branches ? »

César répondit qu'il n'avait pas de couteau.

« Voici le mien, je te le donne. Il est très-affilé, ajouta en souriant M. Edwards ; mais je ne suis pas un de ces maîtres qui tremblent à la pensée que leurs nègres ont des couteaux bien affilés. »

Ces paroles furent prononcées avec la plus grande simplicité. M. Edwards était loin de soupçonner ce qui se passait en ce moment dans l'esprit du nègre. César prit le couteau sans dire un mot ; mais à peine M. Edwards était-il hors de sa vue, qu'il se jeta à genoux, et, dans un transport

de reconnaissance, jura qu'il se percerait le cœur avec ce couteau plutôt que de trahir son maître.

La reconnaissance l'emportait sur tout autre sentiment. César n'était pourtant pas insensible aux charmes de l'indépendance : il savait que les nègres conjurés avaient pris de telles mesures que le succès de leur entreprise était en quelque sorte assuré. Son cœur battait avec force à l'idée de recouvrer la liberté ; mais il n'était pas homme à renoncer à son devoir, même dans cette douce espérance. Il n'était pas non plus homme à redouter la colère de ses anciens amis, qui ne manqueraient pas de le considérer comme un traître à leur cause et de le traiter en ennemi. Cependant il ressentait douloureusement la perte de l'estime et de l'affection d'Hector. Depuis leur dernier entretien, relatif à M. Edwards, les deux nègres n'avaient pas échangé une seule parole.

Cette visite causa néanmoins beaucoup de tribulations à Hector et à plusieurs esclaves de la plantation Jefferies. Nous avons rapporté que Durand avait été réveillé par la voix d'Hector. Quoiqu'il n'eût trouvé personne dans la case, ses soupçons n'étaient pas encore dissipés, et une circonstance imprévue ne tarda pas à faire découvrir toute la conjuration. Durand avait chargé un nègre de surveiller une chaudière de sucre : l'esclave, saisi par la chaleur, s'était évanoui. Il avait à peine recouvré ses sens que le commandeur monta, et s'aperçut que le sucre avait fermenté, parce qu'il était resté quelques minutes de trop sur le feu. Il entra dans une violente colère, et fit donner cinquante coups de fouet au nègre. La victime supporta les coups sans se plaindre ; mais après avoir subi ce cruel châtiment, le malheureux, croyant que le commandeur était sorti, s'écria : « A bientôt notre tour ! »

Durand entendit ces mots. Il se retourna soudain et remarqua que le nègre regardait Hector en prononçant ces paroles, ce qui le confirma dans ses soupçons qu'il se tramait quelque complot. Il eut immédiatement recours à ces expédients pleins de brutalité, qu'il considérait comme le seul moyen de conduire les noirs. Hector et trois autres nègres furent fouettés sans miséricorde ; mais on ne put leur arracher aucun aveu.

M. Jefferies aurait peut-être empêché une telle violence, s'il n'avait pas été occupé à boire dans une joyeuse réunion de planteurs, qui ne songeaient à rien qu'à satisfaire leurs goûts de luxe dans tout ce que l'art et la nature pouvaient leur fournir. Ces égoïstes épicuriens ne s'imaginaient même pas toutes les souffrances qu'avaient endurées de malheureux nègres pour

préparer ce magnifique festin. Et, tant sont injustes les appréciations du monde sur le caractère des gens, ces messieurs passaient pour des hommes généreux et de grand cœur ! Il y a des positions où l'esprit de l'homme s'accoutume peu à peu aux idées de cruauté et de tyrannie, et où elles finissent par ne plus lui paraître extraordinaires et détestables : bientôt même il semble qu'elles fassent partie d'un ordre de choses nécessaire et immuable.

En passant de la salle à manger au salon, M. Jefferies fut arrêté par un petit négrillon de cinq ou six ans, qui pleurait à chaudes larmes. C'était le fils d'un des esclaves, qui subissait en ce moment le fouet du commandeur.

« Pauvre petit diable ! dit M. Jefferies à moitié ivre. Emportez-le d'ici, et qu'un de vous autres dise à Durand de faire grâce à son père.... s'il le peut. »

L'enfant s'en fut en courant annoncer la grâce de son père ;.mais il revint presque aussitôt, criant encore plus fort qu'auparavant. Durand n'avait pas voulu écouter le négrillon ; et il n'était plus possible maintenant de déranger M. Jefferies, qui se trouvait au milieu d'un cercle de belles dames. Aucun des serviteurs de la maison n'aurait osé l'interrompre dans un pareil moment. Les trois nègres qu'on avait si sévèrement fouettés afin de leur arracher quelque aveu étaient tout à fait innocents. Ils ne savaient rien de la conjuration ; mais les rebelles profitèrent de l'exaspération qu'avait excitée en eux la cruelle injustice de Durand pour leur persuader de se joindre au complot. L'espoir de se venger du commandeur était un motif suffisant pour leur faire braver la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Peu de jours avant l'époque fixée pour le soulèvement des esclaves, un autre incident vint décider un grand nombre de nègres qui hésitaient encore. Mme Jefferies était une beauté languissante, ou plutôt une jolie dame languissante, qui avait été une beauté. Elle passait au repos ou à sa toilette tout le temps de la journée qui n'était pas consacré aux plaisirs de la table. Un jour, elle était étendue sur un sofa, paresseusement éventée par quatre négresses, deux à ses pieds et deux à sa tête. On lui annonça l'arrivée d'une grande caisse à son adresse, venant de Londres.

Cette caisse contenait plusieurs objets de toilette de la dernière mode. Les dames de la Jamaïque portent à un haut degré leurs idées de magnificence : elles donneraient volontiers cent guinées pour une robe dont elles se serviront peut-être une fois ou deux. Mme Jefferies, dans l'élégance et la variété de ses parures, n'était surpassée par aucune dame de l'île, excepté

par une de ses connaissances, qui avait dernièrement reçu des envois de Londres. Elle espérait désormais éclipser sa rivale, et elle ordonna de déballer la caisse en sa présence.

Malheureusement une des robes s'accrocha à un clou du couvercle et se déchira. Mme Jefferies, arrachée à son indolence naturelle par ce désappointement de vanité, ordonna que la pauvre négresse fût impitoyablement châtiée. Cette esclave était justement la femme d'Hector, et cette nouvelle injustice excita au plus haut point le naturel vindicatif du nègre. Il brûlait d'arriver au moment où il pourrait enfin assouvir sa vengeance.

Le plan des nègres consistait à mettre le feu aux champs de cannes, dans toutes les plantations à la fois ; et, pendant que les blancs de l'île courraient au feu, les noirs devaient profiter de la confusion et de la consternation générale pour commencer le massacre. César ignorait le moment choisi pour mettre ce projet à exécution. Les conjurés avaient changé le jour fixé, aussitôt qu'ils avaient été informés par Hector que son ami ne voulait plus faire partie de la conspiration. Ils craignaient que César ne vînt à les trahir, et il avait été résolu que lui et Clara périraient, s'ils ne se décidaient enfin à se joindre aux révoltés.

Hector aurait voulu sauver son ami ; mais le désir de la vengeance l'emportait sur tout autre sentiment. Il se détermina cependant à faire un dernier effort pour amener César à changer de résolution.

Dans ce dessein, il employa la vieille Esther, qui devait agir sur l'esprit de César au moyen de Clara. Un soir, en rentrant à sa case, la jeune négresse trouva suspendu au toit un de ces charmes étranges et fantastiques qui servent aux sorcières indiennes pour terrifier ceux à qui elles ont jeté un sort. Clara, incapable de surmonter sa terreur, courut chez la sorcière, qui se renferma dans un mystérieux silence. Elle implora son pardon pour le passé, et avec toute l'humilité possible la conjura de lui accorder à l'avenir sa protection. Alors la vieille se décida à parler. Elle commanda à Clara de déterminer celui qu'elle aimait à se trouver avec elle, la nuit suivante, dans ce lieu redoutable.

M. Edwards, qui était loin de soupçonner ce qui se passait sur l'habitation de son voisin Jefferies, donnait ce soir-là une petite fête à ses nègres. Au coucher du soleil, lorsque la brise se fut levée, il vint avec sa famille s'asseoir sous les branches touffues d'un palmier pour jouir du spectacle animé de la danse des nègres. Tous ses esclaves étaient

proprement vêtus ; ils portaient des turbans des plus vives couleurs, et leur air joyeux s'accordait avec la gaieté de leurs habits. Les uns dansaient, pendant que les autres jouaient du tambourin. On en voyait quelques-uns au milieu des arbres voisins, apportant dans des paniers des poires, des raisins, des pommes de pin, et d'autres fruits cueillis sur leur propres réserves. D'autres enfin étaient occupés à mettre les provisions sur les tables et dans les calebasses qui servaient de plats et d'assiettes. Les nègres continuèrent à danser et à se divertir jusqu'à une heure avancée de la nuit. Quand ils se séparèrent et se retirèrent pour prendre du repos, César, se rappelant sa promesse à Clara, gagna secrètement l'habitation de la sorcière. Elle était située au fond d'un bois épais. En y arrivant, il trouva la porte fermée, et fut obligé d'attendre quelque temps avant qu'Esther la lui ouvrît.

Le premier objet qu'il aperçut fut sa bien-aimée Clara, étendue par terre immobile comme un cadavre. La sorcière l'avait mise en cet état au moyen d'un breuvage de morelle sauvage. La vieille partit d'un éclat de rire infernal en voyant le désespoir peint sur les traits de César.

« Malheureux ! s'écria-t-elle, tu défiais mon pouvoir.... contemple mon ouvrage ! »

César, dans un transport de rage, la saisit à la gorge : mais sa fureur fut aussitôt réprimée.

« Fais-moi périr, dit la furie, et tu perds à jamais ta Clara. Elle n'est pas morte ; mais elle est plongée dans un sommeil léthargique, où l'a jeté mon art infernal, et aucune puissance que la mienne ne saurait la rappeler à la lumière de la vie. Oui ! considère-la, pâle et inanimée ! Elle ne se relèvera jamais de la terre où elle est étendue, si, dans une heure, tu n'as pas obéi à mes ordres. J'ai lié Hector et ses complices par le serment solennel du fétiche, qui fait trembler tous les enfants de l'Afrique !... Tu connais mon dessein....

— Oui, monstre, je le connais, répondit César en la regardant sévèrement ; mais, moi vivant, il ne s'accomplira jamais.

— Regarde ! s'écria-t-elle en montrant la lune ; dans quelques minutes cet astre se couchera. A ce moment, Hector et ses amis vont paraître. Ils viennent armés, et je tremperai leurs armes dans le poison, pour faire plus sûrement périr leurs ennemis. Quant à eux, je les rendrai invulnérables.... Regarde encore, continua-t-elle, si mes yeux troublés ne me trompent pas, les voilà qui approchent.... Insensé, tu vas mourir s'ils passent le seuil de ma cabane.

— Je ne désire que la mort, puisque Clara n'est plus !

— Mais, d'un seul mot, tu peux la rappeler à la vie. »

En ce moment, César parut hésiter. La vieille continua.

« Vois ! ton héroïsme est désormais inutile. Si tu refuses de te joindre à tes compagnons, les poignards de cinquante conjurés vont te frapper au cœur, et, après ta mort, celle de ton maître est inévitable. Voici la tasse qui contient le poison dans lequel les nègres vont tremper leurs couteaux. Tes amis, tes anciens amis, tes compatriotes seront ici en armes dans quelques instants, et ils renverseront tout devant eux. La victoire, la fortune, la liberté et la vengeance sont de leur côté. »

César parut de plus en plus agité. Ses yeux étaient fixés sur Clara. Son âme était en proie à un violent combat ; mais le sentiment du devoir et de la reconnaissance ne devait pas être ébranlé par l'espoir, la crainte ou l'ambition ; l'Amour même ne devait pas en triompher. Cependant il parut hésiter, et, comme s'il eût été frappé de terreur à l'approche des nègres conjurés, il se retourna soudain vers la sorcière, et lui dit d'un ton de feinte soumission :

« Il est inutile de lutter plus longtemps contre le destin. Trempez aussi mon couteau dans votre poison magique. »

La sorcière frappa des mains avec une joie digne de l'enfer. Elle lui demanda aussitôt son couteau pour le plonger jusqu'au manche dans la tasse de poison, vers laquelle elle se retourna avec impatience. Mais il l'avait laissé dans sa case, et, sous prétexte d'aller le chercher, il s'échappa. Esther lui promit de préparer Hector et tous ses complices à le recevoir, lorsqu'il reviendrait, avec leur ancienne cordialité. César, à pas précipités, sortit du bois par un chemin où il ne rencontra aucun des rebelles ; il gagna la maison de son maître, escalada le mur de sa chambre à coucher, atteignit la fenêtre et le réveilla en criant :

« Aux armes ! aux armes, mon cher maître ! Armez-vous ainsi que tous vos esclaves. Ils combattront pour vous, ils mourront pour vous, et moi tout le premier ! Le cri de guerre du nègre coromantin retentira cette nuit sur l'habitation Jefferies. Prenez vos armes, mon cher maître, et allons tous surprendre les chefs de la révolte tandis qu'il en est temps encore. Je vous conduirai au lieu où ils sont tous assemblés, à condition que leur chef, qui est mon ami, sera pardonné ! »

M. Edwards prit ses armes et en donna aux noirs de sa plantation aussi bien qu'aux blancs, qui étaient tous également attachés à sa personne. Il

suivit César dans les profondeurs du bois.

La troupe s'avança aussi rapidement que possible, mais dans le plus profond silence, vers l'habitation de la vieille Esther. La case fut investie de tous côtés avant même que les conjurés pussent s'en apercevoir.

M. Edwards regarda par un trou à travers le mur, et, à la lueur de la flamme bleue qui s'échappait d'une marmite sur laquelle la sorcière étendait ses mains desséchées, il vit Hector et cinq nègres robustes debout, attentifs à ces préparations. Ces noirs tenaient leurs couteaux à la main, prêts à les plonger dans le vase de poison. Un des blancs proposa de mettre le feu à la cabane, afin de forcer les rebelles à se rendre. On suivit cet avis ; mais M. Edwards ordonna à ses gens d'épargner les prisonniers. Dès que les conjurés virent que le toit de la hutte était en flammes, ils poussèrent le cri de guerre des Coromantins, et se précipitèrent dehors, animés par la fureur du désespoir.

« Cédez ! on vous fait grâce, Hector, cria M. Edwards d'une voix retentissante.

— Mon ami, tu as ta grâce ! » répéta César.

Hector, incapable en ce moment d'écouter une autre voix que celle de la vengeance, se jeta en avant et plongea son poignard dans le sein de César. Le fidèle serviteur recula de quelques pas en chancelant ; son maître le retint dans ses bras :

« Je meurs content, dit-il ; que l'on m'enterre avec Clara. »

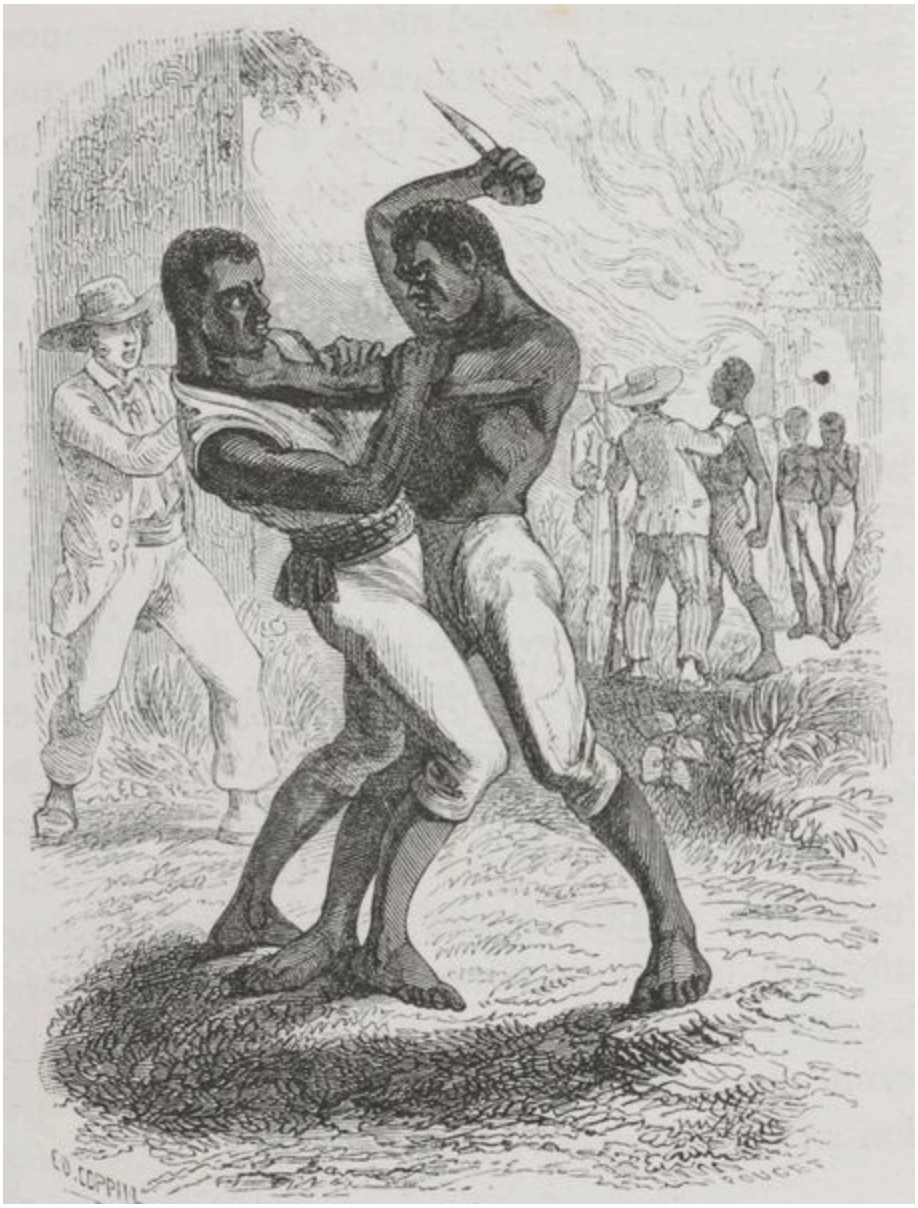
Son sang coulait en abondance ; il s'évanouit pendant qu'on le transportait à l'habitation. Mais le chirurgien qui examina sa blessure ne la trouva pas mortelle. Lorsqu'il reprit ses sens, il regarda d'un œil hagard autour de lui, cherchant à se rappeler où il se trouvait et ce qui lui était arrivé. Il s'imaginait qu'il était le jouet d'un songe, quand il aperçut sa bien-aimée Clara debout auprès de son lit. Le narcotique que la prétendue sorcière lui avait administré ayant cessé d'opérer, elle s'était réveillée juste au moment où les conjurés avaient proféré leur cri de guerre. La joie de César.... nous laissons à l'imagination de nos lecteurs le soin de la décrire.

Que devinrent les rebelles et M. Edwards ?

La prise des chefs de la conjuration ne put prévenir l'insurrection des nègres sur la plantation de M. Jefferies. Dès qu'ils eurent entendu le cri de guerre, signal concerté entre eux, ils se levèrent en masse, et avant de pouvoir être arrêtés, soit par les blancs des habitations voisines, soit par les partisans de M. Edwards, ils mirent le feu aux cannes à sucre et à la maison

du commandeur. Celui-ci était le principal objet de leur vengeance : il mourut dans des tourments infligés par la main de ceux qui avaient eu tant à souffrir de ses cruautés. M. Edwards, cependant, réussit à arrêter les progrès de l'insurrection dans les autres habitations de l'île. L'influence de son caractère et de son éloquence sur l'esprit de ces gens était surprenante. Il avait suffi de son intervention pour prévenir la perle de Jefferies et de toute sa famille. Cette nuit terrible coûta à ce dernier plus de cinquante mille livres sterling. Il ne put jamais se relever d'une telle perte, et il était continuellement assiégé par la crainte de voir éclater une nouvelle insurrection parmi les noirs. Enfin il retourna en Angleterre avec sa femme, et ils furent réduits à vivre dans la gêne et dans l'obscurité, n'ayant d'autre consolation dans leur infortune que de déclamer contre la race entière des esclaves. Nous avons l'espoir que nos lecteurs seront au moins d'avis qu'on doit faire une exception en faveur du nègre reconnaissant.

Hector plongea son poignard dans le sein de César.



# L’HONNÊTE FAMILLE

## I.

Le fermier Frankland considérait comme un bienfait du ciel d’avoir une nombreuse famille. Il avait trouvé dans mistriss Frankland une femme de cœur et de bon sens, qui l’avait secondé de ses constants efforts pour l’éducation de leurs enfants. Tout petits encore elle les prenait sur ses genoux, les faisait babiller et leur enseignait à s’aimer et à s’aider les uns les autres, à réprimer leur humeur maussade, à se montrer obéissants et soumis. Par ses sages conseils elle réussit à leur épargner, ainsi qu’à elle-même, bien des peines dans l’avenir ; et M. Frankland disait souvent : « Mes enfants, remerciez avec moi votre mère pour le bon caractère qu’elle a réussi à vous donner. »

Malheureusement cette excellente mère mourut, laissant ses deux filles, l’une à peine âgée de dix-sept ans, l’autre de dix-huit : mais elle resta toujours vivante dans leur cœur. Patty, l’aînée, manquait de distinction dans sa personne ; mais elle était soignée dans sa mise et d’une humeur aimable et enjouée. On oubliait qu’elle n’était pas jolie, quand on observait combien elle était fière et heureuse de la remarquable beauté de sa jeune sœur Fanny.

On ne pouvait reprocher à celle-ci d’être prude, médisante ou étourdie ; elle était même si naturelle et si simple que tous ses voisins l’aimaient ; et c’est beaucoup dire en faveur d’une jeune fille dont la beauté pouvait à juste titre exciter l’envie.

Portrait de Fanny Frankland.

Georges, l'aîné des fils de M. Frankland, avait été élevé pour la condition de fermier. Quoique tout. jeune encore, il était très-habile dans les travaux de la campagne. Il aidait assidûment son père à conduire la ferme, ce qui lui permettait d'acquérir une grande expérience sans dépense de temps ni d'argent. Son père l'avait toujours traité comme un ami ; il lui parlait de ses affaires à cœur ouvert, de sorte que le jeune homme les regardait comme les siennes, et ne pouvait concevoir l'idée de séparer ses intérêts de ceux de son père.

James, le second fils, était destiné au commerce. Il avait appris tout ce dont la connaissance est utile à un homme qui est dans les affaires. Il avait, en outre, des habitudes de ponctualité, des manières polies, et une haute estime pour la loyauté.

Frank, le plus jeune, était d'un caractère plus pétulant que ses frères. Dans son enfance, son père lui répétait sans cesse que, s'il n'y prenait garde, son naturel emporté lui causerait bien des embarras, et que les plus brillantes facultés ne sont d'aucune utilité à l'homme qui n'a pas de constance dans ses entreprises. Ces conseils d'un père chéri avaient fait une

telle impression sur l'esprit de Frank qu'il s'était appliqué de bonne heure à corriger la violence de son caractère et à devenir patient et industrieux. Les trois frères étaient étroitement attachés l'un à l'autre, et leur amitié, tout en les excitant à devenir meilleurs, était pour eux une source de plaisir.

Après de longues années de persévérance et de travail, M. Frankland avait tellement amélioré sa ferme qu'il se trouvait dans une grande aisance, pour un homme de sa condition. Le jardin, la cour, tout ce qui lui appartenait offrait un tel aspect de propreté et de bien-être, que les voyageurs, en passant près de là, ne manquaient jamais de demander le nom du fermier. Ils ne voyaient pourtant que l'extérieur : qu'auraient-ils dit si leurs regards avaient pu pénétrer à travers les murs, s'il leur avait été donné de contempler le spectacle du bonheur paisible de cette honnête famille ? bonheur dont on peut jouir aussi bien dans une chaumière que dans un palais, et qui prend sa source dans l'union des cœurs.

A l'époque où commence cette histoire, M. Frankland s'occupait sérieusement de l'établissement de ses fils. Georges était suffisamment occupé des affaires de la maison et du soin de la ferme. James était sur le point de prendre une boutique de mercerie à Montmouth ; les marchandises étaient achetées et il venait de louer un local convenable.

Cependant, il y avait une partie de la toiture de la maison du vieux Frankland qui laissait pénétrer l'eau, et James ne voulait pas partir avant que le toit fût entièrement réparé. C'est pourquoi ses marchandises lui furent expédiées de Londres à l'adresse de son père, qui demeurait à un mille environ de Montmouth. Il pria ses sœurs de défaire les paquets et de mettre des étiquettes sur chaque article. Un soir, toute la famille dormait déjà depuis longtemps, à l'exception de Patty qui finissait de marquer une boîte de rubans, le seul ouvrage qui restât à faire. Sa chandelle venait de finir, et elle allait en chercher une autre, quand elle aperçut, en passant près d'une fenêtre qui donnait sur la cour, une vive lumière. Elle regarda au dehors, et vit la grande meule de foin tout en feu. Elle courut aussitôt éveiller ses frères et son père. Ils firent tous leurs efforts pour se rendre maîtres de l'incendie et empêcher le feu de se communiquer à l'habitation ; mais le vent était fort et soufflait dans la direction de la maison. Georges versa des baquets d'eau sur le toit afin de l'empêcher de s'enflammer ; mais ce fut en vain : des flammèches qu'on ne put éteindre tombèrent sur le toit, et en moins d'une heure, tout le corps de logis fut embrasé.

Le premier soin des jeunes gens fut de mettre leur père et leurs sœurs à l'abri du danger ; puis, avec une grande présence d'esprit, ils réunirent tous les objets de valeur qui pouvaient se transporter, et travaillèrent activement à sauver l'assortiment de mercerie du pauvre James. lis passèrent toute la nuit à l'ouvrage ; vers trois heures du matin, le feu était éteint : les ténèbres et le silence succédèrent au bruit et à l'agitation. Il restait encore debout un toit, sous lequel la famille entière se retira pendant quelques heures, jusqu'à ce que la clarté du jour vînt renouveler Le triste spectacle de leur ruine. Le foin, l'avoine, la paille, les meules de blé, la grange, tout ce que renfermait la cour était consumé : les murs et quelques poutres à demi brûlées du corps de logis restaient encore, mais la maison n'était pas de longtemps habitable. On estimait à plus de six cents livres sterling la somme nécessaire pour réparer la perle occasionnée par ce déplorable événement. Comment la meule de foin avait-elle pris feu ? C'est ce que personne ne savait.

Georges, qui avait fait la meule, était assez disposé à croire que le foin n'était pas suffisamment sec et qu'il s'était ainsi échauffé. Il s'en prenait à sa négligence ; mais son père déclara qu'il avait vu, senti et touché le foin quand il le mettait en meule, et qu'on n'avait jamais apporté à la ferme de foin en meilleur état. Il ne fallait rien moins que cela pour mettre en repos la conscience du pauvre garçon, et il fut complétement rassuré par sa bonne sœur Patty, qui lui montra un seau plein de cendres qu'on avait oublié près de l'endroit où était la meule. La servante, qui était une honnête fille, quoique peu soigneuse, avoua qu'elle se rappelait avoir laissé par hasard, la veille au soir, le seau à cette place dangereuse. En traversant la cour avec les cendres, elle avait entendu son fiancé qui sifflait dans le chemin. Pressée de le rejoindre, elle avait mis le seau à terre, couru à la rencontre de son amoureux et enfin oublié les cendres. Elle ne pouvait rien dire pour sa défense, si ce n'est qu'elle ne croyait pas qu'il y eût encore du feu dans le vase.

Le brave fermier lui pardonna sa négligence, en lui disant qu'il voyait assez combien elle se la reprochait. La bonté de son maître excita plus vivement encore son repentir ; elle sanglotait comme si son cœur eût voulu se briser, et tout ce qu'on put faire pour la calmer fut de la laisser travailler aussi assidûment que possible dans l'intérêt de la famille.

Le temps ne se passa pas en vaines lamentations : il fallait de l'argent comptant pour rebâtir la maison et les granges ; James vendit à un mercier

de Montmouth toutes les marchandises qu'il avait sauvées de l'incendie et apporta à son père le produit de la vente.

« Mon père, lui dit-il, vous m'avez donné cet argent alors que vous pouviez le faire sans vous gêner ; maintenant, vous en avez besoin, et je puis m'en passer. J'entrerai comme commis dans quelque bonne maison de Montmouth. J'avancerai peu à peu et je ferai mon chemin. Il serait étrange que je ne réussisse pas avec l'éducation que vous m'avez donnée. »

M. Frankland, en recevant l'argent de son fils, versa des larmes de joie.

« N'est-il pas singulier, dit-il, que je ressente du plaisir en un pareil moment ? Oui, c'est une bénédiction du ciel d'avoir de bons enfants. Arrive que pourra ; tant que nous serons prêts à nous secourir les uns les autres de cette manière, nous ne serons jamais malheureux.... Maintenant, continua l'actif vieillard, ne songeons plus qu'à rebâtir notre maison. Franck, donne-moi mon chapeau. Je souffre de mon rhumatisme dans ce maudit bras : j'ai pris froid la nuit de l'incendie. Allons, le travail me fera du bien ; pas de paresse. Je serais honteux de rester à rien faire, quand je vois autour de moi de si braves jeunes gens. »

Le père et les enfants se mirent au travail avec ardeur. Bientôt un homme à cheval, d'assez mauvaise mine, vint à eux. Il s'informa si leur nom n'était pas Frankland, et leur remit à chacun un papier dans la main. C'était la copie d'une sommation d'avoir à quitter la ferme avant le 1er septembre prochain, ou à payer un double fermage.

« C'est sans doute une méprise, monsieur, dit avec douceur le vieux Frankland.

— Il n'y a pas de méprise, répliqua l'étranger. La sommation est en bonne et due forme. Elle est fondée en droit : j'ai vu moi-même votre bail il y a quelques jours. Il est expiré du mois de mai dernier, et vous en avez joui, contrairement à la loi et à la justice, pendant onze mois, puisque nous sommes en avril.

— Mon père n'a jamais rien fait dans sa vie de contraire à la loi et à la justice, interrompit Frank, dont les yeux étincelaient d'indignation.

— Doucement, Frank, dit le fermier en mettant sa main sur l'épaule de son fils, doucement, mon cher garçon ; laisse-moi m'expliquer tranquillement avec monsieur. Je vous le répète, monsieur, il y a dans tout ceci un malentendu. Il est vrai que mon bail expirait au mois de mai dernier ; mais j'avais la promesse d'un renouvellement de mon bon maître.

— Je n'ai connaissance de rien de semblable, monsieur, répondit l'étranger en parcourant les feuillets de son agenda. Je ne connais pas la personne que vous appelez votre bon maître : ce n'est point une manière suffisante de désigner un homme aux yeux de la loi. Mais, si vous vous référez au donateur ou bailleur primitif, François Folingsby, de Folingsby-place, comté de Montmouth, je dois vous informer qu'il est mort à Bath le 17 courant.....

— Mort ! mon pauvre maître est mort ! Ah ! quel malheur !

— Et son neveu, Philippe Folingsby, est entré en possession de ses biens comme héritier direct, continua l'étranger, toujours sur le même ton ; et j'agis en son nom, ayant reçu pouvoir de procureur à cette fin.

— Mais, monsieur, je suis sûr que M. Philippe Folingsby ne connaît pas la promesse de renouvellement que m'a donnée son oncle.

— Les promesses verbales, vous le savez, ne sont rien, monsieur ; autant en emporte le vent, s'il n'y a pas de témoins. Et si elles ont été faites à titre gratuit par le décédé, elles n'obligent d'aucune façon, en droit et en équité, le survivant ou l'héritier. Si la promesse avait été écrite sur papier timbré, alors elle aurait quelque valeur.

— Elle n'a pas été écrite, je l'avoue, monsieur, dit Frankland ; mais je pensais que la parole de mon maître valait bien sa signature, et j'ai eu sa parole.

— Oui, s'écria Frank ; je m'en souviens ; j'étais là quand vous lui dites la même chose qu'à monsieur, et il vous répondit : « Vous aurez ma pro-
« messe par écrit. De telles précautions ne sont rien
« entre honnêtes gens ; mais qui sait ce qui peut ar-
« river et qui viendra après moi ? Il faut toujours
« traiter les affaires par écrit. Je ne voudrais pour
« rien au monde laisser un de mes fermiers dans
« l'embarras. Vous avez amélioré votre ferme, il est
« juste que vous jouissiez des fruits de votre in-
« dustrie, maître Frankland. » Alors, quelqu'un entra, et notre maître nous renvoya à un autre moment pour rédiger l'acte. Mais le jour suivant, il quitta le pays pour une affaire pressée, et je suis sûr qu'il s'est toujours imaginé depuis nous avoir donné la promesse écrite.

— Cela est évident et je n'en doute pas, monsieur, mais cela ne change rien à la situation actuelle, dit l'étranger. Comme fondé de pouvoirs, je ne connais que les intentions de celui qui m'emploie. Quand nous verrons

l'écrit, nous agirons en conséquence, ajouta-t-il avec un sourire. Sur ce, messieurs, je vous souhaite le bonjour, et je vous prie d'observer que vous avez été dûment prévenus d'avoir à vider les lieux ou à payer double fermage.

— Il n'est pas possible cependant, dit Frank, que M. Folingsby refuse de vous croire, mon père. C'est assurément un homme d'honneur, ne ressemblant en rien à cet agent qui a toute la tournure d'un procureur. Ah ! que je déteste tous ces procureurs !

— Tous les procureurs.... malhonnêtes, veux-tu dire, Frank, » reprit le bienveillant fermier, qui jamais ne parlait de personne avec acrimonie, même dans les plus rudes moments d'épreuve.

Le nouveau propriétaire vint dans le pays, et, peu de jours après son arrivée, Frankland alla le trouver. Ce n'était pas chose facile de voir le jeune M. Folingsby. Il avait alors la tête toute pleine de cabriolets, de tandems et de wiskis : les affaires lui faisaient horreur, ou plutôt le plaisir était sa seule affaire. Il ne considérait l'argent que comme un moyen de plaisir, et les fermiers que comme des machines à battre monnaie. Il n'était ni dur ni avare, mais irréfléchi et extravagant.

Tant qu'il n'avait été qu'un jeune homme à la mode, ces défauts ne causaient nul dommage à ses égaux ; mais lorsqu'il devint maître d'une grande fortune, ils furent supportés avec peine par ses inférieurs, qui avaient à en souffrir.

M. Folingsby prenait les rênes en main et montait dans un tilbury, quand le fermier Frankland, qui attendait depuis plusieurs heures pour le voir, vint se placer à côté de la voiture. Comme il ôtait son chapeau, le vent fit voltiger ses cheveux gris sur son visage.

« Mettez votre chapeau, je vous prie, mon bon ami ; et ne vous tenez pas trop près de ces chevaux, car je ne puis répondre d'eux. Avez-vous quelque demande à m'adresser ?

— J'attends depuis plusieurs heures pour vous parler, monsieur ; mais si vous n'avez pas le temps, je reviendrai demain matin, dit Frankland.

— Eh ! bien, oui, revenez demain matin ; car maintenant je n'ai pas un instant à perdre, » dit le jeune Folingsby en fouettant ses chevaux, qu'il poussa comme si le salut de la nation dépendait d'une vitesse de douze milles à l'heure.

Le jour suivant, le vieux fermier revint sans pouvoir obtenir d'audience ; on le renvoya au lendemain, et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Il

écrivit des lettres et ne reçut pas de réponse. Enfin, ayant donné une demi-guinée au valet de chambre, il réussit à se faire admettre. M. Folingsby était en train de mettre ses bottes, et ses chevaux l'attendaient à la porte. Frankland comprit qu'il fallait être bref dans son discours : il lui fallut pourtant rappeler d'abord le long espace de temps qu'il avait occupé la ferme, les améliorations qu'il avait effectuées, et le dernier désastre qui était venu fondre sur lui. Les bottes étaient sur le point d'être chaussées, lorsqu'il arriva à la promesse de renouvellement et à la sommation d'avoir à vider les lieux.

« Une promesse de renouvellement : je n'ai pas connaissance de cela.... une sommation : c'est l'affaire de mon agent ; parlez-lui, il vous rendra justice. Je suis très-peiné de tout cela, M. Frankland, très-peiné, extrêmement peiné.... Maudit soit l'animal qui a fait ces bottes !... Mais vous voyez dans quel embarras je me trouve ; je n'ai pas un moment à moi ; je suis venu à la campagne seulement pour quelques jours ; je pars demain pour les courses d'Ascot ; je n'ai vraiment pas le temps de m'occuper de quoi que ce soit. Mais parlez à M. Deal, mon fondé de pouvoir, il vous fera justice, j'en suis sûr. Je lui abandonne toutes ces affaires.... Jack, le cheval bai est-il prêt ?...

— J'ai parlé à votre agent, monsieur, dit le fermier en suivant le jeune étourdi ; mais il m'a répondu que des promesses verbales, faites sans témoins, n'étaient que du vent ; et je n'ai d'autre recours que votre justice. Je vous assure, monsieur, que je n'ai jamais été un mauvais fermier, et ma terre est là pour le prouver.

— Dites cela à M. Deal ; faites lui comprendre votre position. Je lui laisse le soin de ces sortes d'affaires. Je n'ai réellement pas le temps de m'en occuper ; mais je suis certain que M. Deal vous fera justice. »

Ce fut tout ce qu'il put obtenir du jeune propriétaire. La confiance de celui-ci dans la loyauté de son mandataire était assez mal placée. M. Deal avait reçu une autre proposition pour la ferme de Frankland, et avec la proposition un billet de banque qui parla plus haut que les prières du vieillard. L'agent lui reprit donc sa ferme, et déclara que, dans l'intérêt de son maître, il ne pouvait faire autrement, parce que le nouveau fermier avait promis de bâtir une maison de maître au lieu d'une habitation de fermier.

Les conventions furent arrêtées sans que M. Folingsby s'en occupât autrement que pour signer les baux, dont il n'écouta même pas la lecture, et pour recevoir, à titre d'épingles, une demi-année de fermage. Cela lui causa

une vive satisfaction, car, malgré sa grande fortune, il était souvent à court d'argent, et son factotum savait bien profiter, pour lui complaire, de son aversion pour les affaires. Certes, M. Folingsby n'aurait à aucun prix, et de propos délibéré, commis une action aussi basse. que de dénier à un fermier estimable une promesse de renouvellement ; mais, de fait, lorsqu' on lui apporta les baux, il avait depuis longtemps oublié jusqu'au dernier mot de sa conversation avec le pauvre Frankland.

## II.

Ce fut un triste jour pour cette malheureuse la mille que celui où il fallut quitter la ferme. Le père et le grand-père de Frankland avaient été fermiers des Folingsby ; chacun d'eux avait fait à la terre de grandes améliorations. Tous les voisins, émus de compassion, n'eurent qu'un cri de réprobation contre M. Folingsby. Mais il était à Ascot, et il ne les entendit pas. Il assistait aux courses, pariant des sommes considérables pour un cheval favori, tandis que le vieillard et sa famille suivaient lentement, dans leur chariot couvert, le chemin qui les éloignait de la ferme, disant un dernier adieu à ces champs qu'ils avaient cultivés, ensemencés, et dont ils ne récolteraient plus la moisson.

Le vieillard et sa famille s’éloignent lentement de la ferme.

Anna, la servante qui se reprochait si amèrement d’avoir laissé le seau de cendres près de la meule de foin, apportait une activité sans égale au service de son maître. En cette occasion, on aurait dit que ses forces étaient doublées, et elle montrait une adresse et une présence d’esprit dont elle n’avait jamais fait preuve auparavant : il semblait que la reconnaissance eût réveillé toutes ses facultés.

Avant d’entrer dans cette famille, elle avait passé quelques années chez un cultivateur qui possédait une petite ferme avec un joli cottage. Elle se rappela que le bail expirait cette année même. Sans dire un mot de ses

intentions à personne, elle partit de grand matin, fit quinze milles à pied, alla trouver son ancien maître, et lui offrit de lui payer une année d'avance sur les économies qu'elle avait faites depuis six ou sept ans, s'il voulait donner sa ferme à M. Frankland. Il ne voulut point accepter l'argent de cette brave fille, et lui dit qu'il n'avait pas besoin de prendre des sûretés avec M. Frankland et son fils Georges. Il ajouta qu'ils jouissaient de la meilleure réputation et que personne, dans tout le comté de Monmouth, n'entendait mieux l'exploitation d'une ferme. Il leur accorda volontiers la sienne ; mais elle n'avait que quelques acres, et la maison était si petite qu'elle pouvait tout au plus loger trois personnes.

Le vieux Frankland s'y installa donc avec son fils aîné. James se rendit à Monmouth, où il trouva une place de commis chez un mercier nommé M. Cleghorn, qui le prit de préférence à trois autres jeunes gens qui s'étaient présentés le même jour.

« Vous dirai-je la raison pour laquelle je vous ai choisi, James ? demanda M. Cleghorn.

— Je suppose, dit James, que vous pensez que j'ai dû recevoir une bonne et honnête éducation ; car vous avez, je crois, monsieur, quelque peu connu ma famille du vivant de ma mère.

— En effet ; et dans ce temps-là je vous ai connu quelque peu vous-même. Vous avez sans doute oublié une circonstance qui est restée présente à mon souvenir. Vous n'aviez guère alors que neuf ans. Vous vîntes à ma boutique payer pour votre mère une facture qui portait une erreur d'une guinée à mon préjudice. Vous vous en étiez aperçu et vous me remîtes tout l'argent. Dès lors je vous tins non-seulement pour un bon comptable, mais pour un honnête garçon. Depuis, j'ai été trompé par un commis en qui j'avais mis inconsidérément toute ma confiance ; mais cela ne m'empêchera pas de me fier. à vous, parce que je sais que vous avez été bien élevé et qu'une bonne éducation est la plus sûre garantie qu'un homme puisse donner de sa moralité. »

Ainsi, dès l'âge le plus tendre on peut déjà pressentir les qualités futures, et les enfants héritent de la bonne renommée de leurs parents. Riche héritage, que les caprices de la fortune ne peuvent jamais leur enlever.

La bonne réputation de Fanny et de Patty était répandue dans tout le voisinage ; et, dès qu'il ne leur fut plus possible de rester à la maison du vieux Frankland, elles n'éprouvèrent aucune difficulté pour se placer. Loin de là, plusieurs des meilleures familles de Monmouth se montrèrent

empressées à les engager. Fanny entra chez Mme Hungerford, qui appartenait à une ancienne famille ; c'était une femme hautaine, mais sans insolence ; elle était généreuse, mais ne passait pas généralement pour être affable. Elle avait plusieurs enfants, et elle prit Fanny Frankland pour en avoir soin.

« Soyez exacte à suivre mes recommandations, jeune fille, dit Mme Hungerford ; ayez des égards pour mes enfants, et vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de la manière dont vous serez traitée dans cette maison. Je veux que tout le monde soit heureux chez moi, depuis les premiers jusqu'aux derniers. Vous avez reçu une éducation supérieure à votre condition présente : j'espère et je crois que vous justifierez la bonne opinion que j'ai conçue de vous. »

Fanny fut un peu intimidée par la hauteur dés manières de Mme Hungerford ; cependant elle montra qu'elle avait une ferme quoique modeste confiance en elle-même, ce qui ne déplut pas trop à sa maîtresse.

Quelque temps après, Patty trouva aussi à se placer chez mistriss Crumpe, vieille dame fort riche, mais souvent malade et d'un caractère bourru, qui avouait qu'il lui fallait une jeune personne du meilleur naturel pour la servir. Elle demeurait à quelques milles de Monmouth, où elle avait de nombreuses connaissances ; mais, en raison de son grand âge et de ses infirmités, elle menait une vie très-retirée.

Il n'y avait plus désormais que Frank à établir. Il résolut de s'adresser à M. Barlow, procureur jouissant d'une excellente réputation, et qui connaissait la famille Frankland. M. Barlow avait justement besoin d'un clerc, et, comme, il savait que Frank ne manquait pas de capacité et qu'on pouvait avoir toute confiance en sa probité, il n'hésita pas à lui donner cet emploi. Frank avait naguère encore des préjugés contre les procureurs : il s'imaginait qu'il ne pouvait se rencontrer d'honnêtes gens dans cette profession. Mais dès qu'il eut travaillé dans l'étude de M. Barlow, il ne tarda pas à revenir de son erreur. M. Barlow n'employait jamais les moyens retors de la chicane ; il cherchait au contraire à dissuader ses clients d'entreprendre des procès douteux. Au lieu d'exciter les parties, il mettait son plaisir et son amour-propre à faire venir adroitement des réconciliations. On disait de M. Barlow qu'il avait plus perdu de procès hors de cour et moins en justice qu'aucun procureur dans toute l'Angleterre ; sa réputation était si grande qu'on s'adressait à lui plutôt comme jurisconsulte que comme procureur. Avec un tel maître, Frank avait

l’espoir d’être très-heureux, et il prit la ferme résolution de ne rien négliger pour mériter l’estime et l’affection de M. Barlow.

Cependant, James Frankland faisait parfaitement l’affaire de M. Cleghorn, le mercier ; tous les clients s’accordaient à dire qu’ils n’avaient jamais été si bien servis que depuis que ce jeune homme tenait le magasin. Ses comptes étaient toujours de la plus scrupuleuse exactitude, ses factures écrites avec une netteté dont rien ne pouvait approcher. Son assiduité à la boutique était si constante que son patron commençait à craindre pour sa santé, d’autant plus qu’il n’avait jamais été habitué jusque-là à une vie aussi sédentaire.

« Vous devriez profiter de ces belles soirées, James, pour sortir, dit M. Cleghorn. Allez de temps en temps faire une promenade à la campagne et respirer un air pur. Je n’ai pas besoin de vous tenir toujours cloué au comptoir. Allez, voici une aussi belle soirée que vous le pouvez désirer, prenez votre chapeau et sortez un peu ; je garderai le magasin jusqu’à votre retour. Il faut être un mauvais maître, en vérité, pour ne pas savoir apprécier ceux qui se rendent utiles ; et je ne serai jamais dans ce cas, je l’espère. Les bons serviteurs font les bons maîtres, et les bons maîtres les bons serviteurs.... Mais, pardon, monsieur James, je ne veux pas dire que vous soyez un serviteur ; c’est une mauvaise manière de parler, et l’on n’est pas toujours maître de sa langue quand le cœur est aussi bien disposé que le mien à votre égard. »

M. Cleghorn passait aux yeux du monde pour un homme peu porté à l’indulgence : ce n’était pas un égoïste ; mais il avait une haute idée de la subordination dans la vie. Il s’était élevé lui-même lentement et par degrés, et il pensait que dans le commerce tout homme devait passer par ce qu’il appelait « le mauvais temps aussi bien que le bon. » Il voyait que son nouveau commis avait assez bien supporté le mauvais, et maintenant il était disposé à lui donner quelque peu de bon temps.

James, dont l’affection pour son frère Frank était des plus vives, alla le voir et s’en fut avec lui chez Mme Hungerford pour demander à Fanny de les accompagner dans leur promenade. Ils la voyaient rarement depuis qu’ils avaient quitté la maison de leur père pour habiter Monmouth ; aussi furent-ils tout désappointés quand Mme Hungerford leur fit dire par son domestique que Fanny n’était pas à la maison, et qu’elle venait d’aller à la promenade avec les enfants. On ne put leur indiquer de quel côté elle était allée, en sorte qu’ils n’avaient aucun espoir de la rencontrer. Ils sortirent de

Monmouth et suivirent un sentier ombreux qui les conduisit dans la campagne. Il était tard lorsqu'ils songèrent au retour ; après avoir été renfermés à la maison durant plusieurs semaines, l'air frais et pur, la verdure des champs, le doux parfum des fleurs dans les haies, étaient pour eux de délicieuses nouveautés.

« Ceux qui voient ce spectacle tous les jours, disait James, y font à peine attention ; je me souviens qu'à la ferme j'étais ainsi. C'est pourquoi mon père disait souvent que chaque chose dans ce monde a son prix suivant les gens. Nous qui travaillons avec assiduité tant que la journée dure, nous prenons cent fois plus de plaisir à une promenade comme celle-ci, que les gens qui battent le pavé du matin jusqu'au soir. »

Les réflexions philosophiques de notre ami James furent interrompues par les cris joyeux d'une troupe d'enfants cherchant à franchir une barrière qui donnait sur le chemin où se promenaient les deux frères. Ces enfants avaient les mains pleines de bouquets de chèvrefeuille, de roses sauvages et de bluets. Ils donnèrent leurs fleurs à une jeune femme qui les accompagnait, en la priant de vouloir bien les tenir pendant qu'ils franchiraient la barrière. James et Frank coururent offrir leur aide aux enfants, et alors ils reconnurent dans la jeune femme qui tenait les fleurs leur sœur Fanny.

« Notre sœur Fanny ! s'écria Frank. Par quel heureux hasard est-elle ici ? Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue. Nous avons été tous deux chez Mme Hungerford pour te voir, et nous avons été obligés de faire la moitié de notre promenade sans toi ; mais maintenant nous ferons route ensemble. J'ai mille choses à te dire : voyons, quel est notre chemin ? Suivons le plus long, je t'en prie. Prends mon bras. Quelle délicieuse soirée !... Mais, qu'as-tu donc ?

— C'est en effet une belle soirée, répondit Fanny avec un peu d'hésitation, et je désire que celle de demain soit aussi belle. Je demanderai à ma maîtresse la permission d'aller à la promenade avec vous demain soir ; mais pour aujourd'hui, nous ne pouvons rester ensemble, parce que j'ai les enfants à surveiller, et j'ai promis à Mme Hungerford de ne me promener jamais avec personne quand j'aurais les enfants.

— Mais avec ton frère ! dit Frank, un peu contrarié de ce refus.

— J'ai promis de ne me promener avec personne ; et mon frère assurément c'est quelqu'un.... Ainsi, bonsoir, mon frère, bonsoir, répondit Fanny, essayant de cacher sa contrariété sous un air riant.

— Mais quel mal, voyons, puis-je faire aux enfants en me promenant avec toi ? s'écria Frank qui cherchait à la retenir par sa robe.

— Je n'en sais rien ; mais tel est l'ordre de ma maîtresse ; et tu sais, mon cher Frank, que je dois lui obéir tant que je serai chez elle.

— Elle a raison, Frank, » dit James.

Frank lâcha aussitôt la robe de Fanny.

« Tu as raison, chère sœur, lui dit-il ; tu as raison, comme dit James, et moi, j'ai tort : ainsi, bonsoir, bonsoir. Seulement, n'oublie pas de demander pour demain la permission de venir te promener avec nous, car j'ai reçu une lettre de notre père et du frère Georges, et je dois te la montrer. Mais attends cinq minutes, Fanny, et je vais te la lire tout de suite. »

Fanny, malgré son désir d'entendre la lecture de la lettre de son père, ne voulut pas attendre, et elle s'enfuit avec les enfants qui lui étaient confiés, disant qu'elle voulait tenir scrupuleusement sa promesse. Frank courut après elle et lui remit la lettre.

« Tu es une bonne fille, ma chère Fanny, digne à tous égards du bien que notre père dit de toi dans sa lettre. Prends-la, enfant ; ta maîtresse ne te défendra pas, je suppose, de recevoir une lettre de ton père. Je ne lui voudrai pas de bien, si elle ne consent pas à le laisser venir avec nous demain soir, » ajouta-t-il tout bas.

Les enfants interrompirent Fanny à chaque instant pendant qu'elle lisait la lettre de son père.

« Cueillez donc pour moi cette rose sauvage, Fanny, disait l'un.

— Tenez, je vous prie, ce beau chèvrefeuille, reprenait l'autre.

— Et faites-nous passer par le pré, en retournant à la maison, pour que je puisse voir les vers luisants, ajoutait le plus petit. Maman me l'a dit ; et, pendant que nous regarderons les vers luisants, vous pourrez vous asseoir sur une pierre ou sur un banc et lire cette lettre tout à votre aise. »

Fanny, qui était toujours disposée à accorder aux enfants tout ce que leur mère n'avait pas défendu, y consentit volontiers. Lorsqu'ils furent dans le pré, le petit Gustave, le plus jeune des enfants, lui trouva une place très-commode où elle s'assit pour lire sa lettre, pendant que les enfants allaient à la chasse des vers luisants.

Fanny lut trois fois de suite la lettre de son père : beaucoup de gens, excepté ceux qui ont le honheur d'aimer leur père autant qu'elle et d'avoir un père aussi digne d'être aimé, trouveront que cette lettre méritait tout au plus une simple lecture.

« Mes chers enfants,

« C'est une étrange chose pour moi que de vivre sans vous ; mais, avec moi ou loin de moi, je suis sûr que vous vous conduisez bien, et c'est la plus douce consolation qu'un père puisse avoir dans sa vieillesse. Je suis tout joyeux d'apprendre que mon cher Frank a, par son propre mérite, trouvé une si bonne place chez cet excellent M. Barlow. Je suis sûr que maintenant il ne déteste plus les procureurs. D'ailleurs je suis convaincu qu'il ne pourrait pas détester quelqu'un plus d'une demi-heure, malgré tous ses efforts. Grâce à Dieu, aucun de mes enfants n'a été élevé dans des idées de vengeance ou d'envie ; ils ne se disputeront jamais pour des questions d'argent, comme cela se pratique dans beaucoup de familles. Mieux vaut un dîner frugal, assaisonné par l'amitié, qu'un repas somptueux où règne la discorde. Je n'ai pas besoin de prendre la peine d'écrire à chacun de vous en particulier ; mais les vieillards sont causeurs. Mon rhumatisme, cependant, m'empêche de bavarder avec vous autant que je le voudrais. Il me tourmente beaucoup plus qu'à l'ordinaire depuis le jour où j'ai eu si grand froid, ayant été obligé d'attendre M. Folingsby avec des habits tout trempés. Mais j'espère bientôt pouvoir remuer mon bras et être capable de prendre ma part des travaux de notre petite ferme et de seconder votre frère Georges. Pauvre garçon ! il a déjà tant travaillé et il travaille tant tous les jours, que je crains bien qu'il n'aille au delà de ses forces. Il est en ce moment dans le petit champ, vis-à-vis de ma fenêtre, occupé à arracher les mauvaises herbes, et cela lui donne beaucoup de mal. Il en a fait un énorme tas ; mais je souhaite de tout mon cœur qu'il ne travaille pas longtemps ainsi.

« Je désire, mon cher James, que tu ne sois pas trop confiné dans ta boutique, et toi, mon cher Frank, dans ton bureau ; voilà tout ce que je redoute pour vous. Dites à mes bonnes filles que je les aime et que je les bénis. Si Fanny n'était pas aussi sage qu'elle est jolie, j'aurais quelques craintes pour elle, en apprenant que Mme Hungerford reçoit si belle société. Dans une telle maison, c'est une place dangereuse que celle de gouvernante ; mais ma Fanny, j'en suis certain, aura toujours présents à

l'esprit les préceptes et les exemples de sa mère. Je me suis laissé dire que Mme Crumpe, la maîtresse de Patty, est d'une humeur difficile, ce qui doit être attribué à son grand âge et à ses infirmités ; mais ma Patty a un naturel si doux et si aimable, que je défie qui que ce soit au monde de la connaître sans l'aimer. Allons, me voilà fatigué d'écrire. Je suis obligé de tenir ma plume de la main gauche, car mon bras droit n'est pas encore débarrassé de mon rhumatisme. James n'est plus là pour écrire sous ma dictée. Dieu vous bénisse et vous conserve, mes chers enfants ! Avec cette consolation, je n'ai point à me plaindre ici-bas. Écrivez bientôt à

« Votre père affectionné,

« B. FRANKLAND. »

« Voyez, voyez les beaux vers luisants ! » s'écriaient les enfants, qui entourèrent Fanny lorsqu'elle eut achevé la lecture de sa lettre. Il y avait, en effet, dans ce pré une grande quantité de ces insectes, et, réunis par petits groupes sur la terre, ils scintillaient comme des étoiles.

Tandis que les enfants contemplaient avec admiration ce ravissant spectacle, leur attention fut distraite des vers luisants par les fanfares d'un cor de chasse. Il regardèrent autour d'eux et s'aperçurent que le bruit venait du balcon d'une maison qui était à peu de distance de l'endroit où ils se trouvaient.

« Oh ! laissez-nous approcher du balcon, dirent-ils ; nous pourrons écouter plus aisément la musique. »

Un violon et une clarinette se faisaient entendre à ce moment.

« Oh ! approchons-nous, répétèrent-ils, en employant tontes leurs forces pour entraîner Fanny près du balcon.

— Mes enfants, il se fait tard, dit-elle, il faut nous en retourner bien vite à la maison. Il y a là, vous le voyez, une grande réunion ; du monde à la porte et aux fenêtres. Si nous allons plus près, quelqu'un de cette société voudra certainement vous parler, et vous savez bien que votre maman n'entend pas cela. »

Les enfants se turent et se regardèrent d'un air indécis. Mais alors retentit le son d'une timbale, et le petit Gustave, ne pouvant plus résister à sa curiosité de voir et d'entendre de plus près cet instrument, s'échappa des mains de Fanny et courut du côté de la maison en criant :

« Je veux aller écouter, moi ; je veux voir aussi ! »

Fanny fut obligée de courir après lui jusqu'au milieu de la compagnie ; l'enfant s'était dirigé vers un jeune officier qui le prit dans ses bras en disant :

« Voilà, parbleu, un joli petit garçon, un soldat, ma foi, à quelques pouces près ! Oui, certes, il verra le tambour, et il en battra ; je voudrais bien voir qui dirait le contraire. »

En disant ces mots, le galant enseigne emporta Gustave sur le perron de l'escalier qui conduisait au balcon. Fanny, dans une grande anxiété, courut après lui, le priant de ne pas garder l'enfant qui avait été confié à ses soins. Sa maîtresse, disait-elle, serait extrêmement mécontente si elle désobéissait à ses ordres.

La beauté de Fanny, sa contenance modeste en regardant le balcon, les larmes qui roulaient dans ses yeux, intéressèrent à sa cause plusieurs personnes, qui s'écrièrent :

« Allons, c'est assez, Bloomington ! rends-lui le petit garçon ; il ne serait pas bien de lui faire perdre sa place.

— Oh ! oui, oui, s'écria le petit Gustave en s'échappant des bras de l'officier. Je ne veux plus voir la timbale ; je veux m'en aller tout de suite à la maison. »

Et l'enfant descendit l'escalier en courant, prit la main de Fanny et marcha à ses côtés avec toute la fierté d'un héros dont le grand cœur a su vaincre ses passions. Le petit Gustave était vraiment un généreux enfant : son premier soin en rentrant à la maison fut de raconter à sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée. Mme Hungerford écouta son fils avec satisfaction et lui dit :

« Je ne saurais te donner une plus belle récompense, mon enfant, que de récompenser cette jeune fille elle-même. La fidélité avec laquelle elle a exécuté mes ordres la place, dans mon opinion, au-dessus de la condition où elle est née. A partir de ce jour, elle occupera dans ma maison la position à laquelle lui donnent droit sa sincérité, sa grâce et son bon sens. »

Désormais Fanny, pour complaire à Mme Hungerford, assista à toutes les leçons des enfants. Sa maîtresse lui conseilla de s'appliquer à apprendre tout ce qu'il est utile de savoir pour faire une bonne gouvernante de jeunes personnes. Cette fière, mais bienveillante dame, lui disait :

« Quand vous parlez, votre langage est en général choisi et correct, et vous pourrez sans peine former vos manières et développer vos talents. Je dois, du reste, vous en faciliter les moyens à cause des bons soins que vous

donnez à mes enfants, et je suis heureuse de récompenser mon fils Gustave de la façon qui, j'en suis certaine, lui sera le plus agréable.

— Et, maman, dit le petit garçon, ne pourra-t-elle aller quelquefois se promener avec ses frères ? car je crois qu'elle les aime autant que je chéris mes sœurs. »

Mme Hungerford permit à Fanny de se promener une heure chaque matin, pendant que ses enfants étaient avec le maître à danser. Alors elle put sortir tantôt avec James, tantôt avec Frank, suivant que l'un ou l'autre pouvait disposer de son temps ; et ils firent ainsi de délicieuses promenades. Combien ils goûtaient le bonheur d'avoir été élevés. dans une si parfaite amitié les uns pour les autres ! Cette amitié faisait alors la joie de leur existence.

Quant à la pauvre Patty, elle regrettait de ne pouvoir se joindre à ces aimables réunions ; mais, hélas ! elle était si utile, si agréable, si indispensable à sa maîtresse infirme, qu'il lui était impossible de quitter un moment la maison ! « Où est Patty ? Pourquoi Patty ne fait-elle pas cela ? » étaient les questions incessantes de Mme Crumpe, chaque fois que la jeune fille s'absentait. Toutes les affaires de la maison retombaient sur les bras de Patty, parce que personne ne faisait rien aussi bien qu'elle. Mme Crumpe trouvait que personne ne l'habillait aussi bien que Patty ; personne aussi bien que Patty ne faisait son lit de façon à ce qu'elle pût dormir ; personne ne savait faire la gelée, le bouillon et le petit lait à son goût aussi bien que Patty ; personne enfin ne savait rôtir, bouillir ou cuire au four aussi bien que Patty. Bref, Patty était obligée de tout faire. Le repassage des bonnets de Mme Crumpe, qui avaient des garnitures plissées avec une délicatesse exquise, devint aussi le partage de Patty ; un jour que la blanchisseuse était malade, elle en avait plissé un avec tant de goût, que sa maîtresse ne voulut plus dès lors porter que des bonnets plissés par elle. Or, Mme Crumpe changeait de bonnet, ou plutôt on la changeait de bonnet trois fois par jour, et jamais elle ne portait deux fois le même.

Cependant, laver, repasser, plisser, rôtir, bouillir, cuire au four, faire la gelée, le bouillon et le petit lait, tout cela ne suffisait pas : Mme Crumpe s'était mis en tête qu'elle ne pouvait manger d'autre beurre que celui qui avait été baratté par Patty. Mais ce qui était pis encore, c'est qu'elle ne passait pas une nuit sans faire lever vingt fois la pauvre fille pour voir ce qui faisait aboyer le chien ou miauler le chat. Et à peine commençait-elle à

s’endormir, vers la pointe du jour, que sa maîtresse, dans la chambre de qui elle couchait, l’appelait de nouveau.

Portrait de Mme Crumpe.

« Patty ! Patty ! il se fait un bruit d’enfer dans la basse-cour.

— Oh ! madame, ce sont les coqs qui chantent.

— Eh bien ! levez-vous et empêchez-les de chanter sur un ton si élevé.

— Mais, madame, je ne puis en vérité les empêcher de chanter.

— Oh ! que si ! vous le pouvez bien, si vous y allez. Levez-vous et fouettez-les, mon enfant. Fouettez-les à la ronde, ou je ne pourrai jamais m’endormir. »

La maîtresse de Patty s’inquiétait peu de savoir si la pauvre fille dormait ou ne dormait pas. Ce n’était pas en réalité une femme d’une mauvaise nature, mais la maladie l’avait rendue maussade. Longtemps habituée aux prévenances et aux soins de ses parents et de ses serviteurs, qui convoitaient un riche legs dans son testament, elle se considérait comme une sorte d’idole devant laquelle tous ceux qui l’approchaient devaient se prosterner aussi bas que cela lui plaisait. S’étant aperçue que tout son entourage se

composait de gens intéressés, elle devint profondément égoïste. Du matin au soir et du soir au matin, d'un bout de l'année à l'autre, elle était tellement habituée à voir tout le monde s'employer pour elle, qu'elle en était arrivée à considérer cela comme le cours naturel des choses. Aussi, ne songeait-elle même pas à la commodité et au bien-être de ces créatures qui lui semblaient nées pour son utilité et ne vivant que pour lui être agréable.

Cependant Patty se donnait tant de mal et conservait, malgré tout, une si bonne humeur, que de temps en temps la vieille dame disait pour se mettre en paix avec sa conscience : « Bien ! bien ! je lui rendrai tout cela dans mon testament ! je lui rendrai tout cela dans mon testament ! »

Elle tenait pour certain que Patty, comme tous les gens de sa dépendance, n'était mue que par des considérations mercenaires, et elle était persuadée que l'espoir d'obtenir un bon legs ferait de Patty son esclave pour toujours. En cela la vieille dame se trompait.

Un matin, Patty entra dans sa chambre avec un visage où se peignait la plus vive tristesse. Sa contenance contrastait tellement avec ses manières habituelles, que Mme Crumpe, qui s'occupait fort peu d'ordinaire des sentiments des autres, ne put s'empêcher de remarquer ce changement.

« Eh bien ! dit-elle, qu'y a-t-il, mon enfant ?

— Oh ! de mauvaises nouvelles, madame ! répondit Patty en se détournant pour cacher ses larmes.

— Mais qu'y a-t-il, vous dis-je, mon enfant ? Ne pouvez-vous parler ? Qu'est-ce que c'est ? Voyons ! avez-vous brûlé mon plus beau bonnet en le repassant ? dites. Est-ce cela ?

— Ah ! c'est bien pire, madame ; bien pire.

— Pire ! que peut-il y avoir de pire ?

— Mon frère, madame, mon frère Georges est mal, bien mal.... une fièvre pernicieuse.... et on dit qu'il n'en reviendra pas.... Voici la lettre de mon père, madame....

— Seigneur ! comment la lirai-je sans lunettes ?... Mais à quoi bon la lire, puisque vous m'avez dit tout ce qu'il y a dedans ?... Ah ! comme cette enfant pleure ! continua Mme Crumpe en se relevant un peu sur son oreiller et regardant Patty avec une sorte de curiosité mêlée d'étonnement. Oh, oh !... mais je ne puis ainsi rester au lit jusqu'à l'heure du dîner. Allons, mon enfant, donnez-moi mon bonnet et essuyez vos yeux ; car vos pleurs ne feront aucun bien à votre frère. »

Patty essuya ses larmes.

« Non ! dit-elle, pleurer ne lui fait aucun bien, mais....

— Mais où est mon bonnet ? Je ne le vois pas sur la table à repasser.

— Non, madame.... Marthe va vous l'apporter dans une ou deux minutes ; elle est à le plisser.

— Je ne veux pas qu'il soit plissé par Marthe. Allez et faites-le vous-même.

— Mais, madame, répliqua Patty, qui, à la grande surprise de sa maîtresse, ne bougeait pas, malgré ses ordres, j'espère que vous serez assez bonne pour me permettre de me rendre aujourd' hui auprès de mon frère. Toute ma famille est avec lui, il demande à me voir, et on a envoyé un cheval pour moi.

— Qu'on le fasse retourner.... vous n'irez pas.... je ne puis me passer de vous. Si vous voulez me servir, servez-moi. Si vous préférez servir votre frère, servez votre frère et quittez-moi.

— Alors, madame, dit Patty, je dois vous quitter ; car je ne puis hésiter à assister mon frère en ce moment. Plaise à Dieu que je n'aie pas déjà trop tardé à le faire !

— Quoi ! vous allez me quitter ?... me quitter malgré mes ordres ! Prenez-y garde alors : cette porte ne s'ouvrira plus désormais pour vous, si vous partez maintenant, » s'écria Mme Crumpe, que cette résistance inattendue mettait hors d'elle-même.

Elle se leva sur son séant, et, toute rouge de colère, elle ajouta :

« Quittez-moi maintenant, et ce sera pour toujours. Je vous en préviens !

— Eh bien ! madame, il faut alors que je vous quitte pour toujours, répondit la jeune fille en se dirigeant vers la porte. Je vous souhaite santé et bonheur, et je suis bien fâchée de rompre avec vous si brusquement.

— Cette fille est folle ! s'écria Mme Crumpe. Après ceci, vous n'espérez plus que je me souvienne de vous dans mon testament ?

— Non, madame, en vérité ; je n'attends rien de semblable, dit Patty. »

En disant ces mots, elle mit la main sur le bouton de la porte.

« Alors, dit Mme Crumpe, peut-être penserez-vous que cela vaut bien la peine de rester avec moi, quand je vous aurai dit que je ne vous ai point oubliée dans mon testament ? Songez-y bien, ma petite, avant de passer le seuil de la porte ; songez-y, et ne me désobligez pas pour toujours.

— Ah ! madame, songez aussi à mon pauvre frère. Je suis désolée de vous désobliger.... pour toujours ; mais je ne dois penser à rien en ce moment qu'à mon malheureux frère. »

A ces mots, le bouton de la serrure tourna doucement sous sa main.

« Comment ! votre frère est-il riche ? Que pouvez-vous donc tant attendre de ce frère qui puisse vous dédommager de rompre avec moi d'une si étrange manière ? »

Patty, surprise de cette apostrophe, garda un moment le silence. Enfin elle répondit :

« Je n'attends rien de lui, madame ; il est aussi pauvre que moi, et je ne l'aime pas moins pour cela. »

Avant que Mme Crumpe eût pu comprendre ces dernières paroles, Patty était sortie de la chambre. Sa maîtresse resta dans la même attitude, durant quelques minutes après son départ, les yeux fixés sur la place que Patty occupait. Elle pouvait à peine revenir de son étonnement, et une foule de pensées douloureuses assiégeaient son esprit.

« Si j'étais pauvre et sur le point de mourir, qui viendrait à moi ? Je n'ai pas un seul parent au monde qui voulût rester près de mon lit. Non, pas une créature sur la terre ne m'aime comme cette pauvre fille aime son frère, qui est pourtant aussi pauvre qu'elle ! »

Ses réflexions furent interrompues par le bruit du galop du cheval de Patty, qui passait sous les fenêtres. Mme Crumpe essaya de se mettre à dormir, mais elle ne put y parvenir, et, au bout d'une demi-heure, elle tira violemment le cordon de sa sonnette, prit sa bourse dans sa poche, compta vingt guinées toutes neuves, et commanda de seller un cheval sur-le-champ. Puis elle ordonna à son maître d'hôtel de galoper après Patty, et de lui offrir cette somme entière si elle consentait à revenir.

« Commencez d'abord par une guinée, et augmentez jusqu'à ce que vous arriviez aux vingt guinées, dit Mme Crumpe. Je veux que vous la rameniez ici, ne fût-ce que pour me convaincre que l'on peut l'avoir pour de l'argent aussi bien que les autres. »

Le maître d'hôtel, en comptant l'or dans sa main, pensait que la somme était forte pour la satisfaction d'un tel caprice. Il n'avait jamais vu sa maîtresse dans une pareille disposition de prodigalité ; mais il n'y avait pas d'observation à faire : l'ordre était formel, et il obéit.

Au bout de deux heures il était de retour ; et Mme Crumpe vit avec étonnement qu'il lui rapportait son or intact. Le maître d'hôtel dit que Patty n'avait même pas voulu jeter un regard sur les guinées. Mme Crumpe tomba dans un violent accès de colère qui n'exciterait point assurément la sympathie de nos lecteurs : aussi nous dispenserons-nous de le décrire.

# III.

Lorsque Patty ne fut plus qu'à un demi-mille de la ferme de son frère, elle rencontra Anna, la fidèle servante, qui n'avait pas abandonné la famille dans sa mauvaise fortune. Elle attendait depuis le matin sur la route pour voir Patty la première. Dès qu'elle l'aperçut, Anna courut au-devant de la jeune fille : elle avait peine à parler, et Patty fut tellement effrayée qu'elle ne put lui adresser aucune question. Elle mit son cheval au petit pas et garda le silence.

« Vous n'avancez pas, mam'selle, dit Anna avec effort, vous n'avancez pas un peu plus vite ? Il a pourtant bien grand désir de vous voir.

— Il est donc encore vivant ! » s'écria Patty. El elle mit aussitôt son cheval au galop et ne tarda pas à se trouver à la porte de son père. James et Frank guettaient son arrivée : en la soulevant de dessus son cheval, ils s'aperçurent qu'elle tremblait au point de ne pouvoir se tenir debout. Ils voulurent la retenir un moment dehors, mais elle entra ou plutôt se précipita dans la chambre où son frère était couché. Il avait déjà perdu presque toute sensibilité et il ne reconnut pas sa sœur. Fanny lui tenait la tête ; elle tendit la main à Patty, qui s'approcha du lit sur la pointe du pied.

« Il est assoupi ? murmura-t-elle.

— Non, mais.... Le voilà qui revient à lui, continua Fanny, et il sera content, très-content de te voir, ainsi que mon père.

— Où est mon père ? dit Patty. Je ne le vois pas. »

Fanny lui désigna le fond de la chambre, où le vieillard était en prières. Les volets étant à demi fermés, elle ne pouvait apercevoir qu'un faible rayon de lumière qui brillait sur ses cheveux gris. Il se leva, s'approcha de sa fille avec un air plein de tristesse et de résignation, et, lui serrant la main entre les siennes :

« Ma pauvre chérie.... il faut nous résigner à le perdre.... La volonté de Dieu soit faite.

— Oh ! mon père, il y a de l'espoir ; il y a de l'espoir encore, répondit-elle. Voyez ! la couleur revient sur ses lèvres ; il rouvre les yeux.... Georges !... cher Georges ! mon bon frère ! C'est ta sœur Patty. Tu sais, ta sœur Patty ?

— Patty !... oui. Pourquoi ne vient-elle pas à moi ? J'irais la voir si je pouvais, dit le malade, sans savoir ce qu'il disait. Elle n'est pas encore venue ? Frank, envoie un autre cheval. Quoi ! il n'y a que six milles, six

milles en trois heures, c'est.... combien de milles par heure ? Dix milles, n'est-ce pas ? Ne la pressez pas.... ne lui dites pas que je suis aussi mal ; ni à mon père.... Qu'on ne le laisse pas me voir, ni James, ni Frank, ni ma petite Fanny, ni personne.... Ils sont tous trop bons pour moi. Je désire seulement voir Patty une fois encore avant de mourir ; mais qu'on ne lui fasse pas peur.... Je serai très-bien, dites-lui.... tout à fait bien pour le moment où elle viendra. »

Après avoir ainsi battu la campagne, ses yeux se fermèrent et il tomba dans un profond abattement. Il demeura dans cet état pendant quelque temps : enfin ses sœurs, qui étaient restées près de son lit à le garder, entendirent frapper à la porte. C'étaient Frank et James : ils venaient avec un ecclésiastique que Georges avait demandé avant son délire. L'ecclésiastique était suivi d'un bon médecin, qui se trouvait chez lui et qui avait voulu l'accompagner. Dès que cet excellent homme eut regardé le malade et lui eut tâté le pouls, il s'aperçut que l'ignorant apothicaire, auquel on avait eu recours en premier lieu, s'était mépris sur la maladie de Georges et l'avait traité tout de travers. C'était une fièvre putride, et l'apothicaire avait saigné le jeune homme plusieurs fois de suite. Le médecin pensa qu'il aurait pu le sauver s'il l'avait vu seulement deux jours plus tôt ; mais alors le cas était désespéré. Il n'en essaya pas moins tout ce qui était en son pouvoir.

Vers le matin, la maladie sembla prendre une tournure favorable. Georges reprit ses sens ; il reconnut son père, ses frères et Fanny. Il parlait à chacun avec sa douceur accoutumée, pendant qu'ils se tenaient tous autour de son lit : il demanda même si Patty était arrivée. Quand il la vit, il la remercia tendrement d'être venue ; mais il ne se souvenait pas qu'il eût rien de particulier à lui dire.

« Je voulais seulement vous voir tous ensemble pour vous remercier de vos bontés depuis que je suis au monde, et vous dire adieu avant ma mort ; car je sens bien que je vais mourir. Allons, ne pleurez pas ainsi. Mon père ! oh ! mon père est le plus à plaindre ; car ni James ni Frank ne peuvent rester avec lui.... »

Mais voyant la douleur de son père, que le bon vieillard s'efforçait en vain de contenir, Georges s'arrêta : il porta la main à sa tête comme pour démêler ses pensées confuses.

« Laissez-moi voir notre bon ministre, maintenant que je suis en état de lui parler. »

Il prit alors la main de chacun de ses frères et sœurs, les réunit toutes ensemble et les pressa sur ses lèvres. Puis, regardant son père qui se tenait en ce moment un peu à l'écart :

« Vous me comprenez, murmura Georges : il ne tombera jamais dans le besoin tant que vous travaillerez pour le soutenir.... Si je ne dois plus vous revoir dans ce monde, adieu.... Demandez à mon père s'il veut me donner sa bénédiction.

— Que Dieu te bénisse, mon fils ! que Dieu te bénisse, mon cher enfant !... Dieu ne refusera pas sa bénédiction à un si bon fils ! »

En disant ces mois, le père, accablé de douleur, posa ses mains tremblantes sur le front de son fils, déjà glacé par le froid de la mort.

« Quelle douce consolation pour un fils de recevoir la bénédiction de son père ! dit Georges. Puissiez-vous tous la recevoir, si jamais vous vous trouvez dans l'état où je suis !

— Il y aura longtemps alors que je ne serai plus de ce monde, bien longtemps, je l'espère, dit le pauvre vieillard, en sortant de la chambre. Que la volonté de Dieu soit faite ! Envoyez le ministre à mon enfant. »

L'ecclésiastique resta peu de temps dans la chambre. Quand il revint auprès de la famille, on lut dans ses yeux que tout était fini.

Il y eut un moment de silence solennel.

« Consolez-vous, dit le bon ecclésiastique, jamais homme n'a quitté ce monde avec une conscience si pure et un plus heureux espoir d'une vie à venir. Consolez-vous. Hélas ! dans un tel moment, quelle parole sortie d'une bouche humaine pourrait apporter une consolation à votre douleur ? »

Toute la famille assista aux funérailles. C'était un dimanche, précisément à l'heure des prières du malin. Aussitôt que le corps de Georges fut descendu dans la tombe, son père, ses frères, ses sœurs quittèrent le champ du repos, pour éviter la foule joyeuse qui se rendait à l'église. En rentrant à la maison, ils passèrent près du champ où Georges avait l'habitude de travailler. Ils virent le tas d'herbes qu'il avait arrachées, et, tout auprès, sa bêche encore debout dans la terre, à la place où il l'avait laissée la dernière fois qu'il avait travaillé.

Les enfants restèrent quelques jours avec leur malheureux père. Mais, un soir qu'ils étaient tous réunis autour de la table où ils prenaient leur frugal repas, le vieux Frankland parla ainsi :

« Mes enfants, si nous sommes pauvres, du moins nous sommes heureux d'être unis. Malgré toutes mes peines, je suis béni dans mes enfants. C'est une bénédiction que je ne voudrais pas échanger contre tous les biens de la terre. Quelque chose de plus triste encore que le souvenir d'un bon fils que l'on a perdu, c'est d'avoir un mauvais fils vivant. Je n'ai jamais connu ce mal heur.... Mais, chers garçons, et vous, chères filles, nous ne pouvons pas rester plus longtemps dans l'oisiveté où nous vivons. Vous êtes trop pauvres pour demeurer inoccupés. Il faut que demain chacun de vous retourne à ses affaires.

— Mais, mon père, s'écrièrent-ils tous à la fois, qui de nous restera avec vous ?

— Personne, mes chers enfants. Vous êtes tous en bon chemin, et je ne veux retirer aucun de vous de la maison des honnêtes gens où vous êtes placés. »

Patty s'empressa de répondre qu'elle avait plus que personne le droit de rester avec son père, parce que mistriss Crumpe refuserait certainement de la reprendre à son service, après ce qui s'était passé lors de son départ. Mais rien ne put convaincre le vieux Frankland. Il refusa positivement à chacun de ses enfants la permission de rester avec lui. Enfin Franck s'écria :

« Comment pourrez-vous exploiter cette ferme sans l'aide d'aucun de nous ? Il faut que vous consentiez à ce que l'un de nous reste ici, mon père. Songez que vous pouvez être atteint d'un nouvel accès de votre rhumatisme. »

Frankland se tut un moment, puis il répondit :

« La pauvre Anna me soignera si je tombe malade ; je puis encore lui payer ses gages. Je ne veux pas être à charge à mes enfants. Quant à cette ferme, je vais la quitter ; car, en vérité, dit le vieillard en souriant, je ne suis plus capable de la cultiver avec le rhumatisme qui m'empêche de me servir de mon bras droit. Mon propriétaire, le fermier Hervil, est un vieil ami qui m'est sincèrement attaché : il me donnera du temps pour acquitter le fermage. Il me propose même de rester dans la maison pour rien, mais je ne puis y consentir.

— Que ferez-vous donc ? cher père, dirent ses fils.

— L'ecclésiastique qui était hier ici s'occupe de me faire entrer dans une maison où je n'aurai rien à dépenser ni lui non plus, et où je serai tout près de vous, mes enfants.

— Mais, mon père, interrompit Franck, je vois, à votre façon d'en parler, qu'il y a dans cette maison quelque chose qui n'est pas de votre goût.

— C'est vrai, répondit Frankland, mais c'est la faute de ma fierté et de vieux préjugés qui ne sont pas faciles à vaincre à mon âge. Il est certain qu'il n'est pas fort de mon goût d'entrer dans une maison de charité.

— Une maison de charité ! s'écrièrent tous ses enfants à la fois. Oh ! mon père, vous ne devez pas, en vérité, vous ne devez pas entrer dans une maison de charité ! »

La fierté qui inspire au cultivateur anglais tant de répugnance à vivre de la charité publique est une des causes qui contribuent le plus à développer l'industrie et la vertu de la nation. C'est un préjugé fortement enraciné dans les familles, mais il est utile et doit être respecté.

Les enfants de Frankland ne pouvaient supporter la pensée de voir leur père entrer dans une maison de charité, et ils lui offrirent spontanément de faire une somme de l'argent que chacun d'eux avait déjà gagné, et de payer le loyer de la chaumière qu'il habitait. Frankland savait que, s'il acceptait cet argent, ses enfants seraient eux-mêmes dans le besoin ; il répondit donc les larmes aux yeux :

« Mes chers enfants, je vous remercie de votre bonté ; mais je ne puis accepter l'offre que vous me faites. Puisque je ne suis plus capable de me suffire, je ne veux pas, par une fausse honte, causer le malheur de mes enfants. Je ne veux pas leur être à charge, et je préfère la charité publique aux libéralités fastueuses de quelque riche. J'ai pris une résolution à laquelle rien ne pourrait me faire renoncer. Je suis déterminé à vivre dans la maison de charité de Monmouth.... Allons, écoutez-moi avec patience, mes enfants.... à vivre dans cette maison pendant une année, et je ne verrai aucun de vous de tout ce temps-là, à moins que je ne tombe malade. Je vous recommande formellement de ne point essayer de me voir avant douze mois révolus. Si, à cette époque, en vous réunissant, vous êtes capables de me soutenir sans vous gêner, j'accepterai avec reconnaissance, pour le reste de mes jours, ce que votre bon cœur vous inspirera »

Ses enfants lui assurèrent qu'ils gagneraient assez d'argent pour le soutenir sans se faire aucun tort à eux-mêmes, longtemps avant la fin de l'année, et ils le conjurèrent de leur permettre de le faire dès qu'ils le pourraient ; mais il demeura inébranlable : il exigea d'eux la promesse solennelle qu'ils obéiraient et qu'ils n'essayeraient même pas de le voir pendant une année. Puis il prit congé d'eux de la façon la plus touchante :

« Je sais, mes chers enfants, dit-il, que vous avez maintenant les plus sérieux motifs de travailler et de bien vous conduire. Dans douze mois, nous nous retrouverons ensemble, et j'espère que ce sera une réunion aussi heureuse que notre séparation est pénible. »

Les enfants obtinrent, non sans peine, de l'accompagner jusqu'à sa nouvelle demeure.

La maison de charité de Monmouth est bien supérieure aux autres institutions de ce genre. Cet établissement se compose de petites habitations tenues avec une propreté et un soin remarquables ; elles forment une rangée de petits cottages devant chacun desquels il y a un jardin rempli de groseilliers, de framboisiers et de toutes sortes de plantes utiles. Ce sont les vieillards qui les cultivent eux-mêmes. Les habitations sont convenablement appropriées, et chaque individu trouve dans sa propre demeure tout ce dont il a besoin. Aussi n'y a-t-il jamais de ces petits sujets de querelles qui se rencontrent si souvent dans les établissements charitables qui ne sont pas dirigés avec prévoyance. Les pauvres gens qui ont tout en commun deviennent inévitablement querelleurs.

« Vous voyez, dit le vieux Frankland en désignant la brillante vaisselle d'étain rangée sur la tablette de la cheminée de sa petite cuisine, vous voyez que je ne manquerai de rien ici. Je ne suis pas trop à plaindre. » Pendant qu'il revêtait l'uniforme appartenant à la maison, ses enfants demeurèrent tristes et silencieux. Avant de partir, ils convinrent tons de revenir dans un an à pareil jour, et d'apporter ce qu'ils auraient gagné. Ils espéraient ainsi, en réunissant leurs ressources, former la somme nécessaire pour assurer une fois encore à leur père une position indépendante. Ils se séparèrent dans cet espoir, et retournèrent chez les personnes qui les employaient.

Avant de partir ils conviennent tous de revenir dans un an.

## IV.

Patty revint chez mistriss Crumpe afin de prendre ses vêtements qu'elle y avait laissés et de recevoir quelques mois de gages qui lui étaient dus. Elle ne pensait pas que mistriss Crumpe, après ce qui était arrivé, désirât la reprendre auprès d'elle, et elle s'était pourvue à Monmouth d'une autre place qu'elle croyait convenable sous tous les rapports.

La première personne qu'elle vit en arrivant à la demeure de son ancienne maîtresse fut Marthe, qui lui dit, avec un air de feinte tristesse :

« Mauvaises nouvelles ! mauvaises nouvelles, miss Patty ! la colère de madame à propos de votre départ précipité s'est tournée en dedans, et ç'a été pour elle un grand malheur. Cette nuit même elle a eu une attaque de paralysie, et c'est à peine si depuis elle a prononcé quatre paroles,

—Ne prenez pas cela à cœur, ce n'est pas votre faute. Ne prenez pas cela à cœur, ma chère amie, reprit Betty, la femme de chambre, qui aimait beaucoup Patty. Pouviez-vous vous dispenser d'aller auprès de votre frère ? Tenez, prenez ce verre d'eau et ne vous faites pas de chagrin pour cela. Madame a eu une attaque de paralysie plus de six mois avant votre entrée à la maison, et j'oserais affirmer qu'elle devait avoir ce dernier accès, que vous fussiez restée ou non. »

Un violent coup de sonnette interrompit cette conversation, qui avait lieu dans la chambre voisine de celle de mistriss Crumpe. La vieille dame entendait parler plus haut que de coutume et elle était impatiente de savoir qui était là. Marthe répondit en ouvrant la porte.

« C'est Patty Frankland, madame, qui est venue pour ses hardes et pour ses gages....

— Et elle est très-fâchée d'apprendre que vous avez été si mal.... très-fachée, dit Betty qui suivait Marthe.

— Priez-la d'entrer, dit mistriss Crumpe en parlant plus distinctement qu'elle ne l'avait fait depuis le jour de son accès.... Quoi ! êtes-vous donc si affligée à cause de moi, ma fille ? » ajouta-t-elle en fixant ses yeux sur Patty.

Celle-ci ne put répondre ; il était facile de voir combien elle était émue.

« Oui, je crois que vous êtes affligée de me voir ainsi, reprit la vieille dame. Et je le suis aussi pour vous, ajouta-t-elle en avançant la main e cherchant à retenir Patty par sa robe. Vous aurez une plus belle étoffe que celle-ci pour mon deuil. Mais je sais que vous n'y songez même pas ; et c'est pour cette raison que je fais plus de cas de vous seule que de tous les autres ensemble. Restez avec moi, restez avec moi, pour me soigner ; vous me soignez à ma fantaisie. Vous ne m'abandonnerez pas dans la triste position où je me trouve maintenant, surtout lorsque c'est moi qui vous en prie. »

Patty ne pouvait refuser sans inhumanité ; elle resta donc chez mistriss Crumpe, qui s'éprit d'une si vive affection pour elle qu'elle ne pouvait

rester un instant sans l'avoir à ses côtés. Elle ne voulait rien prendre, aliments ou médecines, que de la main de Patty ; elle ne voulait plus prononcer un seul mot, à moins que ce ne fût pour répondre aux questions de Patty. La fatigue et la réclusion que cette jeune fille était obligée de supporter auraient suffi pour altérer la constitution d'une personne dont la santé aurait été moins robuste. Mais Patty supporta tout avec la plus grande patience et la meilleure humeur. La conviction qu'elle faisait bien la soutenait dans une tâche qui sans cela eût été au-dessus de ses forces.

Elle avait encore de plus rudes épreuves à traverser. Marthe était jalouse de l'affection que mistriss Crumpe témoignait à Patty, et elle insinuait fréquemment que certaines gens, quoique ayant plus de chance et de ruse que d'autres, finiraient peut-être par se trouver désappointés.

Patty laissa d'abord passer ces insinuations et ne voulut pas s'en occuper ; mais elle fut bientôt obligée d'y faire attention. Les parents de mistriss Crumpe reçurent de Marthe l'avis que sa maîtresse allait de plus en plus mal, et qu'elle était complétement dominée par une personne artificieuse, dont l'empire sur l'esprit de la vieille dame était tel, qu'on ne pouvait prévoir quelles en seraient les conséquences.

Ce rapport alarma vivement les héritiers. Ils savaient qu'il existait depuis plusieurs années un testament en leur faveur ; mais ils eurent la crainte de voir Patty profiter de son influence pour faire changer ces dispositions, et s'approprier la fortune de leur parente. Ils furent surtout frappés de cette idée en lisant, dans les journaux du jour, le compte rendu d'un procès en captation, intenté à une servante qui avait exercé une influence illégitime sur l'esprit de sa maîtresse, dont elle s'était fait instituer la légataire universelle.

Les plus proches parents de mistriss Crumpe étaient deux petits neveux, M. Josiah Crumpe, marchand à Liverpool, et l'enseigne Bloomington, dont nous avons déjà parlé. Le père de Bloomington avait voulu en faire un marchand ; mais ce jeune homme, qui n'avait aucune aptitude aux affaires, quitta la maison de commerce où il avait été placé pour entrer dans l'armée. Il était paresseux et prodigue. Sa grand'tante se montrait tour à tour tendre ou sévère à son égard. Tantôt elle lui donnait de l'argent ; tantôt elle le bannissait de sa présence, et déclarait qu'il ne recevrait jamais d'elle un seul schelling. C'était là sa dernière détermination ; mais l'enseigne Bloomington s'imaginait qu'il pouvait encore rentrer en grâce, et il résolut

de profiter de la maladie de sa tante pour pénétrer dans la maison. Mistriss Crumpe refusa positivement de le recevoir.

Sur ces entrefaites, les parents de la vieille dame accoururent. Mais celle-ci, connaissant le sentiment qui les poussait à cette démarche, fit fermer sa porte à tous ces importuns, ainsi qu'à son jeune neveu. Patty eut beau insister auprès de sa maîtresse, mistriss Crumpe ne voulut rien entendre. Quant à son testament, elle l'avait déchiré dans un accès de colère, et ses parents se trouvaient de fait déshérités, malgré les instances de Patty qui épuisa tous les moyens en son pouvoir pour la faire revenir sur une détermination qui ne lui paraissait pas suffisamment justifiée. Cette générosité de la part d'une jeune fille qui n'ignorait pas les calomnies répandues sur son compte par ceux-là même dont elle prenait les intérêts, au risque de déplaire à une maîtresse atrabilaire et souvent injuste, cette générosité paraissait inexplicable à mistriss Crumpe. Son égoïsme ne pouvait comprendre tant de grandeur d'âme et de désintéressement.

Patty, désolée de n'avoir pu réussir dans sa tentative de conciliation, s'était retirée dans sa chambre. Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'entrée de Marthe qui vint s'asseoir auprès d'elle et qui, d'un ton hypocrite, engagea une conversation évidemment calculée. Elle savait que mistriss Crumpe avait anéanti son testament et qu'elle allait sans doute en faire un autre.

« Miss Patty, dit-elle, assurément vous serez bien partagée dans celui-ci. Et c'est justice, je le sais. Puis-je espérer que, s'il se présente une occasion, vous n'oublierez pas de dire deux mots en ma faveur ? »

Ce langage intéressé ne pouvait qu'exciter l'indignation de Patty. Elle répondit qu'elle ne s'occupait pas du testament de sa maîtresse ; que mistriss Crumpe était le meilleur juge de ce qu'elle devait faire de sa fortune, et que, pour ce qui la concernait, elle ne convoitait aucun legs.

Marthe ne se trompait pourtant pas, en pensant que Patty serait généreusement partagée dans ce testament nouveau. Le lendemain, la vieille dame dit à la jeune fille, qui lui présentait une médecine :

« Ce sera un bonheur pour vous, mon enfant, si je passe la journée ; car, si je vis encore quelques heures, vous serez le plus riche parti de tout le comté. Je veux montrer à tout le monde que ma fortune est à moi, et que je suis maîtresse d'en faire ce qu'il me plaît. Allez vous-même à Monmouth, mon enfant, aussitôt que vous aurez plissé mon bonnet, et amenez-moi le procureur chez qui travaille votre frère, afin qu'il prenne acte de mes

dernières volontés. Ne dites mot de votre message à aucun de mes parents. Je vous en conjure, dans votre intérêt et pour mon propre repos. Ces harpies vous mettraient en pièces ; mais je leur montrerai que je suis libre de faire ce que bon me semble de mon argent. C'est bien la moindre satisfaction que je puisse retirer de ma fortune avant de mourir. Dieu sait tous les ennuis que ce maudit argent m'a causés pendant ma vie ; mais maintenant que je vais mourir....

— Ah ! madame, s'écria Patty, ne parlez pas de mourir ; votre voix n'a jamais été plus claire et plus distincte qu'aujourd'hui. Votre santé ne m'a jamais paru meilleure depuis longtemps. Vous pouvez vivre, vous vivrez je l'espère, et vous verrez encore d'heureux jours que vous passerez, j'ose le dire, avec tous vos parents. Ils feront revenir la joie dans votre cœur, car je suis persuadée qu'ils sont désolés de vous avoir offensée.

— Cette fille est folle ! s'écria mistriss Crumpe. Quoi ! mon enfant, ne me comprenez-vous pas ? Je vous le dis aussi clairement que possible ; je veux vous laisser toute ma fortune. Eh bien ! pourquoi donc pâlissez-vous ainsi ?

— Parce que, madame, je n'ai l'intention de nuire à personne, et ne voudrais, pour rien au monde, m'attribuer ce qui revient légitimement à vos parents. Je puis vivre, comme je l'ai fait jusqu' ici, sans fortune, mais non sans l'estime de moi-même, sans la bonne opinion de mon père, de mes frères et de ma sœur ; et je la perdrais, à coup sûr, si je me rendais coupable d'une indélicatesse. Vous le voyez, madame, ajouta Patty, j'ai eu la hardiesse de vous dire toute ma pensée ; j'espère que vous ne me ferez pas l'injure de m'obliger à accepter cette faveur. N'en croyez pas moins à ma sincère reconnaissance pour toute la bonté que vous me témoignez. »

Patty, en finissant de parler, se détourna pour ne pas laisser voir combien elle était vivement émue.

« Vous êtes une singulière fille, dit mistriss Crumpe. Je n'aurais jamais cru cela, si je ne l'avais vu de mes yeux. Allez chez le procureur, comme je vous l'ai commandé. Je veux en finir. »

En arrivant chez M. Barlow, Patty demanda son frère Frank qu'elle désirait consulter ; mais il était sorti. Alors elle s'adressa à M. Barlow, qui la lit entrer dans son cabinet. Elle lui raconta toute l'affaire sans détours, avec le ton simple et ingénu de la vérité.

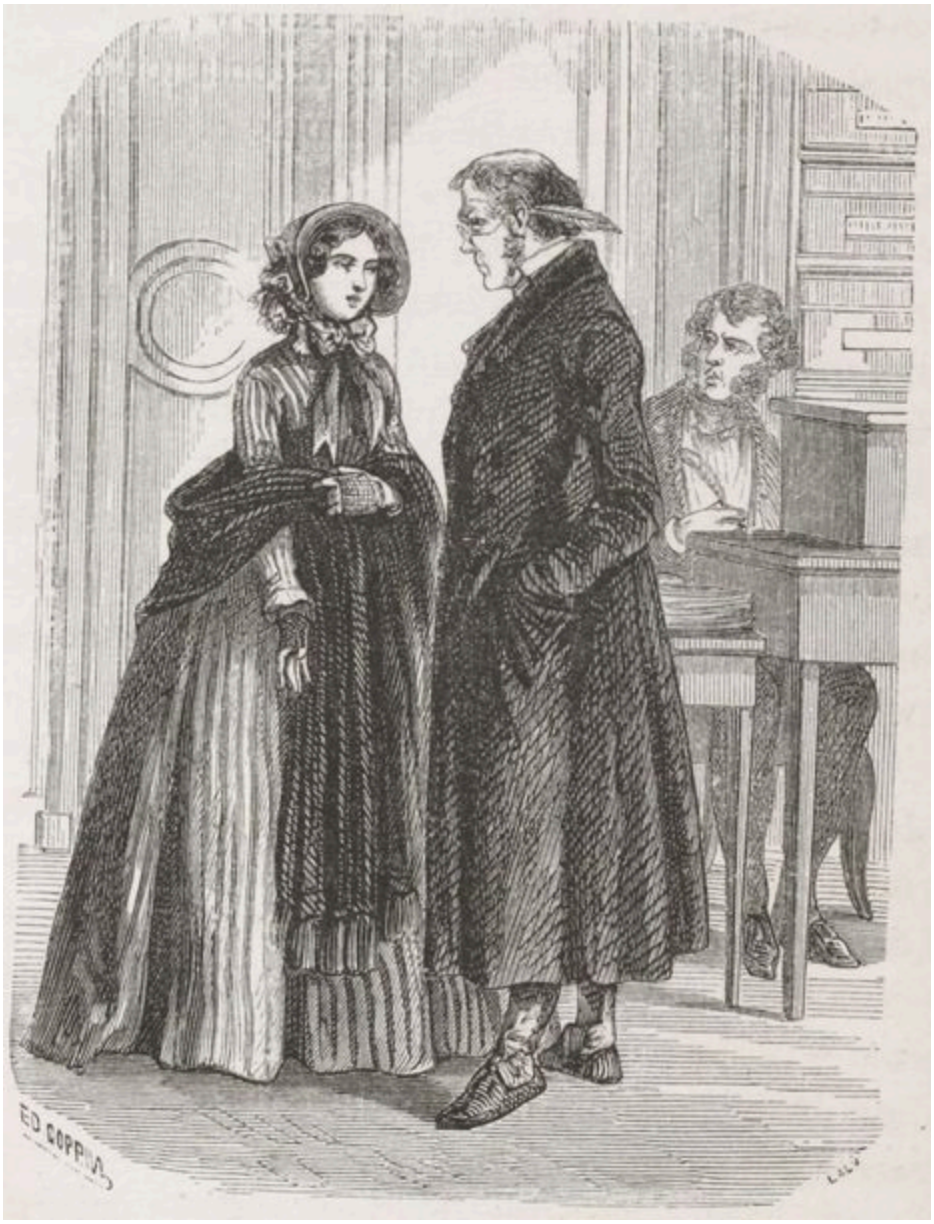
« Vraiment, monsieur, dit-elle, je serais bien contente si vous pouviez venir de suite parler à ma maîtresse. Elle écoutera peut-être ce que vous lui

direz et se montrera plus juste envers sa famille. Je ne veux rien de sa fortune ; je ne demande que la simple rémunération de mes services. Quant à ses parents, je leur pardonne tout le mal qu'ils me souhaitent ; leur haine pour moi ne vient que d'une méprise. »

Lorsque Patty entra dans le cabinet de M. Barlow, un étranger, assis au bureau, écrivait une lettre. Elle le prit pour un des clercs ; mais, pendant qu'elle parlait, il se retourna plusieurs fois et la considéra attentivement. Il s'adressa enfin à un clerc qui parcourait des dossiers et lui demanda qui elle était ; puis il se remit à écrire sans prononcer un mot.

C'était M. Josiah Crumpe, le marchand de Liverpool et l'aîné des neveux de mistriss Crumpe, qui s'était rendu à Monmouth sur l'avis qu'il avait reçu de l'état de sa tante. M. Barlow venait de terminer à l'amiable un procès entre lui et un de ses parents de Monmouth ; M. Crumpe signait l'acte relatif à cette affaire. La conduite désintéressée de Patty le frappa vivement ; mais il garda le silence pour qu'elle ne pût découvrir qui il était. Seulement, il se promit de ne pas négliger dans la suite l'occasion de lui rendre justice. Ce n'était pas un de ces corbeaux qui, pour employer l'expression de mistriss Crumpe, s'abattaient autour d'elle, impatients de sa mort. Il avait su acquérir par son habileté de la fortune et de l'indépendance.

La conduite désintéressée de Patty le frappe vivement.



Après le départ de Patty, il déclara qu'il avait trop de fierté dans l'âme pour s'abaisser jamais devant personne, fût-ce un prince ou un pair d'Angleterre, et qu'il ne commencerait pas par sa tante. Il souhaitait, disait-il, que sa vieille tante Crumpe pût vivre et jouir longtemps de ce qu'elle possédait. Si elle lui laissait son bien après sa mort, il lui en serait très-reconnaissant ; mais, dans le cas contraire, il se trouverait dégagé de toute obligation envers elle, et, suivant lui, cela valait peut-être encore mieux.

Avec de tels sentiments, M. Josiah Crumpe n'eut aucune peine à se dispenser d'aller voir la malade pour lui faire, comme il disait, sa cour.

« J'ai là quelques bonnes confitures des Indes pour la pauvre vieille, dit-il à M. Barlow. Elle me donnait des confitures quand j'étais au collége, je ne l'ai pas oublié. Je sais qu'elle a encore le palais délicat : elle m'écrivit l'année dernière de lui en envoyer quelques pots ; mais je ne goûtai pas le ton de sa lettre et ne me rendis pas à son désir. J'ai eu tort. C'est une pauvre vieille créature infirme, et ce serait de la cruauté maintenant de n'avoir pas quelques prévenances pour elle. Portez-lui ces confitures ; mais ayez soin qu'elle ne les ait pas à sa disposition avant d'avoir fait son testament. Je ne veux pas la flatter pour qu'elle me laisse quelques sacs d'écus, dont je puis me passer, Dieu merci ! »

M. Barlow se rendit immédiatement chez mistriss Crumpe. Comme elle avait de la terre à partager, il fallait trois témoins pour le testament. Patty indiqua deux domestiques de la maison qui savaient écrire, mais, pour s'assurer d'un troisième, M. Barlow voulut qu'un de ses clercs l'accompagnât ; Frank étant sorti, le plus ancien vint à sa place.

Il se nommait Mason. C'était l'ami intime de Frank. Il jouissait d'une excellente réputation. Il n'avait jamais vu Patty, mais il en avait souvent entendu parler à son frère avec tant d'affection qu'il était prévenu d'avance en sa faveur. Il était charmé de la manière dont elle avait parlé de la fortune de mistriss Crumpe. Son caractère était franc et généreux, une telle conduite devait le toucher : « J'aimerais mieux épouser cette jeune fille sans un schelling de dot qu'aucune de celles que j'ai rencontrées jusqu'ici.... Si je pouvais seulement y suffire.... et si elle était un peu plus jolie ! Ainsi je ne crois pas avoir à craindre d'en devenir amoureux ; et je puis me permettre de causer avec elle. D'ailleurs, la simple politesse me prescrit de descendre de cheval et de marcher à pied une partie du chemin avec la sœur de Frank. »

Mason prit donc son cheval par la bride pour faire une partie de la route à côté de Fanny. Ils se mirent à causer, et leur conversation devint si intéressante qu'ils ne s'aperçurent pas du temps qui s'écoulait. Au lieu d'une partie de la route, Mason la fit tout entière à pied, et il fut tout aussi surpris que Patty, lorsqu'ils arrivèrent en vue de la maison de mistriss Crumpe.

« Quelle radieuse animation cette promenade a répandue sur sa physionomie, pensait Mason en regardant Patty, pendant qu'ils attendaient

qu'on vînt leur ouvrir la porte ! Quoiqu'elle n'ait pas un seul trait remarquable, et que personne ne puisse la trouver jolie, il y a tant de bonté dans sa physionomie, tant de simplicité dans toute sa personne, qu'elle me plaît cent fois plus que toutes les beautés qu'on admire. »

La porte s'ouvrit, et M. Barlow, qui était arrivé depuis quelques instants, appela Mason pour le seconder. Ils montèrent prendre les instructions de mistriss Crumpe, afin de rédiger le testament. Patty les introduisit dans la chambre.

« Ne vous en allez pas, mon enfant, dit mistriss Crumpe ; restez là tranquillement assise sur le pied de mon lit, et, sans détours, dites-moi franchement votre façon de penser. Monsieur, qui est un homme de loi habile, vous assurera qu'en dépit de tous je puis laisser ma fortune à qui me convient. Que la crainte de mes parents ne vous empêche donc pas d'être heureuse.

— Non, madame, interrompit Patty, ce n'est pas la crainte qui m'a inspiré ce que je vous ai dit ce matin, et qui me fait en ce moment persévérer dans mon opinion. Je ne voudrais pas faire quelque chose que je croirais mal, quand même personne au monde ne pourrait le savoir. Mais puisque vous voulez que je vous dise ce que je désire, j'ai un père qui est dans la plus grande détresse, et je souhaite que vous lui laissiez cinquante livres.

— Avec de tels principes et de tels sentiments, s'écria M. Barlow, vous aurez plus de bonheur que ne pourrait vous en donner une fortune de dix mille livres de rentes. »

Mason ne parla pas, mais ses regards en.disaient assez, et son patron lui pardonna les fautes nombreuses qu'il fit dans le préambule du testament de mistriss Crumpe.

« Tenez, Mason, donnez-moi la plume, lui dit-il tout bas, vous n'êtes plus le même aujourd'hui, et je vois avec plaisir que vous vous sentez ému de cette belle et généreuse conduite ; mais trêve au sentiment : je dois montrer la gravité d'un magistrat. Quant à vous, allez vous promener un instant et tâchez de recouvrer votre sang-froid de jurisconsulte. »

Le contenu du testament de Mme Crumpe fut gardé secret ; Patty ignorait complétement de quelle façon sa maîtresse avait disposé de sa fortune. Mason n'en savait pas davantage, car il n'avait encore écrit que le préambule au moment où son patron lui avait charitablement ôté la plume des mains. Contre toute attente, mistriss Crumpe languit pendant quelques mois, et Patty ne cessa pas un instant de lui prodiguer les soins les plus

empressés. Mistriss Crumpe était trop égoïste pour s'attacher aux personnes qui l'entouraient ; cependant Patty faisait exception. Elle lui disait souvent :

« Il m'est pénible, ma pauvre enfant, de vous garder ainsi prisonnière durant vos plus belles années dans la chambre d'une malade. Je veux que vous alliez vous promener avec votre frère et votre sœur chaque fois qu'ils viendront vous chercher. »

Ces promenades étaient pleines de charmes pour Patty, surtout quand Mason se trouvait de la partie, ce qui arrivait souvent. Son attachement pour Patty devenait de plus en plus vif, car il avait chaque jour de nouvelles preuves de sa bonté et de sa douceur. L'affection que ses frères et ses sœurs lui témoignaient était auprès de lui une puissante recommandation. « Ils la connaissent depuis son enfance, se disait-il ; ils ne peuvent se tromper dans leur jugement. C'est un bon signe qu'elle soit le plus aimée par ceux qui la connaissent le mieux, et d'ailleurs sa tendresse pour sa sœur Fanny montre assez qu'elle est incapable d'un sentiment d'envie ou de jalousie. »

En conséquence de ces réflexions, Mason résolut de s'appliquer avec ardeur aux affaires, afin de pouvoir épouser Patty et d'être à même de subvenir aux besoins du ménage. Elle lui avoua ingénument qu'elle n'avait jamais rencontré personne qu'elle fût plus disposée à aimer, mais que son premier désir était de mettre quelque argent de côté afin de faire sortir son père de la maison de charité, car elle souffrait trop de le voir vivre ainsi.

« Lorsque entre nous tous nous aurons accompli ce dessein, lui dit-elle, il me sera permis de songer à me marier. Le devoir d'abord, l'amour ensuite. »

Mason se sentait plus épris que jamais en la voyant si constante dans sa reconnaissance pour son père. Il avait l'esprit juste et il savait que celle qui se montre fille reconnaissante et sœur affectueuse fait toujours une bonne femme.

Revenons maintenant à Fanny, dont nous n'avons pas parlé depuis longtemps.

A son retour chez Mme Hungerford, après la mort de son frère, elle avait été reçue avec la plus grande bonté par sa maîtresse et par tous les enfants, qui lui étaient sincèrement attachés, quoiqu'elle ne leur eût jamais rien laissé faire qui fût contraire à la volonté de leur mère.

Mme Hungerford n'avait pas oublié l'affaire de la timbale. Un jour elle dit à son fils :

. « Gustave, votre curiosité au sujet de la timbale et de la clarinette sera satisfaite. Votre cousin Philippe doit venir ici dans quelques jours ; il est lié avec le colonel d'un régiment en garnison à Monmouth, et il le priera de nous envoyer ici ses musiciens. Nous les placerons au bout du jardin, et vous dînerez avec vos sœurs dans le bosquet, en compagnie de Fanny, qui mérite bien, à cette occasion, une part dans votre plaisir. »

Le cousin Philippe dont parlait Mme Hungerford n'était autre que le propriétaire de Frankland, M. Folingsby. Ce jeune homme n'avait pas seulement du goût pour les chevaux et pour les voitures ; c'était un grand admirateur des jolies femmes.

Il avait été frappé de la beauté de Fanny dès le premier moment de son arrivée chez Mme Hungerford. Chaque jour il la trouvait plus jolie que la veille, et il prenait de plus en plus plaisir à jouer avec ses petits cousins. Sous un prétexte ou sous un autre, il s'arrangeait de façon à rester toute la journée avec eux dans la chambre, lorsque Fanny s'y trouvait. La modestie et la réserve de la jeune fille le tenaient cependant à distance, ce qui n'est pas d'ordinaire chose facile à une jolie personne dans cette position, vis-à-vis d'un si galant cavalier. L'intention de ce dernier, en venant chez Mme Hungerford, était d'y passer une semaine tout au plus ; mais, quand la semaine fut écoulée, il se détermina à y rester une autre semaine, tant il trouvait agréable la maison de sa tante. Quand Mme Hungerford lui fit part de son dessein de faire venir la musique du régiment dans son jardin, il fut charmé de ce projet et exprima le désir de dîner sous la tonnelle avec les enfants. Il n'insista pas toutefois sur ce point, de peur de faire naître des soupçons.

Cependant la passion de M. Folingsby pour la jeune fille était tellement excitée par sa réserve sans affectation, par sa simplicité et par sa douceur, qu'il ne fut bientôt plus maître de lui-même. Il lui déclara ouvertement qu'il lui était impossible de vivre désormais sans elle.

« C'est un grand malheur, monsieur, dit Fanny en riant et en essayant de tourner ce qu'il venait de dire en plaisanterie ; c'est un grand malheur que vous ne puissiez vivre sans moi, car, vous le savez, je ne puis pas servir ma maîtresse, remplir mon devoir et passer ma vie près de vous. »

M. Folingsby essaya de la convaincre, ou plutôt de la persuader qu'elle s'était méprise sur ses intentions, et lui jura qu'il consacrerait sa fortune entière à la rendre heureuse.

« Ah ! monsieur, dit-elle, votre fortune ne me donnerait pas le bonheur, si je commettais une action honteuse qui me déshonorerait pour toujours et briserait le cœur de mon pauvre père.

— Mais votre père n'en saura jamais rien. Je garderai votre secret : tout le monde l'ignorera ; fiez-vous à mon honneur.

— A votre honneur ! Ah ! monsieur, pouvez-vous bien me parler d'honneur ? Croyez-vous donc que je ne sais pas ce que c'est que l'honneur, parce que je suis pauvre ? et pensez-vous que je n'attache pas au mien le même prix que vous faites au vôtre ? Ne provoqueriez-vous pas en duel celui qui douterait de votre honneur ? Et vous espérez que je vous aime au moment même où vous vous montrez tout prêt à me ravir le mien ! »

M. Folingsby demeura quelques instants silencieux ; mais, quand il vit que Fanny s'éloignait, il s'empressa de la retenir et lui dit en riant :

« Vous venez de faire un charmant discours sur l'honneur, et, je dois l'avouer, vous ne m'aviez encore jamais semblé si ravissante qu'en ce moment. Mais veuillez réfléchir sur ce que je vous ai dit : j'attends une réponse de vous pour demain et vous prie de consulter ce livre avant de me la donner. »

Fanny prit le livre quand M. Folingsby fut sorti, mais elle ne l'ouvrit pas et se détermina à le lui rendre immédiatement. Puis elle lui écrivit une lettre qu'elle allait envelopper avec le livre, lorsque Mme Hungerford entra avec ses enfants. Le petit Gustave, apercevant un volume qu'il ne connaissait pas, l'ouvrit et se mit à le feuilleter. Entre les deux premières pages il y avait un billet de banque de cinq livres sterling. L'enfant tourna la feuille suivante et trouva un autre billet de banque. Il jeta un cri de surprise. Mme Hungerford s'approcha, et, prenant le livre des mains de son fils, s'aperçut qu'il y avait un billet à chaque feuille. Elle en compta plus de vingt pendant que Fanny était occupée à regarder les livres de musique des enfants. Le nom de Philippe Folingsby était écrit sur le livre. Mme Hungerford, toute surprise, interpella Fanny :

« Voilà un riche cadeau que vous avez reçu de mon neveu, Fanny ! et j'avoue que je n'ose rechercher les raisons de sa générosité.

— Madame, ce n'est point un cadeau, dit Fanny qui ne put s'empêcher de rougir. M. Folingsby m'a seulement prêté ce livre, et j'allais le lui renvoyer, lorsque vous êtes entrée.

— Et vous alliez le lui rendre tel qu'il vous l'avait prêté ?...

— Oui, madame.... Mais pourquoi paraissez-vous douter de ma sincérité ?

— Fanny, avez-vous lu ce livre ?

— Non, madame.

— Alors vous ignoriez qu'il était rempli de billets de banque.... Regardez ! » Et Mme Hungerford, en secouant le livre, fit tomber une grande quantité de bank-notes. « Expliquez-moi ce mystère.... »

Fanny ne savait que répondre. En voyant la table couverte de billets de banque, elle comprit l'intention de M. Folingsby. Elle en rougir de honte et d'indignation, mais elle se contint, et son embarras s'accrut encore en raison de la vivacité des questions de sa maîtresse. Elle ne voulait pas dévoiler la conduite du jeune homme et se plaindre à sa bienfaitrice d'un parent qui lui était cher. Elle ne voulait pas non plus laisser planer sur sa propre conduite des soupçons injurieux pour son honneur. Mais elle cherchait vainement le moyen de se disculper sans accuser le jeune séducteur. Elle finit par éclater en sanglots.

« Pourquoi ces pleurs et ce silence ? reprit Mme Hungerford. Doutez-vous que je ne vous rende justice si vous le méritez ?... Voyons ! parlez, j'aime mon neveu : c'est vrai ; mais je vous ai de grandes obligations pour votre conduite à l'égard de mes enfants depuis que je vous les ai confiés. Dites-moi donc sans crainte si vous n'avez pas quelque sujet de vous plaindre de M. Folingsby.

— Oh ! madame je vous remercie mille fois de votre bonté, dit Fanny. Je ne veux me plaindre de personne, je ne voudrais pas pour tout au monde faire naître la mésintelligence entre vous et votre neveu ; il vaut mieux que je vous quitte, ajouta la pauvre fille en sanglotant. Oui, voilà ce que j'ai de mieux à faire.

— Non, Fanny, vous ne partirez pas sans me donner l'explication de ce qui s'est passé. Autrement, votre silence ne pourrait pas être interprété à votre honneur.

— Eh bien ! madame, je vous prie d'avoir la bonté de remettre vous-même ce livre et ces billets de banque à M. Folingsby. Je vous serai obligée de prendre en même temps cette lettre que j'achevais d'écrire, lorsque vous êtes entrée et que j'allais envelopper avec le livre sans l'avoir ouvert. Maintenant que je sais ce qu'il contient, je ne veux rien changer à ma réponse. Je la laisserai donc telle que je l'ai écrite. »

Mme Hungerford, par délicatesse, remit la lettre à son neveu sans la lire. Elle était conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Je vous renvoie le livre que vous m'avez laissé ce matin : rien de ce qu'il renferme ne pourrait modifier mon opinion au sujet de ce que je vous ai déjà dit. J'ai l'espoir, monsieur, que vous ne me parlerez plus désormais de tout ceci. Considérez que je suis une pauvre fille sans protection. Si vous revenez encore sur un tel sujet, vous me forcerez à quitter Mme Hungerford, qui est ma seule amie, et Dieu sait où je pourrais trouver une telle bienfaitrice ! Mon pauvre vieux père est dans une maison de charité, et il y restera jusqu'à ce que ses enfants aient gagné de quoi le soutenir. Ne croyez pas, monsieur, que je vous dise cela pour exciter votre générosité. Je n'accepterais rien, ni lui non plus, de ce que vous pourriez nous offrir, tant que vous serez dans les mêmes intentions à mon égard. Je vous en supplie, monsieur, ayez pitié de moi, et ne faites pas injure à ceux que vous ne pouvez servir.

« Je suis, monsieur,

« Votre très-humble servante,

« FANNY FRANKLAND. »

M. Folingsby fut surpris et confondu, quand cette lettre et le livre contenant ses billets de banque lui furent remis par sa tante. Mme Hungerford lui dit de quelle manière ce livre était tombé entre ses mains, et lui reprocha d'avoir exposé cette jeune fille à des imputations fâcheuses pour sa vertu.

« Fanny craint de mettre la désunion entre vous et moi, continua Mme Hungerford, et je n'ai jamais pu la résoudre à me donner une explication qui, j'en suis persuadée, serait tout à son avantage.

— Vous n'avez donc pas lu cette lettre ? Elle a donc pris cette résolution sans vous consulter ? Quelle charmante fille ! s'écria M. Folingsby, et, quoi que vous puissiez penser de moi, je veux, pour son honneur, vous montrer

ce qu'elle a écrit. Vous verrez combien j'ai de reproches à me faire, et combien elle mérite la confiance que vous lui accordez. »

En même temps M. Folingsby sonna pour commander d'atteler les chevaux à sa voiture.

« Je pars à l'instant, dit-il ; ainsi Fanny n'a pas besoin de quitter la maison d'une personne amie pour fuir ma présence. Quant à ces billets de banque, gardez-les, chère tante. Il paraît que son père est dans une véritable détresse : peut-être, maintenant que je suis revenu à de plus justes sentiments, ne dédaignera-t-elle pas mes services. Remettez-lui cette somme quand vous le jugerez convenable ; je ne saurais faire un meilleur usage de mon argent, et je voudrais avoir toujours fait jusqu'ici un aussi bon emploi de ma fortune. »

Folingsby retourna à Londres, et sa tante trouva qu'il avait jusqu'à un certain point atténué sa faute par la noblesse et la générosité dont il venait de faire preuve.

## V.

M. Reynolds, le maître de dessin, qui donnait ses leçons en présence de Fanny, paraissait depuis quelque temps absorbé dans ses pensées ; en regardant Fanny, il avait été d'abord frappé de sa beauté. Mais il s'était aperçu que M. Folingsby en était épris, et il voulait l'étudier profondément, résolu de n'adresser aucune proposition jusqu'à ce qu'il eût acquis une certitude sur un point aussi sérieux. Sa modestie et la réserve de Fanny avaient déterminé son affection, et il était impatient d'en faire l'aveu. C'était un homme d'un caractère excellent, doué d'assez de talent et d'activité pour être à même d'assurer à sa femme et à sa famille une position indépendante.

Quoique orgueilleuse, Mme Hungerford n'était pas égoïste ; malgré le chagrin qu'elle devait éprouver en se séparant d'une personne qui lui était si utile, elle voyait avec plaisir que M. Reynolds recherchait la main de Fanny. Fanny demeurait avec elle depuis deux ans, et elle s'y était attachée.

Vers cette époque, un parent éloigné laissa à chacun de ses cinq enfants un petit héritage de dix guinées. Gustave, quoiqu'il eût le plus vif désir de posséder une montre, proposa le premier d'abandonner ce legs à Fanny. Ses

frères et ses sœurs applaudirent à cette idée, et Mme Hungerford ajouta cinquante guinées à leur petite fortune.

« Je les avais mises de côté, dit-elle, dans l'intention d'acheter une glace pour mon salon. Mais elles seront mille fois mieux employées à récompenser quelqu'un qui a été si utile à mes enfants. »

Fanny possédait donc deux cents guinées. Elle en avait reçu cent de M. Folingsby, cinquante de mistriss Hungerford, et autant des enfants..

Sa joie et sa reconnaissance étaient extrêmes, car elle se disait qu'avec cet argent elle pourrait secourir son père : c'était le vœu le plus ardent de son cœur, et elle voyait ses souhaits si vivement partagés par M. Reynolds, qu'elle lui souriait avec bonheur et lui disait :

« Maintenant je suis sûre que vous m'aimez.

— Allons sans tarder chez votre père, dit M. Reynolds. Permettez-moi d'être présent quand vous lui remettrez cet argent.

— Je vous le permets, dit Fanny ; mais il faut d'abord que je consulte ma sœur Patty et mes frères, car il est convenu que nous devons nous rendre à la maison tous ensemble. Le premier jour du mois prochain est l'anniversaire de la naissance de mon père, et nous devons tous, à cette occasion, nous réunir. Quel beau jour ce sera pour nous ! »

Mais voyons maintenant ce qu'est devenu James, pendant tout ce temps, chez son maître, M. Cleghorn, le mercier.

Durant les huit mois que James avait passés dans la maison de M. Cleghorn, il n'avait jamais donné à son patron le plus léger motif de plainte, et il prenait avec tant de soin ses intérêts qu'il avait fini par obtenir toute sa confiance.

Il n'était cependant pas toujours facile de s'entendre avec M. Cleghorn. Il haïssait la flatterie et ne pouvait supporter la contradiction. James fut un jour sur le point de perdre à jamais ses bonnes grâces ; voici à quelle occasion.

Un soir, à la nuit tombante, un homme d'une physionomie et d'une tournure étranges, d'une corpulence énorme, enveloppé d'un habit à larges poches, entra dans le magasin au moment où James se disposait à le fermer. Il posa les coudes sur le comptoir en face de James, et le regarda effrontément sans dire un mot. James ramassa précipitamment quelques pièces de monnaie dispersées sur le comptoir. L'étranger sourit comme pour faire voir que ce mouvement n'avait pas échappé à son regard pénétrant. Il

y avait dans sa physionomie une expression de gaieté fine mêlée de fourberie. La gaieté semblait affectée, mais la fourberie était naturelle.

« Que demandez-vous, monsieur ? dit James.

— Un verre d'eau-de-vie et votre patron.

— Mon patron n'est pas ici, monsieur, et nous n'avons pas d'eau-de-vie ; mais vous pourrez en trouver à la taverne qui est au coin de la rue.

Il posa ses coudes sur le comptoir.

— Il me semble que je dois savoir mieux que vous où trouver de l'eau-de-vie, et meilleure que vous n'en avez jamais bue, ou le diable m'emporte,

répondit l'étranger. Je n'en ai pas besoin de votre eau-de-vie. Je voulais voir si vous étiez un bon enfant, voilà tout. Ne savez-vous donc pas qui je suis ?

— Non, monsieur ; pas le moins du monde.

— Quoi ! n'avez-vous jamais entendu parler de l'amiral Tipsey ? D'où sortez-vous donc ? Vous ne connaissez pas cet amiral dont la noble panse vaut son pesant d'or, s'écria-t-il en frappant sur la vaste rotondité dont il s'enorgueillissait. Laissez-moi entrer dans l'arrière-boutique ; j'attendrai là l'arrivée de votre patron.

— Monsieur, je ne puis vous laisser entrer. Une jeune personne, la fille de M. Cleghorn, y prend le thé en ce moment, et je ne souffrirai pas que vous l'importuniez, » dit James en saisissant le loquet de la porte. Il pensait que l'étranger était ivre ou feignait de l'être ; et il réunit toutes ses forces pour l'empêcher de passer outre.

M. Cleghorn entra au moment du débat.

« Quoi donc ! qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vous, amiral ! s'écria-t-il avec un ton de familiarité qui surprit James. Laissez-nous, James ; vous ne connaissez pas l'amiral ? »

L'amiral Tipsey était un contrebandier. Il avait le commandement de deux ou trois navires qui faisaient la fraude, et il se donnait, à cause de cela, le titre d'amiral, titre que peu de personnes eussent osé lui contester quand il tenait son énorme canne à la main. Quant au nom de Tipsey, qui signifie « à moitié ivre, » tout le monde reconnaissait qu'il lui était justement acquis, car il ne passait pas un jour de l'année sans s'enivrer.

A la grande surprise de James, l'amiral, après avoir pris une tasse de thé, déboutonna son habit du haut en bas, et se débarrassa tout d'un coup de son faux embonpoint. Autour de lui étaient roulées d'immenses pièces de dentelle et de superbe batiste. Une fois dégagé de tout ce bagage, il eût été difficile de le reconnaître, tant il paraissait maigre et grêle.

Alors il demanda de la paille fraîche et se mit à en bourrer ses habits jusqu'à ce qu'il eût repris un embonpoint convenable.

« Ne vous disais-je pas, jeune homme, que je portais sous mon habit de quoi émerveiller les badauds ? La dentelle que voilà, sans parler de la batiste, vaut deux fois ce que vous la payerez, M. Cleghorn. Bonne nuit ; je reviendrai demain matin pour terminer mes affaires. Mais ne souffrez pas que votre jeune homme me ferme la porte au nez comme il l'a fait aujourd'hui. Malgré cela, voici une cravate pour vous, ajouta-t-il en se

tournant vers James et en lui jetant un morceau de batiste magnifique. Je veux vous engager au service de l'amiral Tipsey. »

Mais James suivit l'amiral jusqu'à la porte et lui rendit le morceau de batiste, malgré tous les efforts de celui-ci pour le lui faire accepter.

« Je vois, James, dit M. Cleghorn quand le contrebandier fut parti, que vous n'aimez pas beaucoup notre amiral.

— Je ne sais rien de lui, monsieur, si ce n'est qu'il est contrebandier, et, pour cette raison, je désire n'avoir aucune relation avec cet homme.

— J'en suis fâché, dit M. Cleghorn d'un ton qui trahissait la honte et la colère ; j'ai la conscience aussi délicate que tout autre, et cependant je crois que je ne dédaignerai pas d'entrer en relations avec lui, quoiqu'il soit contrebandier. Et, si je ne me trompe, je pourrai gagner ainsi beaucoup d'argent. Je n'ai cependant encore rien eu à démêler avec ces gens-là ; mais je connais beaucoup de personnes à Monmouth qui ont acquis, grâce à eux, une très-belle fortune. Voyez notre voisin, M. Raikes ; c'est ainsi qu'il est devenu riche ! Pourquoi donc serais-je, moi, plus scrupuleux que d'autres ? Beaucoup de gens des plus distingués du pays, oui, monsieur, des plus distingués, font des affaires avec eux. Et pourquoi donc un marchand se montrerait-il plus délicat que ces personnes-là ? Parlez, je veux savoir votre opinion. »

James dit à son maître, avec tout le respect qu'il lui devait, qu'il était, selon lui, préférable de n'avoir aucun rapport avec l'amiral Tipsey ou tout autre contrebandier. Il ajouta que les hommes qui se livrent à un commerce illicite et qui se font une habitude constante de la fourberie et du mensonge ne peuvent être de sincères associés. Mettant même à part la question de moralité, il dit que le métier de contrebandier était une sorte de jeu de hasard dans lequel on pouvait gagner une fortune aujourd' hui et se ruiner demain.

« En vérité, dit M. Cleghorn d'un ton ironique, vous raisonnez parfaitement pour votre âge ; où avez-vous acquis toute cette sagesse ?

— Chez mon père, monsieur, qui m'a appris tout ce que je sais de bon. J'ai eu un-oncle qui s'est ruiné dans le commerce de la contrebande, et qui serait sans doute mort en prison sans le secours de mon père. J'étais bien jeune alors, mais je me souviens encore que le jour où mon oncle fut arrêté devant ma tante et devant ses enfants dans les larmes, mon père me dit : « Que ceci soit
« une leçon pour toi, mon cher James : tu seras

« plus tard dans le commerce ; n'oublie jamais
« que la probité est la meilleure politique : l'hon-
« nête homme finit toujours par réussir dans ses
« affaires.

— C'est bien, c'est bien ; pas un mot de plus, s'écria M. Cleghorn. Je vous souhaite une bonne nuit. Vous pouvez dire la suite de votre discours contre les contrebandiers à ma fille, qui semble l'approuver beaucoup mieux que moi. »

Le lendemain, quand M. Cleghorn arriva dans le magasin, il n'adressa la parole à James que pour lui faire des reproches. Celui-ci les supporta avec patience, convaincu qu'il ne les méritait pas et que la mauvaise humeur de son maître se dissiperait avec le temps.

« Certainement, lui dit enfin M. Cleghorn, je n'ai que des éloges à vous adresser sur la manière dont vous expédiez mes paquets et dont vous faites mes factures. Vous n'ignorez pas que vous les méritez. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas donné l'explication complète de la maxime de votre père : « La probité est la meilleure politique ; » pourquoi ne. m'avez-vous pas avoué la pensée secrète que renfermait votre avis au sujet de l'amiral Tipsey et des contrebandiers ?

— Je n'ai aucune arrière-pensée, monsieur, dit James d'un ton si plein de franchise que M. Cleghorn ne put s'empêcher de le croire. Je ne sais pas ce que vous voulez dire par ces mots. Si je consultais mes propres intérêts au lieu des vôtres, je tâcherais d'employer toute mon influence sur vous en faveur de ce contrebandier ; car voici une lettre que j'ai reçue de lui ce matin, dans laquelle il sollicite mon amité, et qui renfermait un billet de dix livres sterling que je lui ai rendu. »

M. Cleghorn fut charmé de la franchise et de la simplicité avec laquelle James lui disait cela, et mettant immédiatement de côté toute froideur, il s'écria :

« James, je vous demande pardon. Je le vois, je vous avais mal compris. Je suis convaincu maintenant qu'il n'y avait pas de double sens dans l'avis que vous m'avez donné hier au soir ; c'est la rougeur et l'émotion de ma fille qui m'ont trompé.... Il me semblait que votre pensée s'adressait plutôt à elle qu'à moi quand vous parliez, mais je crois que vous l'avoueriez franchement si cela était. »

James ne comprenait pas comment ce qu'il avait dit au sujet de l'amiral Tipsey et des contrebandiers pouvait se rapporter à miss Cleghorn plutôt

qu'à son père. Il attendit en silence une plus ample explication.

« Vous ne savez donc pas, ajouta M. Cleghorn, que l'amiral Tipsey, comme il s'est nommé lui-même, laissera un jour à son neveu, le jeune Raikes, plus d'argent que je n'en laisserai à ma fille. C'est par singularité qu'il s'habille étrangement comme vous l'avez vu hier, et c'est pour se distraire qu'il fait la contrebande. Il est vrai que cela lui rapporte ; aussi possède-t-il une très-belle fortune, et il m'a déjà proposé d'unir ma fille à son neveu.... Je vois que vous commencez maintenant à me comprendre. Le jeune homme est spirituel, il doit venir ici ce soir ; ne prévenez pas ma fille contre lui, ne dites pas un mot de plus contre les contrebandiers, je vous en prie.

— Je vous obéirai, monsieur, » dit James. Mais la voix lui manqua tout à coup, la pâleur couvrit son visage et M. Cleghorn s'aperçut de son trouble.

Le jeune Raikes et son oncle le riche contrebandier vinrent faire leur visite. Miss Cleghorn n'éprouva pas plus de sympathie pour l'un que pour l'autre. Son père était furieux, et il déclara dans son emportement qu'il la croyait éprise de M. James Frankland ; que celui-ci n'était qu'un misérable et qu'il le mettrait à la porte dans trois jours, si d'ici là sa fille ne consentait pas à accepter pour mari celui qu'il lui avait choisi.

Miss Cleghorn essaya vainement d'apaiser la fureur de son père et de disculper le pauvre James, en protestant qu'il n'avait jamais cherché par aucun moyen à conquérir son affection, et que jamais il n'avait dit un seul mot qui pût la prévenir contre le jeune homme à qui son père la destinait.

Les principes de subordination que professait M. Cleghorn furent appliqués également par lui dans cette circonstance à sa fille et à son commis. Il les considéra tous deux comme coupables et ingrats, et se dit, en marchant dans sa chambre avec colère : « Mon commis me dominer ! C'est trop tort ; j'avais depuis longtemps découvert son but, mais il ne l'atteindra pas. Ma fille m'obéira, ou bien nous verrons.... N'ai-je pas travaillé toute ma vie pour lui gagner une fortune ? et elle me résisterait ? Elle n'y eût jamais songé si ce jeune homme n'était pas entré dans ma maison ; mais il ne tardera pas à en sortir, si elle persiste dans sa détermination. J'ai été volé par mon dernier commis et celui-ci voudrait m'enlever ma fille ; non, non, je le chasserai. Un commis prétendre à la fille de son patron sans son consentement, quelle insolence ! Dans quel siècle vivons-nous, grand Dieu ? Ce n'est pas de mon temps qu'on eût vu de pareilles choses ; jamais, non, jamais je n'aurais eu l'audace de prétendre à la fille de mon patron.

Avec quelle ruse, avec quelle fausseté le misérable conduisait son projet ! Je lui pardonnerais tout, excepté cela. Aussi vrai que je suis vivant, il ne restera pas plus de trois jours chez moi, si ma fille ne veut pas m'obéir d'ici là. »

La colère de M. Cleghorn le rendait sourd à toutes les protestations de James, qui affirmait n'avoir jamais aspiré un seul instant à l'honneur d'épouser sa fille.

« Pouvez-vous nier que vous ne l'aimiez ? s'écria M. Cleghorn ; pouvez-vous nier que vous ne soyez devenu pâle, hier, quand je vous ai dit que je voulais être obéi ? »

James ne pouvait repousser ces imputations, mais il persista à protester de sa bonne foi ; il jura qu'il n'avait jamais cherché secrètement à capter l'affection de miss Cleghorn, et qu'il était même convaincu qu'elle n'avait pas le moindre soupçon de son attachement.

« Vous pouvez m'en donner la preuve en engageant ma fille à m'obéir. Décidez-la à épouser M. Raikes, et j'oublierai tout.

— Cela n'est pas en mon pouvoir, monsieur, repondit James. Je n'ai pas le droit d'intervenir dans cette affaire et je ne l'essayerai pas. Je me trahirais, monsieur, si j'étais obligé de dire à miss Cleghorn un seul mot en faveur d'un autre ; je n'entreprendrai pas cette tâche, eussé-je la plus haute opinion de M. Raikes ; mais je ne le connais pas. J'aurais donc tort de plaider en. sa faveur uniquement pour vous faire plaisir ; je suis désolé, monsieur, que vous ne m'ayez pas accordé toute la confiance que je croyais avoir méritée : un jour viendra peut-être où vous me rendrez justice. Je crois n'avoir rien de mieux à faire pour vous être agréable maintenant que de vous quitter le plus tôt possible, et, au lieu de rester encore trois jours dans votre maison, je ne veux pas même y rester trois minutes contre votre volonté. »

M. Cleghorn se sentit touché par les sentiments de noble orgueil et de loyauté qu'exprimaient les paroles de James.

« Suivez mes ordres, monsieur, dit-il, je ne. vous demande rien de plus ; restez encore trois jours, et peut-être d'ici là cette fille impertinente se sera-t-elle soumise. Si elle ignore que vous l'aimez, vous n'êtes pas aussi blâmable que je le supposais. »

Les trois jours s'écoulèrent, et le moment arriva où James devait quitter son patron. La jeune fille persistait dans sa résolution de ne pas épouser M. Raikes, et exprimait tous ses regrets de voir l'injustice avec laquelle James

était traité à cause d'elle. Elle voulut s'absenter de la maison de son père pour aller passer quelque temps chez une tante qui habitait dans le nord de l'Angleterre. Elle ne dissimula pas que James lui paraissait bien le plus charmant jeune homme qu'elle eût jamais vu, mais elle ajoutait qu'elle ne pouvait songer sérieusement à l'épouser, car il ne lui avait jamais donné la moindre raison de penser qu'il éprouvât de l'attachement pour elle.

M. Cleghorn était ému, mais sa détermination de renvoyer James était arrêtée. Quand celui-ci vint prendre congé de lui, il lui dit :

« Vous partez donc décidément ?... Tenez, vous avez attaché ce portemanteau comme un étourdi ; donnez-le moi que je l'arrange un peu mieux.... Ainsi, vous allez me quitter.... C'est triste ! mais enfin votre loyauté, votre bon sens vous disent que.... enfin vous devez comprendre.... »

A chaque parole, M. Cleghorn prenait une prise de tabac, et il lui était impossible d'achever sa phrase. Enfin il s'écria : « C'est une chose décidée ; » et des larmes s'échappèrent de ses yeux. « Allons, bon, ajouta-t-il, me voilà devenu ridicule. Dans ma jeunesse, un patron se séparait de son commis avec autant de facilité qu'on quitte une paire de gants. Je crois que le mien eût mieux aimé faire banqueroute que de laisser tomber une larme quand je lui fis mes adieux. Et pourtant j'en valais bien un autre dans mon temps : il est vrai que vous valez encore mieux que moi. Mais ce n'est pas le moment de parler de vos qualités. Eh bien ! que faisons-nous là ? Quand une chose est décidée, il faut l'exécuter le plus promptement possible. Voyons, donnez-moi la main avant de partir. »

M. Cleghorn mit dans la main de James un billet de cinquante livres et une lettre de recommandation pour un marchand de Liverpool. James quitta la maison sans prendre congé de miss Cleghorn, qui n'eut pas moins bonne opinion de lui, malgré son manque de galanterie. Son patron avait eu soin de le recommander à une des meilleures maisons de Liverpool, où il aurait le double de ce qu'il avait gagné jusque-là. Mais James était désolé de quitter Monmouth, où il laissait son père, son frère et sa sœur, sans parler de miss Cleghorn.

M. Cleghorn mit dans la main de James un billet de cinquante livres.

Dans la soirée, James se rendit à l’auberge où descendait la voiture de Liverpool, pour y coucher. En traversant une rue qui conduit à la rivière de Wye, il entendit un grand bruit de gens qui se querellaient. A la clarté de la lune, il aperçut plusieurs hommes qui se battaient dans un bateau amarré au rivage. Il interrogea une personne qui sortait de l’auberge et qui paraissait se soucier fort peu de la querelle.

A la clarté de la lune, il aperçut plusieurs hommes qui se battaient.

« Ce sont des contrebandiers qui se disputent pour le partage de leur butin, » dit le passant, qui pressa le pas afin de s'éloigner du lieu de la querelle.

James, de son côté, s'en allait en toute hâte, lorsqu'il entendit les cris : « Au meurtre ! au secours ! au secours ! » Puis tout rentra dans le silence.

Quelques instants après, il lui sembla distinguer des gémissements. Il n'hésita pas à se diriger du côté où se faisaient entendre ces plaintes, dans l'espoir de rendre service à un malheureux. Lorsqu'il arriva, les gémissements avaient cessé : il regarda de tous côtés et ne put distinguer

que les hommes du bateau qui ramaient avec force en descendant la rivière. Il se tint pendant quelques minutes sur le rivage, sans rien entendre que le bruit de leurs avirons. Puis un homme du bateau s'écria avec un terrible jurement : « Le voilà ! le voilà ! il vit encore ! Nous ne lui avons pas donné son compte ! il nous donnera le nôtre, lui ! » Les bateliers ramèrent de nouveau de toutes leurs forces, et James entendit encore les gémissements, quoiqu'ils fussent plus faibles qu'auparavant. Il chercha et finit par trouver le blessé, qui, après avoir été jeté par-dessus le bord, était parvenu à grand'peine à gagner le rivage, et s'était évanoui de fatigue en touchant la terre. Lorsque le malheureux reprit ses sens, il pria James de le transporter au cabaret le plus proche et de faire venir un chirurgien pour panser ses blessures. Le chirurgien vint, les examina et déclara qu'il craignait bien que le pauvre diable n'eût pas plus de vingt-quatre heures à vivre. Aussitôt qu'il fut capable de parler d'une manière intelligible, il déclara qu'il avait été boire avec des contrebandiers qui venaient de faire entrer de l'eau-de-vie dans la ville. Ils s'étaient pris de querelle à propos d'un baril de la liqueur introduite en fraude, et il ajouta qu'il reconnaîtrait bien celui qui lui avait porté le coup mortel.

On se mit immédiatement à la poursuite des contrebandiers, et l'on parvint à les arrêter. Ils furent conduits devant le magistrat. Tant que dura l'instruction, ils espérèrent qu'on les relâcherait sous caution. Ils avaient envoyé prévenir l'amiral Tipsey, dont ils se disaient les hommes, et attendaient qu'il envoyât la somme nécessaire pour leur caution ; mais la caution de leur ami l'amiral Tipsey ne fut pas jugée suffisante par le magistrat.

« En premier lieu je ne puis relâcher ces hommes sous caution ; et si je le pouvais, dit le magistrat, pensez-vous que je pusse accepter la caution d'un tel personnage ?

— Je le croyais très-riche, dit James à voix basse.

— Vous vous trompez, monsieur, reprit le magistrat ; c'est un homme ruiné ! J'ai de bonnes raisons pour le savoir. Il a un neveu, un M. Raikes, qui est joueur. Tandis que l'oncle faisait ici, au péril de sa vie, le trafic de la contrebande, le neveu, qui a reçu à Oxford l'éducation d'un homme du monde, perdait au jeu tout l'argent gagné par Tipsey durant vingt ans de trafic. De tels garnements finissent toujours ainsi. Tipsey n'est pas digne de la moindre compassion. »

James, surpris de ce qu'il venait d'entendre, résolut de retourner sur-le-champ chez M. Cleghorn afin de le mettre sur ses gardes.

Il se rendit de grand matin au magasin :

« Vous ne paraissez pas très-satisfait de me revoir, dit-il à M. Cleghorn, et peut-être imputerez-vous à de mauvaises intentions la confidence que je viens vous faire. Mais mon estime pour vous me détermine à vous communiquer ce que j'ai appris : vous ferez de mon information tel usage qu'il vous plaira. »

James raconta tout ce qui s'était passé, et quand M. Cleghorn eut entendu son récit, il le remercia dans les termes les plus vifs pour la sollicitude qu'il lui avait témoignée dans cette circonstance. Il l'engagea même à rester quelques jours de plus à Monmouth.

Inquiet des renseignements qu'il avait reçus de James, M. Cleghorn fit une enquête sur le jeune Raikes et sur son oncle. Les parents du jeune homme avaient tenu profondément secrètes les pertes considérables qu'il avait faites au jeu. Il leur avait été d'autant plus facile de dissimuler sa conduite qu'il était demeuré longtemps éloigné d'eux il n'était revenu à la maison qu'après avoir complété son éducation.

Le magistrat de qui James tenait ses premières informations avait à Oxford un fils qui confirma ces renseignements à M. Cleghorn. Celui-ci frémit du danger auquel il avait exposé sa fille. Le projet de mariage avec le jeune Raikes fut immédiatement rompu, et le mercier cessa toute relation avec l'amiral Tipsey et les contrebandiers.

Il exprima sa reconnaissance pour James avec toute la vivacité de ses sentiments :

« Revenez demeurer avec nous, dit-il. Vous nous avez sauvés, ma fille et moi, de la ruine. Vous ne resterez pas mon commis plus longtemps, vous serez désormais mon associé, et vous savez qu'étant mon associé, si vous pensez à ma fille, on n'y peut rien trouver à redire. Mais toute chose a son temps. Je n'aurais jamais voulu voir ma fille si elle avait épousé mon commis ; mais mon associé, c'est une autre affaire. Vous avez tait votre chemin dans le monde par votre propre mérite, et je vous en félicite. Je crois, maintenant que c'est fini, que j'aurais eu le cœur brisé de me séparer de vous ; mais vous devez sentir que j'avais raison de vouloir maintenir mon autorité dans ma famille. Comme tout est changé, je vous donne mon consentement ; personne n'a le droit de dire un mot. Dès que j'approuve le

choix de ma fille, cela suffit. Il n'y a qu'une chose qui ne va pas à ma fierté : votre père....

— Oh ! monsieur, interrompit James, si vous allez dire quelque chose de désobligeant pour mon père, de grâce ne le faites pas, je vous en conjure, car je ne puis le souffrir. Je ne le puis, en vérité, et ne le dois pas. C'est le meilleur des pères !

—Je suis certain qu'il possède le meilleur des fils, et c'est la plus douce bénédiction qui soit en ce monde. Je ne voulais rien dire d'offensant pour lui : j'allais seulement exprimer mes regrets de le voir dans une maison de charité, répondit M. Cleghorn.

— Il est déterminé à y rester, dit James, jusqu' à ce que ses enfants aient assez gagné d'argent pour le. soutenir sans se gêner. Mon frère, mes deux sœurs et moi nous devons nous trouver tous ensemble à la maison de charité le premier du mois prochain, qui est le jour anniversaire de la naissance de mon père ; nous réunirons alors tout notre gain et nous verrons ce que nous pouvons faire pour lui.

— Souvenez-vous alors que vous êtes mon associé, dit M. Cleghorn. Ce jour-là vous me prendrez avec vous. Ma bonne volonté fait partie de votre avoir, et mes promesses n'ont jamais été prises pour de vaines paroles. »

## VI.

Cependant Franck, par sa bonne conduite, son zèle et son aptitude au travail, avait trouvé chez son patron, M. Barlow, d'aussi excellentes dispositions en sa faveur que son frère James chez M. Cleghorn.

« Vous êtes un brave et bon jeune homme, lui disait un jour M. Barlow, et je ne suis nullement surpris de votre affection pour le père qui vous a inspiré les sentiments que vous montrez et les principes qui vous servent de règle de conduite. Mais quelle honte qu'un tel père soit dans une maison de charité ! Vous dites qu'il ne veut pas consentir à être à charge à aucun d'entre vous et qu'il ne veut recevoir nul secours de ses propres enfants. C'est une fierté honorable et qui convient à un fermier anglais ; aussi je ne la blâme pas. Mais, mon cher Frank, dites à votre père qu'il peut accepter les secours de votre ami aussi bien que les vôtres. Vous aurez chez moi un crédit de cinq cents livres sterling quand il vous plaira.... Ne me remerciez pas, mon garçon, je vous dois la moitié de cet argent pour les services que

vous me rendez comme clerc dans mon étude, et l'autre moitié m'est suffisamment garantie par votre aptitude et vos succès futurs dans les affaires. Vous pourrez me payer dans un an ou deux ; ainsi vous ne m'aurez aucune obligation. Je prendrai même votre billet pour la moitié de la somme, si cela peut satisfaire votre fierté et celle de votre père. »

La manière dont cette proposition était faite toucha le cœur de Frank. Il était trop sensible pour ne pas être ému de tant de bonté. Il allait exprimer dans les termes les plus vifs toute sa reconnaissance, lorsque M. Barlow l'interrompit :

« Venez, venez ; pourquoi perdez-vous votre temps ici à parler sentiment quand nous avons à écrire sur papier timbré ? Voici de l'ouvrage qui exige quelque diligence : un contrat de mariage à expédier ; devinez-vous pour qui ? »

Frank passa vainement en revue tous les partis de Monmouth ; mais il fut très-surpris quand on lui dit que le futur était le jeune M. Folingsby, qui était si fort épris de Fanny Frankland, il y avait à peine deux mois. Frank se mit à dresser le contrat.

Tandis qu'il écrivait avec son patron, ils furent interrompus par l'arrivée de M. Josiah Crumpe. Il venait annoncer à M. Barlow la mort de mistriss Crampe et requérir son assistance pour ouvrir le testament. La pauvre dame avait langui plusieurs mois de plus qu'on ne pensait ; et pendant toute sa maladie, Patty, avec une inépuisable douceur de caractère, avait enduré tous ses caprices et ses mauvais traitements. Ceux qui supposaient qu'elle agissait par intérêt croyaient qu'elle avait usé de tout son empire sur l'esprit de sa maîtresse pour son propre avantage. Ils étaient certains qu'elle lui avait laissé une grande partie de sa fortune. Les parents de mistriss Crumpe en étaient tellement persuadés que, lorsqu'ils se trouvèrent réunis pour entendre la lecture du testament par le ministère de M. Barlow, ils se disaient déjà l'un à l'autre en murmurant :

« Nous passerons par-dessus le testament ; nous l'attaquerons en justice. Mistriss Crumpe n'était pas dans son bon sens quand elle a fait cet acte de dernière volonté ; elle avait éprouvé deux attaques de paralysie, cela est facile à prouver. Nous passerons par-dessus le testament. »

M. Josiah Crumpe ne faisait pas partie de ceux qui murmuraient ; il se tenait à l'écart, appuyé sur sa canne, et gardait le silence.

M. Barlow rompit les cachets du testament, l'ouvrit et le lut à ces gens avides. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils apprirent que toute la

fortune de Mme Crumpe était laissée à M. Josiah Crumpe ! Les motifs de ce legs étaient formulés en ces termes :

« M. Josiah Crumpe étant la seule personne de ma famille qui ne m'ait jamais tourmentée pour mon argent depuis que je suis sur mon lit de douleur, je lui lègue tous mes biens. Je me fie à sa loyauté pour assurer un sort convenable à l'excellente Patty Frankland, pour laquelle il connaît mes intentions. C'est pour me rendre aux désirs de cette jeune personne que je ne lui ai rien laissé. Je lègue seulement cinquante guinées pour subvenir aux besoins de son vieux père. »

M. Josiah Crumpe fut le seul qui entendît sans s'émouvoir la lecture des dernières volontés de sa parente. Tous les autres étaient bruyants dans leurs reproches ou hypocrites dans leurs félicitations. Néanmoins, personne ne songeait plus « à passer par-dessus le testament. » Toutes les formes légales avaient été observées avec une précision technique qui ne laissait aucune chance à un procès.

Aussitôt que le tumulte causé par le désappointement général fut un peu apaisé, M. Crumpe se leva, et comptant avec sa canne les personnes présentes :

« Vous voilà dix, je crois, dit-il. Eh bien ! chacun de vous me déteste ; mais cela ne change rien à mes desseins. Je soutiendrai ma réputation de franc et loyal marchand anglais, par respect pour moi-même,... non par amour pour vous. Je n'ai pas besoin de l'argent de la défunte : j'ai assez de ma fortune et de mon commerce, sans courir après les héritages. Pourquoi tourmentiez-vous une femme mourante ? Si vous vous étiez mieux conduits, vous auriez été mieux traités ; mais c'est assez pour l'instant. Chacun de vous touchera une somme de mille guinées, de laquelle il déduira cinquante livres pour les donner à cette généreuse enfant. Je suis sûr que vous regrettez tous votre injustice à son égard. »

Les assistants étaient trop intéressés à satisfaire M. Crumpe pour ne pas, à l'envi l'un de l'autre, rendre justice à Patty. Quelques-uns même déclarèrent qu'ils n'avaient jamais eu de soupçons contre elle ; d'autres se rejetèrent sur les fausses informations qu'ils avaient reçues de la perfide Marthe. Ils consentirent très-volontiers à donner les cinquante guinées en déduction de ce qui leur revenait, et comme une sorte d'hommage au mérite de Patty.

Maîtresse alors de cinq cents guinées, elle s'écria :

« 0 mon cher père ! vous ne resterez pas plus longtemps dans une maison de charité ! Demain sera le plus heureux jour de ma vie.... Je ne sais comment vous remercier, monsieur, continua-t-elle en se tournant vers son bienfaiteur.

— Vous m'avez remercié comme vous le deviez et comme je l'aime le mieux, dit le marchand d'un ton simple, et maintenant n'en parlons plus. »

Patty se tut pour ne pas contrarier M. Crumpe ; mais elle était impatiente de raconter sa bonne fortune à son frère Frank et à son cher M. Mason. Aussi voulut-elle s'en retourner à Monmouth avec M. Barlow, dans l'espérance de les voir au plus tôt.

« Vous trouverez votre frère très-occupé à mettre en ordre des papiers afin de dresser un contrat de mariage. Vous ferez bien de garder vos bonnes nouvelles jusqu'à ce qu'il ait terminé ses affaires, ou bien il me fera encore plus de fautes que votre ami Mason ne m'en fit une fois dans le préambule du testament de Mme Crumpe. Je crois qu'il faut que je vous empêche d'approcher de mes clercs, Patty Frankland, continua M. Barlow en souriant, car je trouve qu'ils me font toujours des bévues, dès que vous êtes seulement à vingt pas d'eux. »

Cependant le contrat était terminé. M. Barlow, en rentrant à son étude, l'examina avec soin, et comme il le trouva parfaitement en règle, il envoya Frank le porter aussitôt chez M. Folingsby.

Quand Frank arriva, M. Folingsby était seul.

« Asseyez-vous, je vous prie, monsieur, lui dit-il. Quoique je n'aie jamais eu le plaisir de vous voir, votre nom m'est pourtant bien connu. Vous êtes le frère de Fanny Frankland. C'est une charmante et excellente jeune fille ! Vous avez raison d'être fier de votre sœur, et j'en sais quelque chose, moi qui vous parle. »

Alors il lui raconta ce qui s'était passé entre eux chez Mme Hungerford, et finit en disant qu'il serait heureux de pouvoir rendre quelque service à lui ou à sa famille.

« Parlez, et dites-moi ce que je puis faire pour vous. »

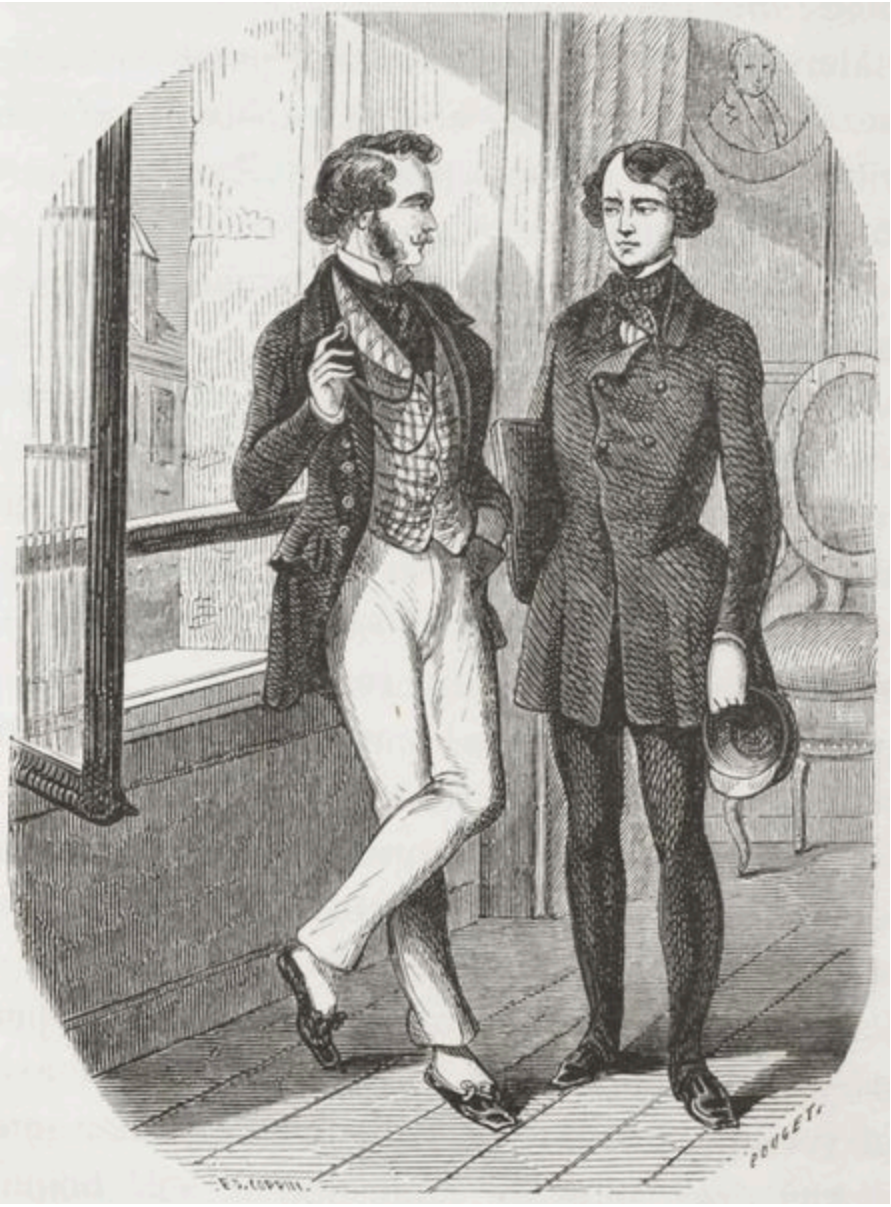
Frank baissa les yeux et garda le silence ; car il pensait que M. Folingsby devait se souvenir de l'injustice que lui ou son agent avait commise en renvoyant le vieux Frankland de sa ferme. Il était trop fier pour demander un service à celui dont il pensait devoir attendre une réparation.

En réalité, M. Folingsby avait, comme il le disait, « laissé tous ces soins à son agent, » et il connaissait si peu les affaires de ses fermiers, leurs

personnes et même leurs noms, qu'il n'avait pas en ce moment la moindre idée que Frank fût le fils d'un des plus anciens tenanciers de ses propriétés. Il ignorait que le vieux Frankland avait été réduit à chercher un asile dans une maison de charité, par suite de l'injustice de son homme d'affaires. Étonné du silence glacial de Frank, il le pressa de questions et ce fut avec une surprise mêlée de honte qu'il apprit la vérité.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, ma négligence a donc été la cause de tous les malheurs de votre père, du père de Fanny Frankland ? Je me rappelle, maintenant que vous me mettez sur la voie, quelque chose d'un vieillard avec une belle chevelure blanche, qui vint me parler d'affaires, précisément au moment de mon départ pour les courses d'Ascot. C'était donc votre père ? Je me souviens que je lui dis que j'étais très-pressé, et que mon homme d'affaires, M. Deal, lui rendrait certainement justice. En cela j'ai été indignement trompé, et j'ai eu beaucoup à souffrir d'avoir donné ma confiance à un tel homme. Grâce à Dieu, je m'occuperai désormais de mes affaires et je suis bien résolu à y voir clair à l'avenir. Ma tête n'est plus occupée de chevaux, de voitures et de courses. Il y a temps pour tout ; mes jours de folie sont passés ; je désire seulement que ma négligence ne fasse de tort qu'à moi-même. Tout ce que je puis faire maintenant, continua M. Folingsby, c'est de réparer autant que possible le passé. Je commencerai par votre père. Fort heureusement, j'en ai les moyens en mon pouvoir. Je puis disposer en ce moment de sa ferme, et demain elle lui sera rendue. Le fermier qui l'avait remplacé vient de résilier son bail, sur lequel il me doit un arriéré considérable ; mais il a bâti une bonne maison, et j'en suis ravi pour votre père. Dites-lui qu'il pourra l'occuper, et que je suis prêt à le remettre en possession. J'ai-hâte de réparer le tort que je lui ai fait, ou du moins que je lui ai laissé faire en mon nom. »

Frank chez M. Folingsby.



Frank était si transporté de joie qu'il pouvait à peine trouver un mot de remercîment. En revenant à la maison, il entra chez Mme Hungerford pour raconter cette bonne nouvelle à sa sœur Fanny. C'était la veille du jour anniversaire de la naissance de leur père.

L'heureux jour arriva. Le vieux Frankland était occupé dans son jardin, lorsqu'il entendit la voix de ses enfants qui venaient à lui.

« Fanny, Patty, James, Frank, soyez les bienvenus, mes enfants ! soyez les bienvenus ! Je savais que vous seriez assez bons pour venir voir aujourd' hui votre vieux père ; aussi, j'ai cueilli quelques-unes de mes

groseilles pour vous, afin de fêter de mon mieux votre bienvenue. Mais, je m'étonne que vous ne soyez pas honteux de me rendre visite dans une telle maison. Quels joyeux garçons, quelles rieuses fillettes ! Je vois bien que j'avais raison d'être fier de vous tous ; mais je crois ne vous avoir jamais vu l'air si heureux, tous tant que vous êtes.

— Peut-être, mon père, dit Fanny, est-ce parce que vous ne nous avez jamais vus si heureux depuis que nous sommes au monde. Asseyez-vous, cher père, là, sous ce berceau ; nous nous mettrons sur le gazon, à vos pieds, et chacun vous contera son histoire et dira ses bonnes nouvelles.

— Mes enfants, reprit le vieillard, faites comme vous voudrez ; mon vieux cœur nage dans la joie de vous voir tous si heureusement réunis autour de moi. »

Le père s'assit sous le berceau et ses enfants se placèrent à ses pieds. Patty parla la première ; puis Fanny, puis James, puis Frank. Quand ils eurent raconté toutes leurs petites histoires, ils offrirent à leur père, dans une bourse, leur fortune réunie : c'était la récompense de leur bonne conduite.

« Mes enfants chéris, dit Frankland, qui ne pouvait plus retenir ses larmes, c'est trop de bonheur pour moi ! c'est le plus heureux moment de ma vie ! Personne, si ce n'est le père de tels enfants, ne peut savoir ce que je ressens ! Votre réussite dans le monde me fait dix fois plus de plaisir, parce que je sais que vous ne la devez qu'à vous-mêmes,

— Oh ! non, mon cher père, s'écrièrent-ils d'un commun accord ; non, mon cher père, nous ne devons nos succès qu'à vous seul ! Tout ce que nous avons est dû aux soins que vous nous avez prodigués dès notre plus tendre enfance. Si vous n'aviez pas veillé sur nous, si vous ne nous aviez pas si bien élevés, nous ne serions pas si heureux maintenant.... »

Ici, ils furent interrompus par la fidèle Anna, qui demeurait toujours avec le vieux Frankland. Elle traversa le jardin en courant si vite, qu'en arrivant près du berceau elle ne pouvait plus ni respirer ni parler.

« Chers cœurs, Dieu vous bénisse tous ! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle put respirer. Mais ce n'est pas le moment de rester assis où vous êtes. Rentrez, monsieur, pour l'amour du ciel, dit-elle en s'adressant à son vieux maître, rentrez pour être prêt.... rentrez tous pour être prêts....

— Prêts ! prêts à quoi ?

— Oh ! prêts à de belles choses ! à de bien belles choses ! Rentrez seulement, et je vous dirai tout en chemin.... Comme je me suis piqué la main après ces groseilliers !... Mais ce n'est rien que cela. Vous n'avez donc

pas entendu un mot de ce qui se passe ?... Non, comment l'auriez-vous pu ? Est-ce que vous avez seulement pris garde à moi quand vous êtes entrés ?

— Il faut nous le pardonner, bonne Anna ; nous étions si pressés de voir notre père que nous ne pensions à rien ni à personne.

— C'est très-naturel. Eh bien ! miss Fanny, je suis allée à la grande maison, chez votre dame ; une bien bonne dame, vous savez. Mme Hungerford m'a envoyé chercher pour lui parler, et j'ai appris des choses que vous ne savez pas encore. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a une voiture qui vient ici pour emmener mon maître à sa nouvelle habitation, et il y a des chevaux et des selles pour vous, et vous, et puis vous, et moi. Mme Hungerford vient dans sa calèche ; le jeune M. Folingsby arrive dans son char-à-bancs ; M. Barlow, dans la voiture de M. Josiah Crumpe, et M. Cleghorn et sa jolie fille dans un cabriolet ; et.... et une foule d'autres voilures des amis de Mme Hungerford ; et il y a une grande foule dans la rue,... et je suis venue pour préparer le déjeuner.

— Oh ! mon bon père, s'écria Frank, dépêchez-vous, et quittez cet uniforme avant qu'ils viennent. Nous avons acheté des vêtements neufs pour vous. »

Frank lui ôta l'uniforme, comme il disait, et le jeta loin de lui en disant :

« Mon père ne te portera plus désormais. »

Fanny finissait de nouer la cravate de son père, et Patty avait à peine lissé ses cheveux blancs, lorsqu'on entendit le bruit des voitures. Tout ce qu'Anna venait de dire était vrai. Mme Hungerford avait invité tous ses amis et toutes les personnes qui connaissaient la bonne conduite des Frankland à l'accompagner dans cette joyeuse occasion.

« Les cavalcades et les processions triomphales, disait-elle, sont ordinairement de pures folies,... de simples satisfactions accordées à la vanité, tandis qu'aujourd'hui c'est un hommage rendu à la vertu. Nous donnerons un bon exemple au pays en montrant que nous respectons et que nous admirons la vertu partout où elle se rencontre. Voici toute une famille dont la conduite est admirable ; ces enfants ont fait tous leurs efforts pour arracher leur père à la pénible condition où il se trouvait réduit, sans qu'il eût la moindre faute à se reprocher. Ils ont réussi. Donnons-leur ce qu'ils estimeront plus que de l'argent, le témoignage de notre estime. »

Le vieux Frankland est emmené comme en triomphe.

Convaincus ou persuadés par les discours de Mme Hungerford, tous ses amis, toutes ses connaissances l'accompagnèrent à la maison de charité. Une grande foule suivait, et le vieux Frankland fut emmené comme en triomphe par ses enfants à sa nouvelle habitation.

L'heureux père vécut encore d'assez longues années pour voir s'accroître la prospérité de sa famille.

Puissent tous les bons pères avoir des enfants aussi reconnaissants !

# LES GANTS DE LIMERICK

## I.

C’était un dimanche matin, par un beau jour d’automne. Les cloches de la cathédrale d’Hereford sonnaient en branle, et la foule, en habits de fête, se rendait à l’église.

« Mistriss Hill ! mistriss Hill !... Phœbé ! Phœbé !... C’est la cloche de la cathédrale, vous dis-je. Quoi ! vous n’êtes encore prêtes ni l’une ni l’autre pour aller à l’église ; et c’est moi qui suis le bedeau ! s’écria M. Hill, tanneur de profession et bedeau de sa paroisse, qui se tenait au bas de son escalier.

— Me voilà, papa ! » répondit Phœbé ; et la jeune fille descendit, le regard si pur, le teint si frais, la bouche si souriante que le front grondeur de son père se dérida, et il ne put que lui dire, pendant qu’elle mettait une paire de gants neufs :

« Mon enfant, tu n’aurais pas dû attendre jusqu’à ce moment pour mettre tes gants.

— Jusqu’à ce moment ! répliqua mistriss Hill, qui descendait l’escalier, dans tous ses atours ; jusqu’ à ce moment ! Elle ferait mieux, je vous assure, de ne pas mettre ces gants, surtout pour aller à 1 cathédrale.

— Ce sont pourtant de beaux gants, reprit M. Hill. Mais il ne s’agit pas de cela maintenant. Il est plus à propos que nous nous rendions au plus vite dans notre banc, afin de donner l’exemple, comme il nous convient. Nous n’avons que faire ici à parler de gants et de bagatelles. »

Là-dessus il offrit un bras à sa femme et l’autre à sa fille, et voulut partir pour la cathédrale. Mais Phœbé était trop affairée de ses gants neufs et sa mère trop contrariée de les lui voir pour répondre au courtois empressement de M. Hill.

« Je ne dis plus rien de raisonnable apparemment, monsieur Hill ; mais, sachez-le bien, j'y vois aussi clair que les autres. N'est-ce pas moi qui, la première, vous ai donné l'idée de ce qu'était devenu le gros chien que nous avons perdu l'hiver dernier dans la cour de la tannerie ? N'est-ce pas moi qui la première vous ai donné avis, à vous, monsieur Hill, tout bedeau que vous êtes, du trou qui existe sous les fondations de la cathédrale ? Est-ce la vérité, je vous le demande, monsieur Hill ?

— Mais, ma chère madame Hill, quel rapport y a-t-il entre tout cela et les gants de Phœbé ?

— Êtes-vous donc aveugle, monsieur Hill ? Ne voyez-vous pas que ce sont des gants de Limerick ?

— Qu'est-ce que cela fait ? dit M. Hill d'un ton calme, s'efforçant de garder encore son sang-froid comme il avait coutume de le faire aussi longtemps qu'il le pouvait, quand il voyait sa femme de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que cela fait, monsieur Hill ? mais vous ne savez donc pas que Limerick est en Irlande ?

— Je vous demande bien pardon, ma chère amie.

— En vérité !... Je gage, monsieur Hill, que vous verrez avec plaisir notre cathédrale sauter en l'air un jour ou l'autre, et votre fille mariée à celui qui en serait l'auteur.... Et vous êtes bedeau, monsieur Hill !

— A Dieu ne plaise ! » s'écria ce dernier. Et il s'arrêta court pour rajuster sa perruque. Puis, revenant à lui, il ajouta : « Mais, mistriss Hill, la cathédrale n'a pas encore sauté, et notre Phœbé n'est pas près de se marier, que je sache.

— Non ; mais qu'importe ? Celui qui est averti se tient sur ses gardes, vous disais-je avant la perte de notre chien. Vous n'avez pas voulu me croire, et vous voyez ce qui est arrivé. Eh bien ! il en sera encore de même cette fois, vous le verrez, monsieur Hill.

— Avez-vous entrepris de m'intriguer ou de me mettre hors de moi, mistriss Hill ? dit le bedeau en rajustant de nouveau sa perruque. Vous parlez par énigmes et je ne comprends pas un mot de tout ce que vous me dites depuis une demi-heure. Une fois pour toutes, quel rapport y a-t-il entre tout cela et les gants de Phœbé ?

— Allons, puisque vous n'y comprenez rien, monsieur Hill, ayez donc la complaisance de demander à votre fille quelle est la personne qui lui a donné ces gants.... Phœbé, de qui tiens-tu cette, paire de gants ?

— Je les voudrais au feu, dit le mari dont la patience était à bout. Réponds, Phœbé, qui t'a donné ces gants maudits ?

— Papa, répondit Phœbé d'une voix tremblante, c'est un cadeau de M. Brian O'Neill.

— Le gantier irlandais ! s'écria M. Hill, frappé de terreur.

— Oui, reprit la mère ; c'est la vérité, je vous assure, monsieur Hill. Vous voyez maintenant que j'avais mes raisons.

— Otez ces gants tout de suite, je vous l'ordonne, Phœbé, dit son père d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. J'ai pris en mortelle aversion ce M. Brian O'Neill dès la première fois que je l'ai vu. Il est Irlandais : c'est assez, c'est trop pour moi. Otez vite ces gants, Phœbé. Quand je commande, je veux être obéi. »

Phœbé parut éprouver quelque difficulté à se déganter, et elle représenta avec douceur qu'il n'était pas convenable d'aller à l'église les mains découvertes. Sa mère leva immédiatement l'objection en tirant de sa poche une paire de mitaines qui avaient été brunes et entières autrefois, mais qui maintenant étaient déchirées en plusieurs endroits. De plus, elles avaient été longtemps portées par une personne deux fois plus forte que Phœbé, en sorte qu'elles faisaient de grands vilains plis sur les jolis bras de la jeune fille.

Phœbé parut éprouver quelque difficulté.

« Mais, papa, disait-elle, pourquoi prendre un homme en aversion parce qu'il est Irlandais ? Un Irlandais ne peut-il donc pas être un brave homme ? »

Le bedeau se garda bien de répondre à cette question. Il fit seulement remarquer que les cloches avaient fini de sonner, et, comme on se trouvait près de la porte de l'église, mistriss Hill regarda sa fille d'un air significatif et lui dit que, pour la fille d'un bedeau, ce n'était pas un moment convenable de parler, ni de s'occuper de braves gens, de méchantes gens, d'Irlandais ou de qui que ce fût au monde.

Nous passons sous silence toutes les conjectures qui furent faites dans l'assemblée pour trouver le motif qui avait pu déterminer miss Phœbé Hill à sortir un dimanche avec une paire de gants dans un si piteux état. Lorsque le service fut terminé, le bedeau alla, en grand mystère, examiner le trou pratiqué sous les fondations de la cathédrale. Mistriss Hill se rendit à la promenade avec la femme de l'épicier et celle du papetier. Elle se vanta à toutes les dames de sa connaissance, qu'elle appelait ses amies, de la prudence toute maternelle dont elle avait fait preuve en amenant M. Hill à défendre à sa fille Phœbé de porter ses gants de Limerick.

Pendant ce temps-là, Phœbé se dirigeait toute pensive vers la maison. Elle cherchait à découvrir la raison qui avait pu conduire son père à prendre un homme en aversion, dès la première vue, par cela seul qu'il était Irlandais ; elle se demandait pourquoi sa mère avait si longtemps parlé du gros chien qu'on avait perdu l'année dernière dans la cour de la tannerie, et du trou qui existait sous les fondations de la cathédrale. Qu'est-ce que tout cela fait à mes gants de Limerick ? pensait-elle. Plus elle y songeait, et moins elle apercevait de rapport entres toutes ces choses. Comme elle ne partageait nullement les préventions de son père contre M. Brian O'Neill, elle ne pouvait concevoir qu'il fût raisonnable de le soupçonner d'avoir emmené le chien de la tannerie, et encore moins de lui supposer des intentions criminelles au sujet de la cathédrale d'Hereford.

Phœbé donnait un libre cours à ses réflexions, lorsqu'elle se trouva vis-à-vis de la maison d'une pauvre femme, dont l'habitation avait été, quelques mois auparavant, dévorée par les flammes. Elle se rappelait qu'elle avait remarqué pour la première fois M. O'Neill à l'occasion de cet incendie. Le courage et l'humanité dont il avait fait preuve en exposant ses jours pour sauver cette malheureuse femme et ses enfants lui paraissaient justifier suffisamment cette opinion, qu'un Irlandais pouvait être un très-brave homme.

La pauvre femme dont la maison avait été incendiée se nommait Smith : Elle était veuve et habitait une misérable masure située à l'extrémité d'une ruelle étroite. En passant devant la demeure de la veuve, Phœbé se reprocha d'avoir négligé cette malheureuse depuis plusieurs semaines ; elle résolut d'entrer chez elle et de lui donner un écu qu'elle avait mis de côté pour acheter des colifichets. Son offrande fut acceptée avec reconnaissance. Sa grâce et sa douceur ajoutaient un nouveau prix au bien qu'elle faisait. Elle sortit de la maison comblée des bénédictions de la veuve et de ses enfants,

et se promit bien de ne plus rester aussi longtemps sans venir rendre visite à cette famille. En ce moment elle oublia tout à fait sa déconvenue au sujet des gants de Limerick et des mitaines déchirées qu'elle avait aux mains.

Le lundi matin, miss Jenny Brown, la fille du parfumeur, vint rendre visite à Phœbé, avec un air rayonnant de joie. « Eh bien ! ma chère, dit-elle, il va donc y avoir fête à Hereford ! Mais pourquoi ce regard attristé ? Vous serez certainement invitée comme toutes nos amies.

— Invitée ! où cela ? s'écria mistriss Hill, qui ne pouvait jamais entendre parler d'une invitation dont elle n'avait pas connaissance. Invitée ! où cela, je vous prie, miss Jenny ?

— Vous ne savez donc pas ?... Nous étions toutes persuadées que vous et Phœbé aviez été des premières invitées au bal de M. O'Neill.

— Un bal ! reprit mistriss Hill ; voilà quelque chose de tout à fait inattendu, et je n'en savais pas le premier mot.

— En effet, c'est vraiment extraordinaire ! Mais Phœbé n'a-t-elle pas reçu une paire de gants de Limerick ?

— Je vous demande pardon, j'en ai reçu, dit Phœbé. Dites-moi donc quel rapport il y a entre le bal et mes gants de Limerick.

— Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua Jenny. Apprenez que cette paire de gants est en quelque sorte un billet pour le bal. Chaque dame en a reçu une avec sa lettre d'invitation, et je crois qu'il en a été envoyé plus de vingt, sans me compter, ce matin seulement. »

En disant ces mots Jenny tira de sa poche une paire de gants neufs. Puis, tout en montrant comme ils lui allaient bien, elle fit l'énumération des femmes qui, à sa connaissance, avaient été invitées au bal. Quand elle eut fini, elle s'étendit sur ce qu'on racontait des grands préparatifs faits par Mme O'Neill mère pour le souper, et conclut en exprimant à mistriss Hill ses condoléances. Jenny prit ensuite congé de ses amies, pour aller préparer sa toilette ; « car, ajouta-t-elle, M. O'Neill m'a engagée a ouvrir le bal avec lui, dans le cas où Phœbé ne pourrait pas y venir. Mais je suppose qu'elle ne manquera pas cette occasion de plaisir et qu'elle sera de la fête, puisqu'elle a reçu une paire de gants de Limerick comme chacune d'entre nous. »

Après le départ de Jenny, il y eut un moment de silence. Phœbé ne tarda pas à le rompre pour raconter à sa mère que, le matin même, elle avait refusé de recevoir un billet, parce qu'elle avait supposé, en voyant l'écriture de l'adresse, qu'il venait de M. O'Neill. Or, comme elle connaissait l'aversion de ses parents pour le gantier Irlandais, elle avait cru devoir

renvoyer sans l'ouvrir une lettre de cette personne. Mistriss Hill fut profondément touchée de la docilité de sa fille ; mais elle se trouva blessée de voir sa pénétration habituelle mise en défaut. Son amour-propre maternel fut piqué au vif en songeant que Phœbé laisserait à la fille du parfumeur l'honneur d'ouvrir un bal où assisterait la meilleure société d'Hereford. Cette considération en amena d'autres dans son esprit et, après quelques instants de réflexion, elle déduisit à sa fille toutes les raisons qui motivaient un changement dans son opinion à l'égard du galant Irlandais.

« Mon enfant, lui dit-elle, puisque tu as une paire de gants de Limerick et qu'il est certain que cette lettre était une invitation, il me paraît tout à fait convenable que tu ne laisses pas à Jenny Brown l'honneur d'ouvrir le bal ; d'ailleurs, nous ne sommes pas sûrs que M. O'Neill ait fait disparaître notre chien, quoiqu'il ait dit que ses aboiements étaient fort incommodes. Mais, s'il n'a ni tué ni volé notre chien, on ne peut guère supposer que ce soit lui qui ait pratiqué un trou sous la cathédrale, et qu'une pensée aussi criminelle lui soit venue à l'esprit. De plus, il doit faire de très-bonnes affaires pour pouvoir ainsi dépenser quatre ou cinq guinées en gants de Limerick, en bal et en souper. Et puis, après tout, ce n'est pas sa faute s'il est Irlandais. D'où je conclus, ma chère enfant, que tu peux mettre ces gants et aller à ce bal, que je dois parler à ton père et le faire changer d'avis, et que j'irai ce matin même rendre visite à la veuve O'Neill et faire la paix avec Brian. Il ne sera pas dit que Jenny Brown viendra nous faire des condoléances avec sa petite mine hypocrite. »

Après avoir débité ces paroles avec volubilité, mistriss Hill, sans laisser prononcer à la pauvre Phœbé une seule syllabe, alla chercher son grave époux. Il n'était pas aussi facile que sa femme le supposait de faire changer d'avis à M. Hill. Lent à se former une opinion, il ne revenait guère sur ce qu'il avait dit une fois. Les préventions de M. Hill contre notre malheureux Irlandais se trouvaient fortifiées par des circonstances toutes particulières. Le bedeau de la cathédrale d'Hereford avait parlé avec une grande solennité, dans le club qu'il fréquentait, de l'importante affaire du trou existant sous les fondations de l'église, et avait fait part à l'assistance de ses soupçons à ce sujet. Plusieurs membres du club ne purent s'empêcher de rire en l'entendant déclarer qu'on avait certainement le dessein de faire sauter la cathédrale. Les autres, au contraire, considérant que M. O'Neill, en sa qualité de catholique romain, ne pouvait être qu'un homme malintentionné et des plus dangereux, penchèrent pour l'avis du bedeau. Ils

firent observer qu'on devait avoir l'œil ouvert sur les allures du gantier irlandais, qui leur paraissait un homme d'autant plus suspect que personne ne savait pourquoi il était venu s'établir à Hereford ni d'où il tirait son argent.

La nouvelle de ce bal produisit sur l'imagination prévenue de M. Hill le même effet que s'il eût découvert une conspiration.

« Ah ! ah ! dit-il, l'Irlandais est un rusé compère, mais nous serons tout aussi fins que lui ! Il croit sans doute, en donnant fêtes et festins, empêcher les gens sensés d'Hereford de se tenir sur leurs gardes ; il pense pouvoir accomplir ses diaboliques projets au moment où l'on y songera le moins : mais nous veillerons sur lui, et nous lui montrerons que nous autres Anglais nous ne sommes pas aussi faciles à tromper qu'il se l'imagine. »

Dans une telle disposition d'esprit, notre bedeau, d'un signe de tête, imposa silence à sa femme, quand celle-ci voulut chercher à lui persuader que Phœbé pouvait mettre ses gants de Limerick et aller au bal.

« Elle n'ira certes pas à ce bal, et je lui défends de mettre jamais cette paire de gants, sous peine d'encourir ma malédiction, s'écria M. Hill. Veuillez lui reporter mes paroles, mistriss, et quant à ce qui vous concerne, fiez-vous à mon jugement et à ma prudence en toutes choses. Il se passera d'étranges événements à Hereford.... Je n'en dis pas davantage. Je vais aller me consulter avec des hommes d'expérience qui partagent entièrement ma propre manière de voir. »

Il sortit à ces mots, laissant mistriss Hill dans un état que les gens tourmentés d'une excessive curiosité pourront seuls plaindre et comprendre. Elle révint en toute hâte vers Phœbé et lui fit part de la résolution de son père ; puis elle alla bavarder avec toutes les femmes de sa connaissance, leur racontant ce qu'elle savait et ce qu'elle ne savait pas, et s'efforçant de trouver un secret là où il n'y en avait point.

Dans toutes les conditions de la vie, il y a des épreuves à subir : aucune femme n'était capable de les supporter de meilleure grâce que la douce Phœbé. Pendant que M. et Mme Hill étaient ainsi affairés, elle reçut la visite d'un des enfants de la veuve Smith. Dans la naïve expression de sa reconnaissance, cette petite fille mêla l'éloge de M. O'Neill aux remercîments qu'elle adressait à Phœbé. M. Brian était, disait-elle, le plus fidèle ami de sa mère ; il lui donnait chaque semaine de l'argent depuis que la maison avait brûlé.

« Maman l'aime beaucoup, ajouta-t-elle ; il est si bon, si bon, et il a fait tant de bien à d'autres pauvres gens comme nous !

— A qui ? dit Phœbé.

— A un pauvre homme qui a logé quelque temps tout près de nous, répondit l'enfant ; je ne sais pas bien son nom, mais c'est un Irlandais. Il va à la journée faucher le foin avec les autres. Il a connu M. O'Neill dans son pays, et il a dit à maman beaucoup de bien de lui. »

Phœbé prit dans un tiroir des vêtements qu'elle avait faits pour les enfants de la pauvre femme, et les remit à la petite fille. Les gants de Limerick se trouvaient dans ce tiroir. Les sentiments de Phœbé en faveur de celui qui les lui avait donnés furent ranimés par ce qu'elle venait d'entendre et par le souvenir des aveux de sa mère, qui n'avait, disait-elle, aucun motif raisonnable de penser du mal de M. O'Neill. Tandis que l'enfant parlait, Phœbé étendit ses gants avec le plus grand soin au fond du tiroir et se mit à effeuiller dessus une rose qu'elle avait cueillie la veille en revenant de l'office.

Cependant M. Hill était en grande conférence avec les hommes d'expérience de la ville d'Hereford, qui partageaient sa manière de voir au sujet du trou dangereux pratiqué sous les fondations de la cathédrale. On considéra comme de mauvais présage toutes les circonstances de ce bal, la grande dépense à laquelle se livrait le gantier irlandais, et ses générosités, qui étaient un signe certain qu'il n'avait pas besoin de vendre ses gants, puisqu'il les donnait. Enfin il parut évident que le prétendu gantier était un malfaiteur déguisé. Par toutes ces considérations, il fut résolu à l'unanimité, dans le conseil de ces profonds politiques, qu'il n'y avait rien de mieux à faire pour sauver la ville d'Hereford du danger qui la menaçait, et préserver la cathédrale, que de mettre M. O'Neill en prison. Cependant, après réflexions, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de motifs sanctionnés par la loi pour en venir à cette extrémité. Enfin, on consulta un procureur qui suggéra un admirable expédient pour arriver au but qu'on se proposait.

Notre Irlandais ne possédait pas malheureusement cette ponctualité dans le payement des dettes, qui est une des qualités premières du commerçant anglais. Il avait, l'année précédente, fait un long mémoire chez un épicier d'Hereford ; et comme il se trouvait sans argent à l'époque de Noël, il avait souscrit un billet à six mois de date. L'épicier, à la demande de M. Hill, passa ce billet à son ordre, et il fut décidé que le payement en serait exigé sur-le-champ, faute de quoi O'Neill serait arrêté le jour même. Comment

M. Hill, qui prétendait que l'Irlandais avait de l'argent à discrétion, parvint-il à découvrir la créance de l'épicier, c'est ce que nous ne chercherons pas à expliquer ; mais la passion et les préjugés savent accorder sans la moindre difficulté les contradictions les plus manifestes.

Quand le commis de M. Hill vint réclamer le montant du billet, la tête de Brian O'Neill était toute pleine des préparatifs du bal qu'il donnait ce soir-là. Il fut très-surpris de la présentation de ce billet : il ne s'était pas occupé de s'en procurer l'argent. Après avoir tempêté contre l'épicier et le tanneur, dont il ne pouvait expliquer la conduite en cette circonstance, il mit le commis à la porte en lui disant de ne pas le déranger dans un pareil moment, qu'il n'avait pas d'argent à lui donner et qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de cette affaire.

Ce langage et ces procédés devaient exciter l'étonnement d'un commis-marchand anglais. La conduite de M. O'Neill, comme il en fit la remarque à son patron, lui parut plutôt celle d'un fou que d'un homme d'affaires. M. Hill prit aussitôt ses dispositions, ainsi qu'il en était convenu avec les fortes têtes de la ville d'Hereford.

Le soir même, comme O'Neill sortait de la maison du parfumeur, donnant le bras à miss Jenny, il se sentit frapper sur l'épaule par une main qui n'était pas celle d'un ami. Il se retourna, et on lui dit qu'il était prisonnier du roi. A ces mots, il s'emporta et s'écria d'un ton menaçant :

« Non, je ne suis pas prisonnier du roi ! Je suis le prisonnier de ce fieffé coquin de tanneur, Jonathan Hill ! Nul autre que lui n'aurait eu l'indignité de faire arrêter un honnête homme dans la rue, pour une bagatelle qui ne vaut même pas la peine d'être mentionnée. »

Miss Jenny Brown jeta les hauts cris lorsqu'elle se vit sous la protection d'un homme qui était arrêté ; ses lamentations et la colère de Brian O'Neill firent scandale et ameutèrent la foule. Quelques faucheurs irlandais qui, au retour du travail, étaient entrés pour boire dans un cabaret voisin, se mêlèrent aux curieux. D'un commun accord ils prirent parti pour leur compatriote, et voulaient à toute force l'arracher des mains des officiers de paix. Heureusement que Brian O'Neill reprit assez de sang-froid et d'empire sur lui-même pour retenir leur emportement et les contraindre, au nom de son amitié, à ne point intervenir dans sa défense, ni par leurs paroles ni par leurs actions.

Il envoya un des faucheurs à la maison de sa mère pour l'informer de ce qui venait de lui arriver et la prier de lui procurer aussitôt que possible une

caution suffisante. Les officiers de paix lui avaient, en effet, déclaré qu'ils ne pourraient pas. le perdre de vue s'il ne fournissait un répondant solvable, ou s'il ne payait le montant de sa dette avec les frais.

La veuve O'Neill achevait d'allumer les bougies dans la salle de bal lorsque la nouvelle de l'arrestation de son fils lui parvint. Nous passerons sous silence ses exclamations ; elle se consola en songeant que ce serait la chose du monde la plus facile que de trouver une caution pour M. O'Neill, dans une ville où il avait de si nombreux amis empressés à venir danser chez lui. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que danser chez quelqu' un et lui servir de caution étaient deux affaires toutes différentes l'une de l'autre. Tous les invités envoyèrent leurs excuses, et la veuve O'Neill s'étonna de ce qui ne surprend personne quand quelque chose de semblable arrive aux autres.

« Ah ! plutôt que de laisser mon fils dans une telle situation pour une si misérable dette, se dit-elle, je vendrai dans une demi-heure tout ce que je possède à un brocanteur ! »

Heureusement, aucun brocanteur n'entendit cette exclamation : son empressement lui eût coûté cher ! Elle en fit venir un qui demeurait dans la même rue, et lui ayant donné en gage des objets qui valaient bien le triple de la dette, elle reçut l'argent nécessaire pour la mise en liberté de son fils.

O'Neill, après avoir été gardé à vue jusqu'à une heure et demie du matin, paya le billet et fut relâché. Comme il passait devant la cathédrale pour retourner à sa maison, il entendit l'horloge sonner. Il appela un homme qui se promenait de long en large dans le cimetière, et lui demanda si c'était deux ou trois heures qui venaient de sonner.

« C'est trois heures, répondit l'homme, et tout est encore dans le même état. »

O'Neill, dans sa préoccupation, ne s'arrêta pas à demander ce que signifiaient ces derniers mots. Il était loin de soupçonner que le vigilant bedeau avait placé en cet endroit un watchman pour protéger la cathédrale d'Hereford contre ses attaques. Il pouvait encore moins deviner que le but de son arrestation était de l'empêcher de faire sauter la cathédrale cette nuit même. Mais ce que M. Hill n'avait pas prévu de son côté, ce fut l'excellent effet que produisit cet événement sur l'esprit de ce jeune homme qui ne manquait pas de bon sens. Il prit dès lors la ferme résolution de diminuer ses dépenses, de mener la vie rangée qui convient à un commerçant, et de s'attacher en même temps à asseoir son crédit d'une manière solide plutôt

qu’à rechercher la popularité. L’expérience lui avait appris que de bons amis ne payent pas de mauvaises dettes.

## II.

Le jeudi matin, notre bedeau se leva dans une disposition d’esprit inaccoutumée ; il se félicitait en lui-même de l’éminent service qu’il avait rendu à la ville d’Hereford, de sa perspicacité à découvrir le complot tramé par un étranger pour faire sauter la cathédrale, de sa dextérité à faire mettre l’ennemi commun en lieu sûr au moment même qu’il avait choisi pour la perpétration de ses criminels desseins. Les amis éclairés de M. Hill convinrent qu’il était nécessaire de placer chaque nuit un gardien dans le cimetière. Ils espéraient, en surveillant ainsi tous les mouvements de l’ennemi, parvenir à se procurer des indices suffisants pour intenter un procès à l’Irlandais et amener cette affaire devant la justice.

Après avoir arrêté toutes ces dispositions dans le plus grand mystère avec ceux de ses amis qui partageaient entièrement son opinion, M. Hill se dépouilla momentanément de sa dignité de bedeau pour revêtir le caractère qui convenait à sa profession de tanneur, et se rendit à la tannerie. Quelle fut sa surprise, sa consternation, quand il contempla son grand morceau d’écorce de chêne renversé sur la terre, les morceaux de tan dispersés çà et là, dans la cour, dans les champs et dans l’eau des fosses ! Il n’est pas de langue, pas de plume, pas de muse qui puisse décrire ce que ressentit notre tanneur à ce spectacle ! Son émotion fut d’autant plus violente qu’il s’imposa le silence le plus absolu dans cette circonstance. Rien n’aurait pu lui ôter de l’esprit que ce méfait avait été commis par O’Neill pour se venger de son arrestation, et il alla trouver sur-le-champ un avocat afin de s’enquérir des moyens de répression que la loi mettait en son pouvoir.

M. Hill n’était pas à bout de contrariétés. L’homme de loi qu’il cherchait venait de sortir une demi-heure avant son arrivée. Il ne devait pas rentrer de la journée, parce qu’il avait été mandé à quelque distance d’Hereford pour dresser un testament. Notre tanneur fut donc obligé de remettre à un autre moment l’exécution de ses projets judiciaires.

De retour à la tannerie, M. Hill se promena de long en large dans la cour, près de son tan dispersé, et se mit à supputer le dommage qu’on lui avait causé. Enfin, l’heure qui suspend ordinairement l’empire des passions

humaines par les nécessités plus impérieuses de la faim, l'heure du dîner arriva. Pour en être averti, M. Hill n'avait besoin ni de montre, ni d'horloge, ni de cadran solaire : il était doué d'un appétit aussi ponctuel qu'exigeant, et sa femme, qui ne pouvait quelquefois cacher son humeur de le voir ainsi affamé, lui disait ;

« En vérité, monsieur Hill, je suis honteuse de vous voir manger autant que vous le faites. Quand nous avons du monde à dîner avec nous, je vous engage à prendre quelque chose avant de vous mettre à table ; car il ne sied pas à un homme bien élevé de montrer un appétit avide et glouton. »

L'avis profita à M. Hill, et il prit l'habitude d'aller tous les jours faire un tour à la cuisine, qu'il y eût ou non du monde à la maison. Il mangeait un morceau de rôti ou de bouilli une demi-heure avant de se mettre à table,

Ce jour-là, pendant qu'il était occupé à lever une tranche de rôti suivant sa coutume, il entendit la cuisinière et la femme de chambre qui parlaient d'un admirable diseur de bonne aventure que la femme de chambre venait de consulter. Ce diseur de bonne aventure n'était rien moins que le successeur de Bampfylde Moore Carew, roi des Bohémiens, dont la vie et les aventures ne sont que trop répandues. Bampfylde second, roi des Bohémiens, avait pris ce titre dans l'espoir de devenir aussi fameux que son prédécesseur. Il tenait sa cour au milieu d'un bois voisin de la ville d'Hereford, et toutes les servantes allaient le consulter. On se disait même à l'oreille qu'il était visité secrètement par des personnes-dont l'éducation était au-dessus de ces jongleries.

Notre bedeau entendit donner dans sa cuisine des preuves sans nombre de la science merveilleuse de cet homme admirable, et, pendant que M. Hill mangeait une tranche de rôti avec sa gravité habituelle, il roulait de grands projets dans son esprit. Mistriss Hill, pendant le dîner, remarqua plusieurs fois avec étonnement que son mari posait son couteau et sa fourchette sur la table pour méditer à son aise.

« Mon Dieu ! monsieur Hill, que vous est-il donc arrivé aujourd'hui ? A quoi pensez-vous donc, que vous oubliez ce que vous avez sur votre assiette ?

— Mistriss Hill, répliqua le bedeau pensif, notre grand'mère Ève pécha par trop de curiosité, et nous savons tous que cela ne la conduisit à rien de bon. Vous connaîtrez en temps opportun ce qui fait le sujet de mes réflexions ; mais le moment n'est pas encore venu. Ne cherchez donc pas, je vous prie, par vos questions ou autrement, à me tirer les vers du nez. Je

pense ce que je pense, je dis ce que je dis, je sais ce que je sais. Voilà tout ce que je puis vous dire pour le présent ; seulement, je te le répète encore, ma chère Phœbé, tu feras très-bien de ne pas mettre tes gants de Limerick. Je sais ce que je sais. Tout se passera comme je l'ai dit. »

M. Hill termina son dîner par ce discours solennel. Il se mit dans son fauteuil pour faire un somme comme d'habitude, et ne rêva que cathédrales sautant en l'air et écorces de chêne flottant sur l'eau. Il vit mettre le feu à la cathédrale par un homme habillé d'une paire de gants de Limerick ; puis son écorce de chêne se changea en tranches de mouton grillées, après lesquelles se mit à courir son gros chien Jowler. Il allait battre Jowler pour avoir mangé l'écorce changée en grillades de mouton, lorsque le chien se transforma subitement et devint Bampfylde second, roi des Bohémiens. Le sorcier mit dans la main de M. Hill un fouet à poignée d'argent, et lui commanda par trois fois, d'une voix aussi forte que celle du crieur public, de fouetter O'Neill au beau milieu du marché d'Hereford. Comme il se mettait à la fenêtre pour jouir de ce spectacle, sa perruque tomba et notre bedeau se réveilla.

Ce songe mit en défaut la sagacité de M. Hill, qui avait toujours le talent de tirer de ses rêves des conséquences propres à influencer ses déterminations lorsqu'il était éveillé. Avant de s'endormir, il avait résolu de consulter le roi des Bohémiens en l'absence de son avocat ; son rêve ne fit que le confirmer dans cette prudente détermination. « Bampfylde second, pensait-il, m'apprendra certainement qui a fait un trou sous la cathédrale, qui a renversé mon écorce de chêne, et je pourrai alors lancer une assignation contre Brian O'Neill, sans attendre le bon plaisir des avocats. Je veux suivre ma propre inclination dans cette circonstance : j'ai toujours trouvé que c'était ce que je pouvais faire de mieux. »

Lorsque le soleil fut couché, notre grave personnage se dirigea vers le bois afin de consulter le sorcier. Bampfylde second, roi des Bohémiens, habitait une espèce de hutte faite de branches d'arbres : le bedeau se baissa pour entrer dans ce palais fragile. Mais tandis qu'il avait le corps plié en double, sa perruque s'accrocha à un rameau. La femme du roi vint à son aide et le tira de cette position ridicule. Alors, il put contempler, à la lueur d'un brasier, l'auguste personne de sa majesté bohémienne, à laquelle cette lumière douteuse fut si favorable que l'âme de notre sage bedeau en tressaillit de respect. A son aspect, il oublia la cathédrale d'Hereford, les monceaux d'écorce de chêne et les gants de Limerick, et demeura quelques

minutes sans parler. Pendant ce temps, la reine avait débarrassé ses poches de tous les objets superflus. Quand il revint à lui, il posa les questions suivantes avec une grande solennité, et reçut les réponses que nous transcrivons fidèlement :

Tandis qu'il avait le corps plié en double, sa perruque s'accrocha....

« Connaissez-vous un dangereux Irlandais, nommé Brian O'Neill, qui est venu, pour des raisons que lui seul connaît, s'établir à Hereford ?

— Oui, nous le connaissons très-bien.

— En vérité ! Et que savez-vous sur son compte ?

— Que c’est un dangereux Irlandais.

— Vous avez raison ! Et est-ce lui, ou un autre, qui a renversé ou fait renverser un tas d’écorce dans ma cour ?

— C’est lui.

— Et qui est-ce qui a emmené mon chien de garde, Jowler ?

— La personne que vous soupçonnez.

— Et quelle est la personne qui a fait un trou sous les fondations de notre cathédrale ?

— La même, et pas d’autre.

— Et dans quelles vues a-t-elle fait ce trou ?

— C’est ce que je ne puis révéler, répliqua le roi des Bohémiens en faisant un signe de tête mystérieux.

— Mais vous pouvez le dire, à moi qui l’ai découvert, à moi qui suis le bedeau. N’est-ce pas afin de faire sauter la cathédrale ?

—Ta crainte est légitime,
Prudent bedeau d’Hereford ;
A détourner le crime,
Consacre tes efforts, »

Ces bouts-rimés prophétiques, que Bampfylde prononça avec l’enthousiasme d’un devin inspiré d’en haut, produisirent sur « le prudent bedeau, » l’effet qu’il pouvait en attendre. Il quitta le roi des Bohémiens avec une haute opinion du jugement de sa majesté et de sa propre perspicacité, et bien résolu à faire part, dès le lendemain matin, de ses importantes découvertes au maire de la ville d’Hereford.

Pendant que M. Hill interrogeait Bampfylde second, le hasard amena à la porte de la cabane un faucheur irlandais qui voulait consulter le sorcier au sujet d’une petite bourse de cuir qu’il avait perdue en coupant le foin, dans un champ voisin de la ville. C’était le même Irlandais qui avait dit tant de bien de notre héros, M. O’Neill, à la veuve Smith. Au moment où cet homme, qui se nommait Paddy M’Cormack, allait entrer dans la hutte, le nom de O’Neill frappa ses oreilles ; il écouta, et ne perdit pas un mot de tout ce qui se passait à l’intérieur. Il avait de bonnes raisons pour être

surpris d'entendre Bampfylde affirmer que O'Neill avait dispersé le monceau d'écorce.

« Par ma foi, se dit-il en lui-même, le vieux drôle n'y est pas du tout ; j'en sais plus long que lui à ce sujet, n'en déplaise à sa majesté. Il n'en saura pas plus en ce qui concerne ma bourse que pour le chien de cet homme et pour son écorce de chêne. Je puis donc garder ma pièce de monnaie dans ma poche, et ne pas la donner à ce roi de Bohême, qui n'est rien qu'un imposteur. Mais il y a un secret que je puis apprendre à ce sorcier lui-même, c'est qu'il ne fera pas ce qu'il dit aussi facilement qu'il le suppose. Non, tant que Paddy M'Cormack aura une langue et des bras, il saura prévenir la perte d'un compatriote innocent. »

Paddy M'Cormack avait, disions-nous, les meilleures raisons du monde pour savoir que M. O'Neill n'avait pas dispersé le monceau d'écorce amassé dans la cour du tanneur. En effet, c'était M'Cormack lui-même, qui, dans le premier moment de colère causée par l'insulte faite à son compatriote dans les rues d'Hereford, avait engagé ses compagnons, les faucheurs, à se venger ainsi du bedeau. Il s'était mis à leur tête, et le pauvre garçon croyait avoir fait merveille.

On trouve dans les basses classes de l'Irlande un singulier mélange de vertus et de vices, ou plutôt le manque d'éducation confond dans l'esprit de ces malheureux toutes les notions du juste et de l'injuste. Dès que Paddy s'aperçut que sa belle invention pourrait bien causer la ruine de son compatriote, il résolut de faire tout ce qui dépendait de lui pour réparer cette folle action. Il réunit les faucheurs, ses compagnons, et parvint à leur persuader de l'aider à rétablir, la nuit suivante, les piles d'écorce qu'ils avaient renversées.

A l'heure où ils supposèrent que tout le monde dormait à Hereford, les faucheurs se mirent à l'ouvrage. Ils venaient de compléter le tas, et étaient déjà sur le point de s'en aller, à l'exception de Paddy qui était occupé à terminer la dernière pile, lorsqu'une voix forte fit entendre ces mots : « Les voilà ! les voilà ! A la garde ! à la garde ! »

Les faucheurs s'enfuirent alors aussi vite que possible. C'était le veilleur de la cathédrale qui donnait l'alarme. Paddy fut saisi comme il descendait du haut du monceau de tan, et conduit au corps de garde où il demeura jusqu'au matin.

« Puisque c'est ainsi que je suis récompensé d'une bonne action, disait-il, on ne me reprendra de ma vie à recommencer. »

Heureux ceux qui possèdent dans leur voisinage un magistrat tel que M. Marshal ! C'était un homme qui, à une connaissance profonde des droits de la justice, joignait la faculté de démêler la vérité au milieu des témoignages les plus contradictoires, et l'art merveilleux d'apaiser les plus furieuses colères par sa bonne humeur. On disait communément à Hereford que personne n'était jamais sorti du prétoire de M. Marshal aussi irrité qu'en y entrant.

M. Marshal finissait de déjeuner lorsqu'on l'informa que M. Hill, le bedeau, demandait à lui parler pour une affaire de la plus haute importance. M. Hill, le bedeau, fut introduit ; et, avec une solennité quasi tragique, il prit un siège en face de M. Marshal.

« Il se passe à Hereford des choses fâcheuses, monsieur le maire, des choses bien fâcheuses !

— Fâcheuses ! Comment cela ? Il m'a été dit au contraire qu'on était très-gai dans Hereford. Il y a eu, je crois, un bal la nuit dernière.

— Tant pis, M. Marshal, tant pis, et c'est l'opinion de tous ceux qui pensent avec raison qu'il faut voir, comme je le fais, au fond dès choses.

— Tant mieux, au Contraire, monsieur Hill, reprit M. Marshal en riant, et c'est l'opinion de tous ceux qui pensent avec raison qu'il ne faut pas aller regarder au fond des choses de plus près que je ne le fois moi-même.

— Mais, monsieur, reprit le bedeau d'un ton encore plus solennel, ce n'est pas un sujet plaisant ; il n'y a pas lieu de rire, je vous assure. Sachez, monsieur le maire, que, la nuit de ce bal maudit, notre cathédrale aurait infailliblement sauté en l'air, si je n'avais été là.

— Vraiment, monsieur le bedeau ! et dites-moi, je vous prie, comment la cathédrale aurait sauté, et ce qu'il y avait de diabolique dans ce bal. »

M. Hill s'empressa de raconter à M. Marshal toute l'histoire de son aversion pour O'Neill, et les soupçons qu'il avait conçus à son sujet, dès la première fois qu'il l'avait vu à Hereford. Il rapporta de la façon la plus prolixe tout ce que le lecteur connaît déjà. Il finit en disant qu'il était sûr de son fait, et qu'en conséquence il venait déposer une plainte contre ce misérable Irlandais, convaincu, ajouta-t-il, que les tribunaux le traiteraient bientôt comme il le méritait.

« La justice le traitera comme il le mérite, dit M. Marshal ; mais, avant de recevoir votre déposition, voulez-vous avoir la bonté de m'apprendra comment vous vous y êtes pris pour être maintenant, ainsi que vous le dites, sûr de votre fait ?

— Monsieur, répliqua notre prudent personnage, ceci est un secret que je ne puis confier qu'à vous seul. « Et il dit tout bas à l'oreille de M. Marshal qu'il tenait ces informations de Bampfylde second, roi des Bohémiens.

Le maire partit d'un grand éclat de rire ; puis, reprenant son sérieux, il dit :

« Mon cher monsieur, je suis vraiment satisfait que vous ne vous soyez pas engagé plus loin dans cette affaire, et que personne dans Hereford, excepté moi, ne sache que vous êtes sur le point de déposer une accusation sur le témoignage de Bampfylde second, roi des Bohémiens. Vous seriez la fable de la ville pour le reste de vos jours. Un homme aussi sage que M. Hill, un bedeau de la cathédrale ! »

M. Marshal connaissait bien le caractère de l'homme auquel il s'adressait ; il savait que M. Hill ne redoutait rien plus au monde que le ridicule. Le bedeau, confus, rougit, et rajustant sa perruque pour se donner une contenance :

« Pourquoi se moquerait-on de moi, monsieur Marshal ? il n'y a pas une seule personne dans Hereford qui ait considéré comme une plaisanterie ce que j'ai raconté à propos du trou qui existe dans les fondations de la cathédrale. Et tout le monde a été là-dessus du même avis que moi.

— Mais avez-vous dit à ces personnes que vous aviez été consulter le roi des Bohémiens ?

— Non, monsieur, non ; je n'ai pas dit un mot de cela.

— Eh bien ! je vous conseille d'en rester là, comme je ferais à votre place. »

M. Hill, dont l'imagination flottait entre le trou de la cathédrale et son tas d'écorce d'un côté, puis entre son tas d'écorce et son chien Jowler de l'autre, se mit à parler tantôt du chien, tantôt de son écorce de chêne. Quand il eut épuisé tout ce qu'il avait à dire à ce sujet, M. Marshal l'attira doucement vers la croisée, et lui mettant une longue-vue dans la main, il le pria de regarder du côté de sa tannerie et de lui dire ce qu'il voyait. A sa grande surprise, M. Hill vit le monceau d'écorce qui avait été rétabli.

« Pourtant cela n'était pas ainsi hier au soir, s'écria-t-il. C'est assurément l'œuvre du démon.

— Non, répondit M. Marshal, il n'y a pas de démon dans tout cela. Mais votre ami, Bampfylde second, roi des Bohémiens, a été la cause involontaire de ce que vous voyez, et je vais vous montrer l'homme qui a jeté à bas votre tan, et qui l'a ensuite relevé. »

En disant ces mots, M. Marshal ouvrit la porte d'une pièce voisine, et fit un signe au faucheur irlandais, qui avait été arrêté une heure auparavant. Le veilleur qui avait arrêté Paddy était allé chez M. Hill pour le prévenir de ce qui venait d'arriver ; mais il ne trouva pas le bedeau.

Ce fut avec une surprise croissante que ce dernier apprit la vérité de la bouche même du pauvre faucheur. Mais il ne fut pas plutôt convaincu de l'innocence de O'Neill en cette affaire, qu'il en revint à ses autres graves soupçons, à propos de la perte de son chien.

L'Irlandais s'approcha du bedeau, et avec un mouvement tout particulier de hanches et d'épaules, qu'il faut avoir vu pour s'en rendre compte, il dit :

« S'il vous plaît, monsieur ; j'aurais un petit mot à vous dire à propos du chien.

— Dites-le donc, reprit M. Marshal.

— Si je pouvais espérer que monsieur voulût bien me pardonner d'avoir abattu ses piles d'écorce, je lui dirais ce que je sais de son chien.

— Dites-moi ce que vous en savez, répondit le tanneur, et je vous pardonnerai d'avoir jeté à bas les piles d'écorce, d'autant plus que vous les avez relevées. Dites maintenant la vérité ; n'est-ce pas O'Neill qui a emmené le chien ?

— Pas du tout, s'il vous plaît, monsieur, répliqua le faucheur ; et ce qu'il y a de vrai, c'est que je ne sais rien du chien, en bien ou en mal ; mais je sais quelque chose de son collier, si votre nom est bien M. Hill, comme je le crois.

— Je me nomme Hill, en effet ; continuez, dit le tanneur avec vivacité. Vous savez quelque chose du collier de mon chien Jowler ?

— Je sais, monsieur, que le collier de votre chien se trouve maintenant, ou du moins qu'il se trouvait avant-hier soir, chez un prêteur sur gages de cette ville. Car, s'il vous plaît, monsieur, j'avais été envoyé ce soir-là (le soir de l'arrestation de M. O'Neill, Dieu lui donne longue vie !) chez un juif qui prête sur gages, par la pauvre mistriss O'Neill, qui était bien en peine à ce moment.

— C'est possible, interrompit M. Hill ; mais arrivons au collier. Que savez-vous du collier ?

— Elle m'avait envoyé, je dois vous dire de point en point toute l'histoire, s'il vous plaît, elle m'avait envoyé chez le juif qui prête sur gages, et, comme il était tard, je trouvai la boutique fermée. Ce fut avec toutes les peines du monde que je parvins à me faire ouvrir la porte.

Lorsque je fus entré, je ne vis qu'un petit garçon qui tenait une chandelle à la main, et qui monta l'escalier pour prévenir son maître. Je regardai tout autour de moi afin de prendre connaissance des lieux. Ce n'étaient que vieux habits, vieilles souquenilles et haillons de toute espèce ; j'aperçus dans un coin un vieux paletot de molleton qui aurait bien fait mon affaire, si j'avais eu l'argent qui se trouvait dans ma petite bourse de cuir. Mais je ne vous ennuierai pas de tous ces détails, en vous disant comment je m'aperçus plus tard que j'avais perdu cette bourse. Je vous disais donc que j'avais jeté mon dévolu sur un paletot de molleton qui était dans un coin ; je le ramassai pour voir s'il me convenait. Comme je l'essayais, s'il vous plaît, je sentis quelque chose de lourd qui me frappa dans les jambes. Je regardai dans les poches pour voir ce que c'était, et j'y trouvai un marteau et un collier de chien ; je ne conçois pas que ces deux objets réunis ne m'aient pas brisé les jambes.... Mais l'histoire de mes jambes ne vous intéresse pas, j'imagine.... Bref, avant que le petit garçon fût descendu, je parvins à déchiffrer le nom qui était écrit sur le collier. Il y avait deux noms, s'il vous plaît ; quant au premier, les lettres en étaient trop nombreuses pour que je réussisse à les assembler ; mais le second était beaucoup plus facile, et je lus le mot Hill, aussi vrai que je vous vois maintenant, monsieur Hill. »

L'Irlandais avait débité cette histoire avec un ton et des gestes impossibles à rendre, et qui eussent excité l'hilarité d'un homme moins grave que notre solennel bedeau. M. Marshal envoya chercher le prêteur sur gages, et lui demanda comment il s'était procuré le collier du chien. Le juif, voyant qu'il n'avait d'autres moyens d'éviter la prison, qu'il avait méritée pour avoir recélé des objets volés, que de confesser la vérité, avoua qu'il avait acheté le collier à Bampfylde second, roi des Bohémiens.

Un mandat d'amener fut expédié sur-le-champ à sa majesté. M. Hill fut tout alarmé de cet ordre. Il craignait que l'on ne sût dans Hereford qu'il avait été sur le point de formuler une accusation aussi grave contre un homme innocent, et cela d'après le simple témoignage d'un voleur de chiens et d'un Bohémien.

Bampfylde second ne garda pas une contenance sublime lorsqu'il se trouva en présence de M. Marshal. Toute sa science astrologique lui fut inutile en cette occasion. Le témoignage du prêteur sur gages était si précis, en ce qui concernait la vente du collier du chien, qu'il ne resta. plus d'autre ressource à Bampfylde que d'en appeler à la générosité de M. Hill. Le roi des Bohémiens se jeta à genoux et avoua que c'était lui qui avait volé le

chien, parce que cet animal l'empêchait, par ses aboiements furieux, de commettre la nuit de petits larcins qui, joints aux bénéfices qu'il retirait de son métier de diseur de bonne aventure, lui donnaient de quoi vivre.

« Ainsi, dit M. Marshal d'un ton sévère qui ne lui était pas habituel, pour vous mettre à l'abri des soupçons, vous accusiez un innocent ! Vous vouliez, par vos artifices infâmes, le forcer à quitter Hereford ; vous avez mis la discorde entre deux honnêtes familles, et tout cela pour cacher le vol d'un chien ! »

Le roi des Bohémiens fut, sans plus de cérémonie, conduit en prison. Nous ne devons pas oublier de rapporter qu'en visitant sa hutte on trouva la bourse de cuir du faucheur irlandais, qui avait été allégée par quelqu'un de la suite de sa majesté. Toute la séquelle des Bohémiens décampa à la nouvelle de l'arrestation du monarque.

M. Hill, appuyé sur sa canne, gardait un profond silence pendant que l'on rédigeait le procès-verbal de l'incarcération de Bampfylde second. La crainte du ridicule combattait l'opiniâtreté de son caractère. Il redoutait que l'histoire de sa visite au sorcier ne se répandît au dehors, et en même temps il ne voulait pas se départir de ses préventions contre le marchand de gants irlandais.

« Mais, monsieur le maire, s'écria-t-il après un long silence, le trou qui existe sous les fondations de la cathédrale ! On ne s'en est pas encore rendu compte. C'est, ç'a été, et ce sera toujours pour moi un redoutable mystère. Je ne pourrai jamais avoir bonne opinion de cet Irlandais, si je ne parviens pas à voir clair là dedans ; et je ne croirai pas non plus la cathédrale en sûreté.

— Allons, reprit M. Marshal avec un fin sourire, je vois que les bouts-rimés de l'oracle vous trottent en tête, monsieur Hill. Ces vers sont parfaits dans leur genre, et la rime en est riche. Il faut que je les apprenne par cœur, afin de pouvoir les répéter lorsqu'on me demandera les motifs de l'aversion de M. Hill pour le gantier irlandais :

Ta crainte est légitime,
Prudent bedeau d'Hereford ;
A détourner le crime
Consacre tes efforts.

— Vous m'obligerez beaucoup, monsieur le maire, de ne jamais les répéter ; et je vous prie de ne parler devant personne de l'affaire du roi des Bohémiens.

— Je vous obligerai, répondit M. Marshal, si vous m'obligez de votre côté. Voulez-vous me dire, la main sur la conscience, si vous croyez encore que M. O'Neill a volé votre chien, abattu vos piles d'écorce ? Lui pardonnerez-vous enfin d'être né en Irlande, si vous éclaircissez le mystère du trou qui existe sous les fondations de la cathédrale ?

— Mais cela n'est pas clair pour moi, je vous le répète, s'écria M. Hill en frappant de sa canne sur le plancher. Quant à sa naissance en Irlande, je n'ai rien à dire, je l'avoue ; je sais bien que nous venons au monde là où il plaît à Dieu, et un Irlandais peut être un honnête homme tout comme un autre. Je sais tout cela, monsieur Marshal, et je ne suis pas un de ces esprits rétrogrades, ignorants et imbus de préjugés, qui ne peuvent pas supporter un homme parce qu'il n'est pas né en Angleterre. L'Irlande fait partie maintenant des possessions de Sa Majesté, et, je vous le répète, monsieur le maire, je ne mets pas en doute qu'un Irlandais ne puisse être aussi honnête qu'un Anglais.

— Je suis content, dit M. Marshal, de vous entendre parler ainsi, et je suis convaincu que vous avez trop le sentiment de l'hospitalité anglaise pour persécuter un étranger inoffensif qui est venu s'établir au milieu de nous, confiant dans la justice du pays et dans le bon naturel des habitants.

— A Dieu ne plaise, monsieur le maire, que je cherche à persécuter un étranger, repartit le bedeau, s'il est inoffensif comme vous le dites !

— Et si, loin d'être un méchant homme, cet étranger est toujours prêt à rendre service à ceux qui ont besoin de son assistance, devons-nous lui rendre le mal pour le bien ?

— Ce serait une indignité et un scandale, dit le bedeau.

— Eh bien, reprit M. Marshal, voulez-vous venir avec moi auprès de la veuve Smith, cette pauvre femme dont la maison a brûlé l'hiver passé ? Je crois que nous en apprendrons là plus long que vous ne pensez. »

Pendant l'interrogatoire de Paddy M'Cormack, qui avait raconté, comme il le disait, de point en point son histoire, M. Marshal avait remarqué qu'il ressortait de ce récit des preuves nombreuses de l'humanité de M. O'Neill. Paddy, pour justifier la vivacité de ses sentiments à l'égard de son compatriote, et excuser en quelque sorte l'excentricité de ses propres

procédés, avait, entre autres faits, cité ceux qui concernaient la veuve Smith. C'est ce qui détermina M. Marshal à vérifier sur-le-champ les assertions du faucheur. Il prit avec lui M. Hill, dans l'espoir de lui montrer sous un jour plus favorable le caractère de M. O'Neill.

. Les prévisions de M. Marshal se réalisèrent. La pauvre veuve raconta de la façon la plus touchante comment elle et ses enfants avaient été arrachés à la misère par les soins de ce bon monsieur et d'une bonne petite dame. C'était Phœbé Hill. Les éloges que ces pauvres gens donnèrent à celle-ci chatouillèrent agréablement les oreilles de son père, qui commençait à revenir de ses ridicules préventions.

Le bienveillant M. Marshal saisit le moment où il s'aperçut que le cœur de M. Hill était ému et s'écria :

« Il faut que je fasse la connaissance de M. O'Neill. Les habitants d'Hereford doivent se montrer hospitaliers envers un homme aussi charitable. M. Hill, voulez-vous me faire l'honneur de, dîner demain chez moi avec lui ? »

M. Hill était sur le point d'accepter cette invitation, lorsque le souvenir de tout ce qu'il avait dit dans son club au sujet du trou de la cathédrale lui revint en l'esprit. Il prit M. Marshal à part et murmura à son oreille :

« Mais, monsieur, l'affaire du trou de la cathédrale n'est pas encore éclaircie. »

A cet instant, la veuve Smith s'écria en voyant une de ses filles rentrer à la maison en courant :

« Viens donc ici, ma petite Marie !... C'est la petite fille, monsieur, pour qui la jeune miss est si bonne.... Fais la révérence, ma mignonne. Où as-tu donc été tout ce temps ?

— Maman, dit l'enfant, je viens de faire voir mon rat à la dame.

— Que le Seigneur la bénisse !... La petite me tourmente tous les jours, messieurs, pour que j'aille voir ce rat que mes enfants ont apprivoisé ; mais je n'en ai pas encore eu le temps, et je ne puis comprendre leur attachement pour un tel animal. Tout ce que je sais, pourtant, c'est que la petite ne prend jamais un morceau de pain pour déjeuner ou pour dîner sans en mettre de côté un fragment, quelque petit qu'il soit Elle le porte ensuite à son rat, qu'elle a trouvé tout petit, avec ses frères, auprès de la cathédrale.

— Il sortait d'un trou sous le mur de l'église, ajouta l'aîné des petits garçons ; nous nous sommes amusés à le guetter ; nous lui avons donné à manger, et peu à peu il a fini par s'apprivoiser avec nous. »

M. Hill et M. Marshal se regardaient pendant ce récit. La crainte du ridicule s'empara plus fortement que jamais de M. Hill, quand il vit qu'après tout ce qu'il avait dit la montagne allait accoucher.... d'un rat. M. Marshal devina ce qui se passait dans l'esprit du bedeau, et, pour calmer ses craintes, il s'abstint même de sourire en cette circonstance ; seulement il dit d'un ton grave :

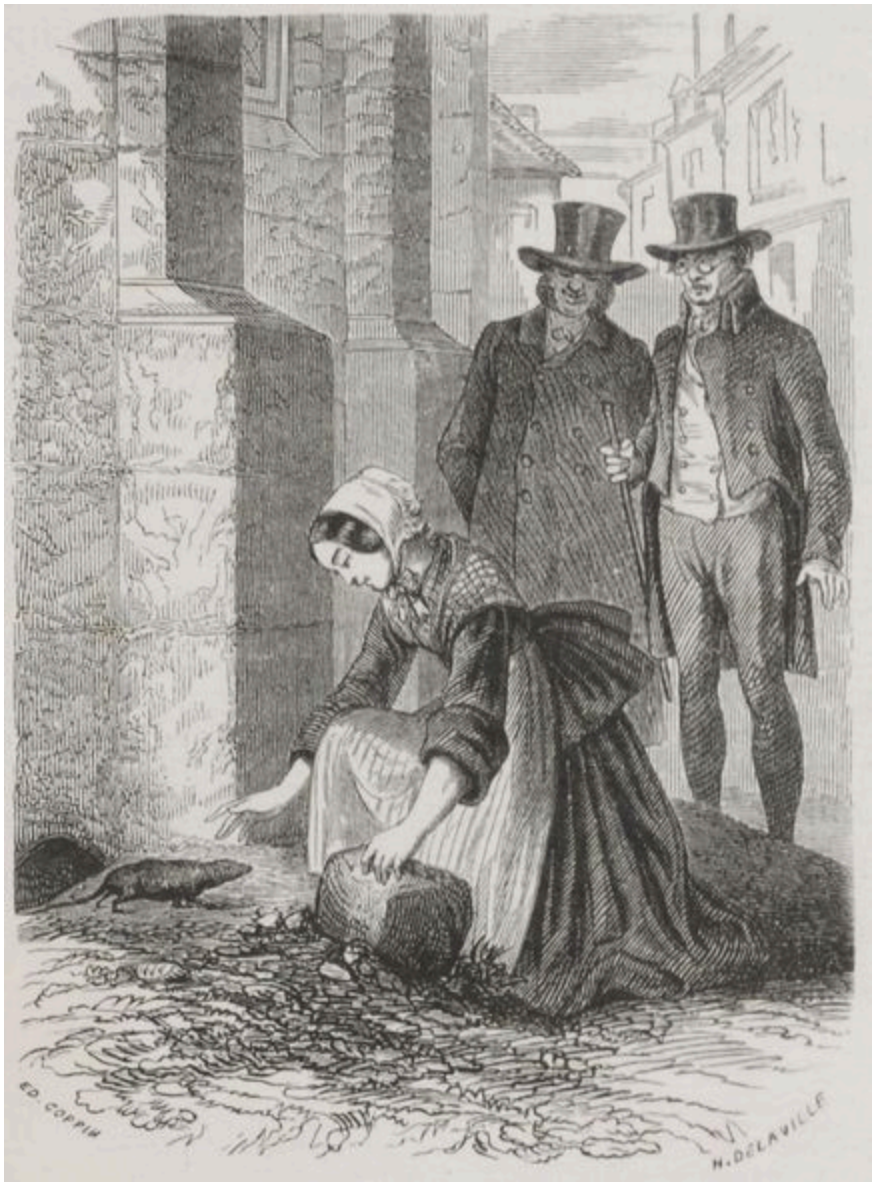
« Je crains bien, mes chers petits, que vous ne soyez obligés de changer d'amusement. M. le bedeau que voici ne peut souffrir des trous de rats dans la cathédrale. Mais, pour vous dédommager de la perte de votre favori, je vous donnerai un très-joli petit chien. »

Cette promesse fit grand plaisir, et la petite fille se rendit au désir du maire, en accompagnant ces messieurs jusqu'à la cathédrale. Puis ils se placèrent à une petite distance du trou qui avait causé tant d'émoi. L'enfant fit venir bientôt le redoutable ennemi au grand jour, et M. Hill dit avec un léger sourire :

« Je suis heureux de voir que le mal n'est pas plus grand que cela ; mais il y a bien des gens dans notre club qui étaient de mon avis, et, s'ils n'avaient pas eu M. O'Neill en si grande défiance, bien certainement je ne vous aurais pas, monsieur le maire, causé tout le tracas que je vous donne depuis ce matin. Mais j'espère, comme le club ne sait rien de l'histoire de ce vagabond, de ce roi des Bohémiens, que vous ne parlerez à personne de sa prophétie et de tout le reste, n'est-ce pas, monsieur le maire ? Et vous me pardonnerez toute la peine que je vous ai donnée. »

M. Marshal protesta qu'il ne regrettait pas le temps qu'il avait employé à chercher à éclaircir tout ce mystère et à effacer tous ses soupçons. M. Hill accepta alors avec empressement l'invitation à dîner pour le lendemain. Le maire n'eut pas plutôt réussi à ramener l'un des partis à la raison et à la bonne humeur, qu'il s'occupa de préparer l'autre à la réconciliation. O'Neill et sa mère étaient de braves gens, peut-être un peu emportés, mais prompts à oublier les injures. Ils avaient encore sur le cœur l'arrestation de la veille ; mais lorsque M. Marshal leur eut exposé toute l'affaire en leur racontant d'un ton enjoué les préventions du bedeau, leur bonne humeur l'emporta sur le ressentiment. O'Neill déclara que, pour sa part, il était prêt à tout pardonner et à tout oublier, s'il pouvait voir enfin miss Phœbé porter ses gants de Limerick.

Ils se placèrent à une petite distance du trou.




Le lendemain, avec l'assentiment de son père, Phœbé mit ses gants de Limerick pour aller chez M. Marshal. Cet excellent magistrat éprouva la douce satisfaction de réconcilier les deux familles. Le tanneur et le gantier d'Hereford devinrent les meilleurs amis du monde, et ils purent se convaincre par expérience qu'il n'y a rien de plus avantageux que de vivre en bonne intelligence avec ses voisins.

FIN.

1 Alouette de vase.

*Contes de l'adolescence choisis*

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65671292

## À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr